Lettres du Père Jean-Emile ANIZAN

Fondateur des Fils de la Charité

Tome 4

***Supérieur Général
des Frères de Saint Vincent de Paul***

De l'élection à la Visite Apostolique

Octobre 1907 - Avril 1913

Introduction : Pierre Le Clerc

Composition : D et J Kientzel

Tome 4
Octobre 1907 - Avril 1913

Introduction.....	IV
1907.....	1
1908.....	10
1909.....	62
1910.....	113
1911.....	153
1912.....	217
1913.....	298
Table des Abréviations les plus courantes.....	303

Introduction

Depuis son élection, le 30 Septembre 1907, le Père Anizan assume la fonction de Supérieur Général des Frères de Saint Vincent de Paul. Nombre de ses lettres reflètent les préoccupations attachées à sa charge. Ainsi son interlocuteur le plus fréquent est le Père Rouillaud qui est procureur à Rome et supérieur du Scolasticat.

Cela n'empêche pas Emile Anizan d'écrire à sa famille et à ses intimes et nous le voyons garder intactes ses qualités de cœur malgré ses responsabilités et ses soucis.

En effet les tensions restent vives avec Charles Maignen et ses amis, en particulier Adolphe Imhoff, Henri Hello, Alexandre Nunesvais et Charles Rollin. Tout au long de cette période l'orage monte, les signes avant-coureurs de "la crise de 1913" s'accroissent.

Quelques faits entre autres :

- * après la mort du P. Nunesvais, le Père Debeauquesne, qui lui succède comme supérieur à Québec, remet en 1910 au P. Anizan ce qu'on appelle le "Dossier Canadien". Il s'agit d'une correspondance secrète dévoilant les manigances du groupe des opposants.
- * en Février 1911, suite aux prises de positions publiques de MM. Maignen et Hello dans la scission de la Ligue française antimaçonnique, la Congrégation se trouve soumise à de fortes pressions politiques. Le Supérieur Général intervient vigoureusement (lettres du 16 Février).
- * après le décès du Père Alfred Leclerc, Henri Hello était resté supérieur du noviciat. Mais ses tentatives d'endocinement des novices, par des diatribes contre l'équipe

dirigeante actuelle, amènent J.E. Anizan à le remplacer par Bruno Mayet en Août 1911.

- * le Père Anizan refuse à Charles Maignen un poste à Rome. Plus tard, à la demande de Monseigneur Monestès, le Vatican lui propose une charge de consultant de l'Index et des Religieux. En Février 1912, le Père se rend à Rome et obtient le retrait de l'offre.

Le Supérieur Général semble reconnu tant par Rome que par sa Congrégation, ce qui peut expliquer un certain manque de clairvoyance qui se manifeste à plusieurs reprises. Il n'est pas soupçonneux. Incapable lui-même du type d'agissements dans lesquels ses adversaires excellent, il faut qu'il soit mis devant l'évidence pour les découvrir. En particulier, ce qui vient de Rome, donc du Saint Père, est pour lui indiscutable. Il tombera de haut le jour où il apprendra sa déposition.

Cette confiance qu'il fait aux autres est en soi une qualité, mais elle peut être une lacune pour celui qui exerce une haute responsabilité.

Anizan, pour qui les objectifs essentiels sont la réunification de la Congrégation et sa mission apostolique, se méfie du débat politique. Il a en face de lui des adversaires qui pensent que leur type d'engagement politique est un moyen de sauver la France et la Religion. Ils ont l'esprit politicien et en usent avec un art consommé. Sur ce terrain, le Supérieur Général n'a aucune chance.

1907

- A Alexandre Nunesvais
(copie dactylographiée)

Paris, 2 Octobre 1907

Bien cher Ami

J'ai bien réfléchi et en somme je crois préférable à tous les points de vue que vous retourniez au Canada. Vous y êtes estimé et aimé, vous y avez fait du bien et vous pouvez en faire encore plus.

Seulement, je ne voudrais pas que le petit Le Gall reste au petit Noviciat, il est trop peu sérieux. Si vous voulez venir me voir demain matin, nous causerons de cela et d'autres choses concernant le Canada.

Je vous remercie des affirmations de l'autre jour relatives à vos sentiments, j'en avais besoin et c'est un soulagement pour moi dans la situation où je me trouve.

Si vous avez un petit inventaire de ce qui est dans la maison, je serai bien aise de l'avoir car il y a là des souvenirs de famille.

Adieu et à vous bien affectueusement en M.

Em Anizan pr.

- A l'abbé Mottard

Paris, 3 Octobre 1907

Cher et bien-aimé frère

Vous me permettrez n'est-ce pas ? de vous appeler ainsi. Votre bonne et si affectueuse lettre m'y autorise bien. Vous ne vous rendez pas compte comment nos âmes se sont si vite comprises ? Jonathas se rendait il compte de ce qui est raconté au 1^{er} vers. du 18^e chap. au 1^{er} livre des Rois¹, et qui remua toute son âme ? Ça été un peu comme cela, n'est il pas vrai ? Maintenant la chose est faite, reste, je puis vous le dire, et si vous le voulez, c'est à la vie à la mort.

Mon pauvre et cher exilé, que votre situation me touche au fond du cœur ! Pas de consolation chez vos ouailles, bien peu du côté de vos confrères qui ne vous comprennent pas, je le devine ; à part votre bonne Mère, la solitude du cœur, l'exil de l'âme. Oh ! que je voudrais vous serrer fort sur mon cœur et vous dire à l'oreille, que je vous aime, que vous n'êtes pas seul et que vous avez maintenant quelqu'un qui vous comprend, qui pense à vous, qui prie pour vous et qui vous chérira désormais toujours. Si cette pensée vous console, vous soutient et vous relève le cœur, vous me le direz et je vous le répéterai. Mais, tout près de vous, il y a un autre exilé, un autre abandonné qui vous a arrosé et soigné comme sa plante choisie et qui ne compte que sur vous, dans cette petite partie de son empire pour être adoré et consolé...

Quand j'étais jeune prêtre (c'est déjà ancien) bien des fois, en pensant à l'exil de Celui qui nous a tant aimés, je me suis pris du désir de vivre sur un rocher solitaire au milieu de la mer, abandonné de tous les hommes afin de pouvoir ne penser qu'à Dieu et l'aimer uniquement. C'est un peu votre situation. Moi, ma vie est un surmenage perpétuel, une sorte de tourbillon, dans lequel je cherche en vain un coin de rocher solitaire pour dire à Dieu que je l'aime. Vous, vous le pouvez, vous pouvez vivre cœur à cœur avec Dieu, l'étudier, lui tenir compagnie. Faites le, refaites le, mon cher solitaire. Et puis, pour Dieu soyez pour les pauvres âmes qui vous entourent un Vincent de Paul, sans attendre que de Dieu le retour et la reconnaissance.

¹ en réalité, I Samuel XVIII, 1

Merci d'avoir pensé à mon frère au cimetière d'Aiguebelle. Il n'y a que dix ans et déjà un autre nom est peint sur sa tombe. Voulez-vous dire à votre bonne mère que ma sympathie pour son cher fils m'en inspire aussi pour elle. - Lundi dernier j'ai été élu Sup. G^{al}. Priez pour moi car c'est une lourde charge. Avez vous reçu les brochures que je vous ai fait envoyer « Sois bon soldat ! » Elle est du capitaine Magniez.

Adieu ! Ecrivez moi quand le cœur vous en dira. C'est malgré bien des occupations que je vous écris si longuement. Vous y verrez une preuve de ma vive affection.

E. Anizan pr. SV

- A Joseph Rouillaud

Tournai, 9 Octobre 1907

Bien cher Ami

Je ne suis guère étonné qu'on ait parlé là-bas. Evidemment ce doit être comme à St Lazare. Mais patience, tout se remettra, c'est surtout une agitation de surface ; je connais presque tous les cœurs, croyez qu'ils ne demandent qu'à savoir pour chasser les nuages qu'on a fait surgir. Ce sera comme pour René B.¹

Evidemment c'est M. Delran qui a là-bas l'autorité, et c'est lui qui doit l'avoir. Je le délègue bien volontiers pour les vœux.

Vous pouvez bien écrire, mais, croyez moi, ne faites pas la plus petite allusion à nos tristes affaires. C'est le mieux.

M. Calmein est bon, il vous aidera assurément.

Du reste tous sont bons. L'important est de ne pas tomber dans le piège qu'on cherche à tendre en mettant en garde contre des paroles opposées au P. Lecl.

¹ René Bouffet ?

Merci des prières, bonne retraite et mes sentiments les plus affectueux pour vous.

A l'occasion, redites à tous que je pense à chacun, à la retraite, et que je serai heureux de savoir qu'on l'a faite de tout son cœur.

E Anizan pr SV

- A Marie Crippa

Paris, 11 Octobre 1907

Ma chère Marie

Je ne saurais vous dire combien je suis sensible à votre fidèle souvenir et aux preuves si touchantes que vous m'en donnez vous et votre bonne et chère mère.

Oui, vous êtes toujours bien éprouvées et chacune de vos épreuves me touche et retentit en moi. Offrez tout cela à Dieu, ma chère enfant, oh ! que vous en serez bien payée plus tard !

Pourquoi n'osiez vous pas m'écrire ? Vous savez bien que je suis et que je reste l'ami de votre famille. Prévenez moi toujours de ce qui vous arrive d'heureux ou de malheureux, j'y prendrai toujours part.

Vous auriez dû dans votre lettre me parler davantage de vous et des vôtres.

Merci de vouloir bien vous occuper toujours de la petite chapelle que je vais aller visiter ces jours-ci. Je trouverai les linges blanchis grâce à vous et à votre mère, encore une fois merci.

Pour les candélabres je verrai ce qu'il y a à faire.

Comment va-t-on chez vous ? Je voudrais bien que vous me l'écriviez.

Adieu, ma bonne Marie. Remerciez votre chère mère de son souvenir, dites lui que je partage toutes ses peines et que je n'oublie

pas son dévouement si admirable et que j'appréciais tant pour mes malades et mes pauvres quand j'avais le bonheur d'être à Charonne.

Si jamais je puis vous être utile je suis toujours à vous.

A vous de cœur

E Anizan pr Sv

- A Joseph Rouillaud

Paris, 27 Octobre 1907

Bien cher Ami

Merci de vos deux lettres.

Je n'ai pas répondu à la première, vous étiez encore en route. La seconde m'arrive à l'instant. J'apprends avec joie le bon accueil qui vous a été fait. Le contraire m'aurait touché personnellement car avec tous ceux qui sont mes collaborateurs et que j'ai acceptés ou plus, je veux ne faire qu'un.

Je remercie Dieu des grâces que vous ont apportées vos pèlerinages. Maintenant mettez vous à l'œuvre. La première chose est de gagner la confiance afin de pouvoir pénétrer dans les cœurs et y faire l'œuvre de Dieu.

L'œuvre de Dieu, c'est de préparer des consolateurs au divin Maître des sauveurs à la foule des déshérités.

Pour cela, formez d'abord des religieux. Il y a l'écorce et l'intérieur. Faites des hommes de règle, mais surtout ayant l'intelligence, l'amour de la règle comme de la volonté de Dieu dont elle est la formule. S'ils n'ont pas cette intelligence et cet amour, leur régularité ne survivra pas au scolasticat, surtout, elle ne résistera pas aux attraits de l'activité. Il y a surtout l'intérieur. Tâchez qu'ils aiment l'étude de la vie intérieure, qu'ils la cherchent, qu'ils la goûtent, qu'ils la mettent au-dessus de tout. Etudiez la de plus en plus pour la leur enseigner. Quant à

l'apostolat, il faudrait que ce soit leur attrait, l'objet le plus habituel de leurs conversations, l'aliment de leur enthousiasme.

Tout cela n'empêchera pas l'étude nécessaire. La vérité sera leur grand instrument et le développement de leurs facultés sera leur puissance.

Evitez de parler des malheureuses affaires passées si ce n'est en particulier dans le cas où on vous interrogerait. Dans ce cas, faites le avec discrétion, ce sera agréable à Dieu et édifiant pour les autres.

Quand j'irai, je verrai ce qu'il y a à faire. - Je compte partir le 1^{er} Nov. à 10h. du soir et ne m'arrêter nulle part, pour arriver Dimanche matin.

Peut être arriverai-je avec M. Jeoffroy. Ce n'est pas sûr.

Gardez M. Devuyt jusqu'à mon arrivée. Son départ est résolu et définitif. C'est un sacrifice, mais nécessaire pour sa santé, je crois, et aussi pour nous. Evidemment ce sera un très bon élément de moins pour vous, je le comprends et le regrette. Il me tarde, croyez le, d'être avec vous, mais l'échéance du 31 pour une portion de Vaug. et de Clignan.¹ me retient. Je suis aussi retenu par le mouvement du personnel qui est considérable et difficile. Il n'est pas encore achevé. L'orphelinat rouvre aujourd'hui. Hier petite cérémonie très touchante pour la consécration à Marie.

Les sœurs sont revenues. M. Henri² prépare tout à Kain. J'y suis retourné ½ journée pour les aménagements et aussi pour la succession Augros.

A vous de cœur

E. A.

Veillez remercier tous de leur lettre collective, ceux en particulier qui m'ont écrit personnellement et M. Delille de la photographie canadienne.

¹ Vaugirard et Clignancourt

² Henry Tardé

- A Alexandre Nunesvais
(extrait ; copie dactylographiée)

Paris, 1^{er} Novembre 1907

...Je viens de racheter Clignancourt pour 184, il n'y a pas eu d'enchère sur nous cette fois. Pour Vaugirard je cherche toujours une combinaison. Le coin est racheté, je ne sais pas encore quel prix, car c'était hier.

Votre santé est-elle bonne ?

Pour ceux dont vous me parlez, je vous le répète, vous pouvez vous les attacher et les gagner par de bons procédés. Vous faites bien de ne pas leur en vouloir. Plus nous serons charitables plus Dieu nous bénira.

Je vous demande de m'aider là-bas comme vous me l'avez promis. C'est l'Œuvre de Dieu. Du reste si je vous ai demandé de continuer l'œuvre à laquelle vous vous dévouez depuis si longtemps, c'est parce que j'ai confiance en vous.

Croyez à mon affection vive et sincère

Em Anizan pr. S.V.

- A Jean Derdinger

Paris, 5 Décembre 1907

Mon cher Jean

C'est une bonne nouvelle que m'apporte ta lettre.

J'espère que la jeune fille en question est bien à tous les points de vue. Tu ne seras pas étonné que je la souhaite chrétienne, car, mal-

gré toute mon estime pour toi, mon Jean, je ne compterais pas sur toi pour la convertir, tu as au contraire besoin de quelqu'un qui te ramène à la pratique et te maintienne.

Si on m'écrit sur ta famille je ne serai pas en peine pour en dire du bien pas plus que pour toi.

Je suis heureux que tes affaires marchent bien.

Dis bien des choses à ta bonne mère et à tes frères de ma part.

Oui, ma santé est bonne malgré mon travail et mes fatigues. Ça ne diminue pas. J'arrive d'Italie.

Adieu, mon cher Jean. A bientôt, j'espère, une bonne nouvelle.

Crois toujours à ma vive affection

E Anizan pr SV

- A Alexandre Nunesvais
(extrait ; copie dactylographiée)

Paris, 11 Décembre 1907

..... Je tiens à vous tenir au courant de ce qui se passe pour Vaug. Vous savez combien j'ai été inquiet quand j'ai su le nom du propriétaire. Le moment approchait de payer. J'ai voulu m'assurer que mes craintes sont fondées. J'ai vu plusieurs hommes d'affaires, M. Boyer de Bouillanne, M. Deschamp, un M. Lhuillier et quelques hommes compétents. Tous unanimement m'ont dit : « Quand le paiement sera effectué on vous reprendra l'immeuble, le propriétaire sera déclaré personne interposée. »

Depuis je suis allé à Rome où j'ai vu le Procureur des PP. de la Salette. Dans la conversation, il m'a raconté que leur maison de Corps

leur a été reprise une seconde fois après paiement, parce qu'elle avait été rachetée sous le nom d'un P. Suisse et qui habite la Suisse.

Le gouvernement a fait faire une enquête dans le pays pour savoir ce qu'il était et s'il avait fait des déplacements d'argent au moment des paiements. La même chose est arrivée chez les Eudistes et chez les Jésuites. J'ai alors cherché quelqu'un qui voulût bien racheter effectivement. J'ai fini par trouver, mais aussitôt que le Monsieur en question apprit qui était propriétaire il s'éclipsa, déclarant que la vente serait attaquée et déclarée nulle.

D'autre part, les terrains ne se vendent ni ne se louent et il faut trouver l'argent qu'on ne trouve pas sinon par des prêts de 5%. La conclusion de tout cela, c'est qu'il est impossible et qu'il serait souverainement imprudent de payer quand même on le pourrait.

C'est donc la (folle enchère) qui n'entraîne pas d'autre conséquence que la remise en vente de l'immeuble et obligation de votre part de payer la différence qui existerait, après revente, entre le prix que vous avez acheté et le prix du second achat s'il est plus faible. Dans ce cas nous aviserions pour que vous n'ayez pas à être ennuyé.

J'ai ferme espoir que celui qui rachètera relouera avec promesse de vente ce que je voudrai, mais alors la propriété sera solidement assise et nous ne risquerons pas de perdre quoi que ce soit.

Mon espoir est fondé. J'ai tenu à vous tenir au courant de cette affaire à laquelle vous avez été mêlé. Rien de très nouveau.

Je pense que M. Guey et les autres aussi ont reçu mes lettres.

A vous bien affectueusement en M.

1908

- A l'abbé Mottard

Paris, 3 Janvier 1908

Cher Monsieur le Curé et Ami

Bien loin de m'importuner, vos vœux si affectueux me touchent profondément. Merci ! Merci aussi de ne pas oublier votre ami et d'avoir pris à la lettre ce que je vous écrivais dans ma première lettre, c'est vrai de tous points et ce le sera toujours. Gardez moi la bonne place que vous m'avez donnée dans votre cœur, j'y tiens et je suis heureux de la preuve que vous n'en donnez aujourd'hui. Renouvelez cette preuve de temps en temps.

Les préoccupations, les travaux et les soucis ne me manquent pas assurément dans ma situation, mais j'ai d'autant plus de charme à me reposer un peu de temps en temps avec un cœur si bon que le vôtre, avec un cœur si attaché au Bon Maître.

.A vous aussi, cher ami, je souhaite bonne et heureuse année. Que Dieu vous comble de ses lumières et de ses ardeurs, qu'Il vous découvre le moyen d'entraîner les pauvres âmes qui vous sont confiées et de les éveiller à son amour, qu'Il vous sanctifie vous même et qu'Il vous donne un jour son ciel. Présentez aussi mes vœux à votre bonne Mère. Si les amis des amis sont des amis, à plus forte raison leur mère.

Hélas ! ce que vous me dites des pasteurs qui sont à votre tête ou vous entourent, ne me surprend guère. Dans la situation de notre malheureux pays, il y a un élément capital et qui n'est pas au point, c'est l'élément sacerdotal. Je réfléchis depuis longtemps et j'ai fait bien des expériences dans plusieurs milieux, je ne vois de possibilité d'amélioration (à part l'élément purement surnaturel : la prière) que dans la charité. Il faudrait que les âmes trouvent en nous des trésors indéfinis de dévouement et de charité. Tombant sans interruption et avec constance, la charité creuserait dans les cœurs les plus endurcis des empreintes décisives.

C'est par les œuvres surtout que nous pouvons prouver cette charité.

Je voudrais bien, cher Ami, que vous me disiez ce que vous faites, vous, pour les âmes qui vous entourent. Elles sont vôtres, elles m'intéressent. Assurément nous tiendrions bien un Congrès chez vous, mais il faudrait être appelé par l'Evêque. Si vous étiez changé ou que quelque chose de nouveau vous arrivât, faites m'en part.

Je passerai peut être dans votre pays vers la fin ou le milieu de Janvier sur la ligne de Chambéry à Modane. Comment faire pour vous voir et causer ? où ? Ce me serait si agréable ! J'y ai déjà passé le mois dernier en allant à Rome et en en revenant. Je ne savais où vous trouver. Votre pensée me poursuivait. Adieu, cher ami et frère.

Je vous embrasse bien affectueusement.

E. Anizan pr. S.V.
82, rue Université

- A Raymond Calbardure

Paris, 10 Janvier 1908

Mon cher Enfant

Merci de vos vœux si affectueux et si surnaturels à l'occasion de la Saint Jean et du nouvel an.

Je vous souhaite aussi tout ce qu'un père aimant peut souhaiter à son fils aimé, toutes les prospérités corporelles et spirituelles même les prospérités intellectuelles. Je prie pour vous avec tout mon cœur et j'espère que Dieu vous bénira comme je le désire.

J'ai voyagé tout dernièrement de Lille à Amiens ou plutôt d'Arras à Amiens avec votre ancien Supérieur de collège. Les oreilles ont dû vous tinter et du bon côté, car nous étions bien à l'unisson à l'égard de notre petit Romain.

Profitez bien des grâces de choix que Dieu vous fait.

Devenez de plus en plus actif, de plus en plus attentif à toutes choses, surtout continuez à aimer Dieu et ses préférés.

Moi je continue à vous aimer en M.

Votre père

E Anizan

- A Henri Grosse

Paris, 10 Janvier 1908

Mon cher Enfant

Merci de votre si bonne et si affectueuse lettre qui me touche profondément. Merci aussi de vos vœux, de votre affection et surtout de vos prières. Moi aussi je souhaite mille prospérités et mille grâces à mon cher Henri pour l'année qui commence. Que Dieu vous donne la santé, la sainteté, la charité pour ses préférés, qu'Il vous accorde aussi la guérison de votre frère. Je lui demande tout cela.

Je me doute bien que si vous aviez su la visite que vous recevez en ce moment vous m'auriez remercié d'une si bonne étrenne. J'espère que ce sera une consolation et un réconfort pour vous comme une joie pour le cher M. Piché.

Je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'il vous communique son manuscrit sur votre bonne mère.

Adieu, mon cher enfant.

Bon courage et confiance toujours en Dieu. Devenez de plus en plus viril.

A vous de cœur en M.

E Anizan pr

- A Joseph Rouillaud

Farneta, 28 Janvier 1908

Cher Ami

Merci d'avoir bien voulu demander une bénédiction du St Père pour ma retraite, rien ne peut m'être plus agréable et plus profitable. J'aurais été heureux d'avoir les détails de l'audience, envoyez les moi selon vos souvenirs, M. Piché me dira les siens quand je le verrai.

Pour l'œuvre que nous allons faire, évidemment le St Père ne peut l'avoir bien présente à la mémoire, aussi avais-je et ai-je l'intention de lui écrire quand elle marchera, et dès les premiers temps où elle marchera. Du reste, cette seconde annonce suscitera une nouvelle bénédiction sans laisser des traces profondes, croyez le. Elle n'attirera l'attention que quand elle montrera des résultats réels et tangibles.

Je voudrais bien qu'on ne lui donne pas comme nom officiel celui de Patronage qui ne donne qu'une idée tronquée de ce que nous voulons faire. C'est une maison d'œuvres.

Au début je voudrais un Patronage et une chapelle assez grande pour qu'on puisse y amener peu à peu la population ouvrière environnante et l'évangéliser.

Mon idée pour le début est celle ci.

Commencer pauvrement, j'y tiens autant par principe que par nécessité. Il faudra prendre une partie du terrain, celle qui sera utile pour une chapelle et pour l'œuvre de jeunesse. Y arranger pour le mieux une cour où l'on puisse bien jouer. Cette cour, on pourrait tout d'abord l'entourer d'une petite palissade de bois. Pour chapelle une salle grande mais toute simple.

Faut il qu'elle soit en bois ou en carreaux de plâtre ? Qu'elle coûte le moins possible.

Pour le logement, s'il est trop pénible et trop dispendieux de retourner chaque soir au début à Palestro, ne pourrait-on louer comme les sœurs, un petit appartement bon marché avec quatre ou cinq pièces à proximité du terrain ? Ce sont simplement des idées que je donne. Que ces 3 Messieurs en causent entre eux en grand esprit de

pauvreté et qu'ils fassent pour le mieux. Qu'ils m'en parlent aussi. Ils seront bénis de Dieu s'ils vont humblement et pauvrement. Je voudrais que l'action charitable et l'œuvre commencent de suite. C'est pour cela que j'ai envoyé M. Lainé et Lebreton. En grâce qu'on n'attende pas les maçons et les architectes. Nous n'avons pas besoins de grands plans pour commencer. Ce qui presse c'est le bien c'est le salut des âmes. Une œuvre c'est un homme. Nos frères sont trois c'est plus que le nécessaire pour une œuvre.

Qu'on se rappelle les débuts de la famille, les 1^{ères} œuvres.

Ah ! si je n'étais attaché au rivage et si je connaissais l'italien, je ne demanderais pas des constructions, je me débrouillerais je crois, mais surtout je commencerais. Quærite primum... le reste viendra en surcroît. Nous avons fait un effort plus grand que nos ressources, mais Dieu nous bénira.

M. Delran a-t-il dépensé toutes ses ressources ? J'ai à peu près 1 500^f donnés par les Œuvres. Que M. Delran me tienne au courant de tout, aussitôt après ma retraite je répondrai.

Palestro peut pour le moment nourrir ces Messieurs.

Jusqu'à ce que ces MM. soient constitués en communauté, c'est à dire jusqu'à ce qu'ils aient leur logement et leur coucher à part, ils font partie de votre Communauté.

J'hésite bp à laisser M. Jeoffroy s'occuper des répétitions. Je voudrais qu'il commence qqch. là bas le plus tôt. N'aurait-il que quelques enfants, et tout serait il un peu ou même très primitif que ces Messieurs cherchent déjà des adhérents et s'efforcent de faire du bien, on nous en a confié la mission.

Quoi faire ? dira-t-on. Je ne puis vous le préciser, cela dépend des circonstances et du milieu. C'est comme pour l'amour, ama et fac quod vis.

Du reste M. Delran m'a pressé d'envoyer son successeur, désirant se mettre à l'œuvre aussitôt que possible, tout en étudiant ce qui se fait et ce qui convient à Rome.

Pour M. Delran, je crois qu'il convient de le dégager aussitôt qu'on pourra sans inconvénients. C'est ce qu'il m'a demandé. M. Schuh ne m'a pas parlé de confier les répétitions à M. Jeoffr.

Je vous écris avant de me mettre en retraite.

Du reste, vous êtes supérieur, cela vous donne assez de latitude pour n'avoir pas besoin de recours pour tout.

Je recommande une juste économie pour Palestro. Nous sommes pauvres et nous voulons l'être.

Adieu. Merci à MM. Grosse Garnier et Thieffry de leurs bonnes lettres. A vous de tout cœur en M.

E. Anizan pr SV

Si qqch. presse vous pourrez m'écrire. Envoyez moi donc M. Delran.

- A l'abbé Mottard

Farneta, 31 Janvier 1908

Mon bien cher Ami

Je fais ma retraite à la Chartreuse. Je pense la terminer mardi et probablement vous voir mercredi ou jeudi à Epierre.

Je dis probablement parce qu'il y a encore un point d'interrogation du côté de Rome. De là-bas, on me demande d'y venir. Mais je ne vois pas d'urgence et à moins de raisons nouvelles et déterminantes je n'irai pas cette fois. Si donc, mes prévisions se réalisent je partirais d'ici mardi ou mercredi et je vous verrais ou mercredi ou jeudi.

A quelle heure ?

Veillez me dire si l'heure ne vous importe pas. Si, par exemple, je pourrais trouver un hôtel quelconque pour coucher à Epierre dans le cas où j'arriverais le soir, si (dans le cas où j'arriverais à 8h.25 du matin[]) je pourrais y dire ma messe.

Je serai heureux d'être fixé sur ces points pour organiser mon retour.

Dans le cas où une circonstance m'attirerait à Rome, notre rencontre serait reculée de quelques jours.

En tous les cas je vous télégraphierai à St Léger mon arrivée. Avez-vous le télégraphe ?

Mon adresse ici est :

M. Anizan alla Certoza di Farneta per Lucca Italie.

Adieu, cher Ami.

Une petite prière pour ma retraite et à vous aussi affectueusement que possible.

E Anizan pr. SV

- A Joseph Rouillaud

Farneta, 4 Février 1908

Bien cher Ami

Le regret de ne pas vous voir tous est aussi grand pour moi que le vôtre peut l'être de ne pas me voir. Mais je me suis promis à moi-même de ne jamais suivre mes goûts et fantaisies. J'aurais mauvaise grâce de refuser aux autres ce que je me permettrais à moi. Ce voyage très doux n'est pas nécessaire, je vous ai tous vus il n'y a pas longtemps, offrons ce sacrifice à Dieu, il le bénira.

Pour l'œuvre, je dis à M. Delran ce qu'il a à faire, il vous en parlera. Le résumé est que pour commencer il faut plutôt un peu moins que le nécessaire.

Je suis désolé de ce que j'apprends des santés de MM. Goulot et Béziau.

Tenez moi au courant et soignez les sérieusement.

Je suis encore plus peiné de ce que vous me dites de MM. Dufragne et Weber. Les voilà diacres, comment les arrêter encore ? Quoi

qu'il en soit vous et votre conseil vous donnerez votre sentiment. En attendant veuillez donner ces deux lettres aux intéressés et suivez les de près, vous m'en parlerez.

Remerciez tout le monde des prières faites pour moi.

J'ai prié, je prie et je prierai pour vous et pour tout votre monde qui est mien aussi.

Adieu, cher Ami.

J'apprends avec joie que l'esprit est bon.

Mille amitiés à tous et à chacun.

A vous bien affectueusement en M.

E Anizan pr SV

- A Joseph Rouillaud

Paris, 19 Février 1908

Bien cher Ami

Voici la lettre que je reçois de M. Chamussy relative au fameux testament avec lequel nous n'en finirons pas. Veuillez la communiquer à M. Delran pour qu'il fasse avec M. Ed.¹ le nécessaire.

Je vais dire à M. Chamussy de renvoyer les pièces à Rome.

M. Schuh vous écrit au sujet de M. Brulé. Celui-ci paraissait peu expansif et on m'a dit qu'il s'ennuyait.

Si vous pouviez vous en passer en faisant faire les réparations de vêtements par quelqu'un du pays, ce qui ne coûterait pas plus que d'avoir un homme à nourrir et à habiller, cela me rendrait service, car je le mettrais à l'Orphelin. où on le recevrait volontiers.

¹ Joseph Edmont

Cependant je ne veux pas vous mettre dans l'embaras. Dites moi ce que vous en pensez. Il ne s'agit pas de le remplacer, remarquez-le, car je n'ai personne, je manque de laïques.

Je serais bien aise d'avoir une réponse le plus tôt possible.

J'espère que vous allez bien.

Les dernières nouvelles étaient bonnes.

Ici on va bien sauf M. Henri¹ qui a été souffrant mais va mieux. Nous avons eu chez Hormisdas² qui se guérit en ce moment d'une attaque de goutte, une réunion mercredi dernier qui a réjoui tout le monde.

Nous étions une cinquantaine.

Le matin retr. du mois, l'après-midi réunion de travail et d'œuvres pour les pr. et les laï.

J'arrive de Tournai. Tout va bien. Et le Chan.³ garde toujours la même attitude, mutisme complet.

Le Canada me donne toujours du souci, je vais être forcé de rappeler M. Deg.⁴ car la tension est trop forte.

Adieu, cher Ami. A vous et à tous de cœur en M.

E A

Je pars demain à Poitiers pour la vis. can. Le docteur⁵ va à Angers.

¹ Henry Tardé

² surnom d'Emile Piché

³ Charles Maignen

⁴ Paul Degesne

⁵ code pour Jules Schuh

- A Henri Grosse

Paris, 28 Février 1908

Mon cher Henri

Mieux vaut tard que jamais.

J'ai reçu avec plaisir votre bonne lettre il y a plus de trois semaines, mais elle fait la queue avec tant d'autres.

Je la tire du tas où je ne veux pas qu'elle reste pour vous dire merci d'avoir prié pour moi pendant ma retraite et aussi de continuer à le faire. Je prie aussi pour vous.

J'ai été heureux de la joie que vous a causée la visite de M. Piché, heureux surtout du bien qu'il vous a fait.

Continuez à lutter pour la conquête de la parfaite charité et du parfait esprit de sacrifice. Comme vous le dites, adaptez vous en tout à la Sainte Volonté de Dieu, c'est là le patron sur lequel il faut adapter votre volonté.

Adieu, cher petit. J'aurais bien des choses encore à vous dire, le temps me manque, mais il ne me manque ni pour vous aimer ni pour vous le dire et c'est par là que je termine.

Votre père affectionné en M.

E Anizan pr SV

- A l'abbé Mottard

*St Etienne, le 5 Mars 1908
19, rue du Grand Moulin*

Mon bien cher Ami

Ma visite à Epierre n'a pas été seulement un acte de charité comme vous me le dites, elle a été une satisfaction de cœur. Et cette satisfaction grandit encore de ce que vous me dites du bien que vous en avez retiré. Rien ne peut m'être plus agréable.

Mon idéal est de passer partout en faisant le bien, on est encore plus heureux de le faire à quelqu'un que l'on aime, c'est le cas.

J'ai constaté par plusieurs indices que vous pouvez faire grandement l'œuvre de Dieu sur le théâtre où il vous a mis. N'écoutez jamais les paroles décourageantes de la terre ou de l'enfer. Je voudrais vous voir plus de confiance encore, votre champ n'est pas ingrat et l'ouvrier que Dieu a mis pour le cultiver est bien celui qu'il faut.

Mais employez toutes vos facultés et vos prières pour trouver les bons moyens, et mettez y toute votre activité.

Ceux qui vous entourent attendent inconsciemment, aimez les et allez à eux. Que leur intelligence soit plus ou moins développée qu'importe ? Relativement à Dieu la différence avec les plus doués n'est pas bien grande et en tous les cas ils sont Immortels.

Oui, vous pouvez recourir à moi quand vous le jugez utile. Vous voudriez que je sois pour vous un soutien et un guide, considérez moi en plus comme votre ami et votre frère.

Vous me reparlerez, n'est-ce pas de votre confrérie du rosaire et de votre projet de comité paroissial. Plus vous associerez vos bons chrétiens hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles et enfants à votre apostolat et plus la gloire de Dieu et le bien seront procurés par vous et autour de vous.

Pardon de ne vous avoir pas encore envoyé la Vie de M. Belanger, je vais le faire dès mon retour mais je suis toujours surmené. Je vais voir aussi pour le catéchisme à M. le curé d'Epierre.

Veillez me rappeler au bon souvenir de votre si excellente et si vénérable Mère et aussi de Mademoiselle Minet. Remerciez cette dernière de tous ses soins.

Je prie pour vous et vous reste toujours uni de cœur dans la très Sainte Vierge.

E Anizan pr S V

Je rentre à Paris dans la nuit de Dimanche à lundi.

- A Jean Derdinger

Paris, 9 Avril 1908

Mon cher Jean

Oui, je serai rue de l'Université vendredi soir, et je serai très heureux de te voir. J'espère que l'affaire de ton mariage va toujours son train.

A bientôt.

Ton ami et père

E Anizan

- A l'abbé Mottard

Paris, 9 Avril 1908

Bien cher Ami

J'ai reçu votre mandat pour l'abonnement à l'Union, vous recevrez les numéros chaque mois. Votre petit récit relatif au pauvre malade qui avait tant inquiété M. le curé d'Épierre ne m'étonne pas mais me console. Combien recevraient les sacrements si nous étions plus hardis et si nous avions plus confiance dans la puissance surnaturelle du sacerdoce !

Je serai très heureux d'apprendre la fondation de votre comité paroissial, si petit soit-il. Vous vous inquiétez de l'aliment à lui donner ?

Il faut associer ce petit comité à vos préoccupations, à vos désirs, à vos peines, à vos projets.

Ne pourriez-vous entreprendre une petite bibliothèque, leur parler des Pâques, pour y attirer, des fêtes, du mois de Marie, des Premières Communions et de la persévérance des enfants, des malades, des vieillards. Ne pourriez vous inviter à venir vous voir après les offices du Dimanche quelques hommes, quelques enfants auxquels vous procureriez quelques jeux ?

Il faudrait vous ingénier.

Votre confrérie du Rosaire elle même serait un but de zèle pour votre comité.

Bon courage, bien cher Ami, Dieu vous charge de la nombreuse famille de St Léger. Ama et fac quod vis.

Quand vous ne feriez que prier et faire prier un peu pour attirer la pluie du ciel !

Le Curé d'Ars n'avait pas plus de ressources que vous, même il en avait moins à tous les points de vue sauf à celui de la grâce.

Adieu. Accordez moi quelques prières. Je prie aussi pour vous et vous aime toujours comme mon jeune frère.

A vous bien affectueusement en M.

E Anizan pr SV

- A Jean Derdinger

Paris, 26 Avril 1908

Mon cher Jean

Mon absence à ton mariage va te peiner comme elle me peine moi-même, mais une affaire grave et inopinée pour moi m'oblige à m'éloigner de Paris dès demain matin. Malgré toutes mes recherches de combinaisons je ne puis m'y dérober.

Du moins, je vais dire la messe demain matin à ton intention et à celle de celle à laquelle tu vas t'unir. Je serai présent de pensée et de cœur au mariage et à ce qui suivra.

Hélas ! je ne m'appartiens plus. J'espère aller te voir à quelque jours ; tu m'enverras ton adresse.

Que Dieu vous donne un beau temps, toutes ses bénédictions et une vie heureuse.

Je continuerai à prier pour vous deux et j'espère que tu continueras toi même à me regarder comme ton ami et un peu ton père.

Ne m'oublie pas auprès de ta famille et crois à ma bien vive et toujours fidèle amitié.

E Anizan pr SV

- A Joseph Rouillaud

Rodez, 2 Mai 1908

Cher Ami

Je vous écris en chemin de fer, excusez donc le tremblement de l'écriture. Je suis dans le pays pour quelques jours afin d'y préparer le congrès avant mon départ pour le Canada. Tout s'annonce bien du reste et Mgr de Ligonès est toujours l'ami fidèle. Il va aller à Rome vers le 15 ou 20 Mai.

Il n'aura pas grand temps, mais si vous pouvez, allez l'inviter à venir vous voir il fera ce qu'il pourra pour répondre à l'invitation. J'ai oublié de lui demander où il descend, on vous le dira à Ste Marthe ou au Séminaire français.

Je suis bien aise de l'appréciation du C^{al} Vivès. C'est vrai, la paix semble s'établir de plus en plus.

Je vais tâcher de faire quelque chose pour le recrutement dans ce voyage, j'y travaillerai plus l'an prochain.

J'ai hâte qu'on commence l'œuvre aux Prati, hâte pour les pauvres et les enfants, hâte aussi pour nos trois frères.

Je ne comprends rien aux six exemplaires de la Vie de M. Belanger expédiés depuis plus d'un mois, je crois, par M. Foucaut. On vous en enverra d'autres s'il le faut, mais informez vous donc à Paris.

Je suis heureux des bonnes vacances et des fruits de Pâques au Giglio.

Dispensez donc M. Pinault de son examen de morale si vous le jugez bon, à cause de sa santé.

Faites ce que vous pouvez pour Lourdes.

Il n'est pas facile d'écrire avec le mouvement du train, aussi je m'arrête.

Mille choses à tous et à vous mes plus affectueux sentiments en M.

E Anizan pr SV

Je viens de recevoir les lettres de M. Goutard et de M. Pinault. Je leur répondrai au premier moment. Le docteur⁸ va vous arriver bientôt. J'espère que la retraite sera très bonne.

Au moment de l'Ordination je serai sur mer.

- A Joseph Rouillaud

Tournai, 17 Mai 1908

Bien cher Ami

J'apprends avec peine votre indisposition laquelle, j'espère, ne sera rien. Donnez moi de vos nouvelles.

Non, je ne crois pas que les Prati seront une succursale de Frin... Usez de charité, de patience et de bons procédés tout en étant le Supérieur que vous devez être. Quaerite 1^{um} regnum Dei, et ne vous inquiétez pas du reste.

J'ai hâte en effet de voir l'Œuvre commencer, mais je sais par expérience les difficultés des fondations, j'ai passé souvent par là. Je veux seulement tenir en haleine nos jeunes fondateurs pour que rien ne traîne par leur faute.

Le D⁸ vous donnera les nouvelles.

Je serais très aise que Mgr de Ligonès fasse une apparition et dise quelques mots à Palestro. Je l'ai vu il y a une dizaine de jours à Rodez, et il m'a dit qu'il tâcherait de vous faire une petite visite, mais c'est un occupé il faudrait l'aller chercher.

Mettez vous entre les mains de la très Sainte Vierge, et devenez de plus en plus son instrument. Il faut compter très peu sur soi mais beaucoup sur le ciel.

Excusez le pâté ci-contre. Je n'ai pas le temps de recommencer ou de le faire un peu disparaître.

A vous tout cœur en M. Guérissez vous, ayez confiance et faites pour le mieux Dieu vous aidera.

Adieu encore. Priez pour mes travaux mes voyages et la famille. Tout semble bien aller en ce moment.

E. Anizan pr SV

- A Lucien Chevalier

Paris, 25 Mai 1908

Mon cher Lucien

Je me demandais en effet ce qu'étaient devenus votre pied et la glande.

Enfin je suis fixé et heureusement rassuré.

Je comprends votre difficulté de vous élever et même de vous maintenir élevé dans le milieu où vous êtes. Cependant il faut que vous fassiez effort pour cela, Dieu ne demande pas plus mais il le demande.

Je regrette de n'avoir pas réussi pour votre sœur, mais il faudrait qu'elle s'y prête elle-même.

Si vous obtenez votre permission, rendez-vous au désir de votre père, mais soyez sur vos gardes et tâchez de bien prier.

Toutes ces tournées et réunions de famille ne sont pas favorables à l'âme.

Merci des renseignements sur l'œuvre. J'ai vu hier un jeune homme, soldat, de Nazareth qui m'a parlé également de St Mihiel et de votre œuvre.

Je suis bienheureux qu'un nouveau et zélé vicaire vous soit arrivé, peut-être la situation va-t-elle changer. M. Biré m'a dit, en effet, avoir reçu une lettre de vous.

Je ne pars pour le Canada que le 6 juin, mais je serai en Belgique à partir de vendredi prochain jusqu'au départ.

Adieu, mon cher Enfant.

Ne me reprochez pas trop en vous-même de n'être pas plus prompt à répondre je suis submergé de lettres.

A vous de tout cœur en M.

E Anizan pr SV

- A Jean Derdinger

Tournai, 1^{er} Juin 1908

Mon cher Jean

Je joue de malheur avec toi. Me voici en Belgique jusqu'au 5 et je m'embarque au Havre le 6 pour l'Amérique. Comment faire pour t'aller voir et faire la connaissance de ta chère femme ?

Et pourtant l'envie ne m'en manque pas. Je vais être obligé de patienter jusqu'à mon retour en Août. Encore aurai-je peu de temps alors car il me faudra faire les derniers et les plus importants préparatifs pour le congrès de Rodez qui a lieu du 2 au 6 Septembre.

Je vois avec plaisir que tu es heureux et qu'en effet tu n'as rien perdu à attendre.

Je suis bien sûr que tu rendras très heureuse ton excellente compagne. Veille seulement un peu sur ta vivacité. En ménage comme dans toutes les situations il faut quelquefois de la patience. Or, ce n'est pas toujours facile quand on prend feu aisément.

Donc, attention à toi. Entoure d'affection ta femme et passe lui ce que tu voudras qu'elle te passe, c'est une des conditions du bonheur.

J'espère que tu pries, que tu vas à la messe et que tu vas devenir de plus en plus un vrai et fervent chrétien, comme autrefois.

Adieu, mon Jean.

Je veux que tu croies à ma grande affection pour toi. Je te chérissais enfant, je t'ai toujours autant aimé. Maintenant que te voilà uni à une bonne compagne bien que je ne la connaisse pas, je la considère comme toi-même, il ne faut pas séparer ce que Dieu a uni.

Dis donc à ta chère femme que désormais elle m'est sympathique comme toi, que je prie pour elle en même temps que pour toi.

Quelle me garde aussi un petit souvenir devant Dieu.

Ton père et ami.

E Anizan pr SV

En Canada mon adresse est celle-ci :

M. Anizan 62 Côte d'Abraham Québec
Canada

- A Joseph Rouillaud

Tournai, 1^{er} Juin 1908

Cher Ami

Je n'ai qu'une minute. Je reçois votre lettre.

J'ai bien compati à vos souffrances et je suis joyeux de savoir que vous êtes au bout.

Je suis heureux du bien que fait le cher docteur⁸ à vous et à tous. Dites bien à tous que je suis avec lui avec vous et avec eux.

Vous me posez une question sur la politique. Vous savez ma pensée, je l'ai dite en Chapitre comme dans toutes les occasions.

Je conjure tous de laisser de côté les questions de politique et surtout de formes de gouvernement. C'est là une question qui sérieusement traitée amène toujours des dissentiments. Et si je le demande c'est comme Supérieur G^{al} dont la principale charge est de faire observer les Constitutions. Relisez le N°245 des Constitutions ; voilà mon sentiment

Je respecte, pour ce qui me concerne, toutes les manières de voir au point de vue forme de gouvernement, je ne repousse que ceux dont les vues sont assez étroites pour ne savoir pas respecter le sentiment des autres.

Plus tard, tous nos enfants sont appelés à traiter avec des personnes ayant les opinions les plus diverses. S'ils s'habituent à ne pouvoir supporter les divergences de vue ils ne sont pas aptes au ministère. Qu'ils imitent donc tous la conduite si large et si douce de l'Eglise. Repousse-t-elle telle ou telle forme de gouvernement en général ? Pourquoi nous croire plus sages qu'elle ? Que tous nos chers enfants sachent que je serai toujours là pour faire respecter leur liberté de penser à ce sujet, mais que je serai toujours là aussi pour repousser loin de nous quiconque viendrait troubler la paix générale ou particulière par des prétentions d'imposer leur manière de voir sur ces sujets abandonnés à la discussion des hommes. St Thomas a été certes un grand esprit, quelle précaution il prend pour ne pas être étroit et exclusif !

Lisez, si vous voulez ce passage de ma lettre à nos enfants mais sans faire aucune application qui puisse être considérée comme personnelle, ma réprobation s'étend aux excès de quelque côté qu'ils viennent.

La retraite va très bien, M. Vaugeois arrive ce matin.

Voici les réponses aux questions de M. Goutard. Il pourra revenir reprendre sérieusement ses études en Novembre. Néviassas qui était devenu anémique a repris toutes ses forces en 2 mois.

Béziau ne peut traîner ainsi indéfiniment. Sa poitrine finira par le prendre.

A Tournai, j'ai été content. Charles⁶, bien entendu, a continué son attitude passive, Adolphe¹ a encore çà et là quelques échappées mais tous les autres sans exception ont un excellent esprit.

Au petit nov. tout va bien. Si vous ne recevez pas plus de lettres c'est que les enfants sont négligents d'une façon générale pour la correspondance, et puis ils n'ont pas grand temps. Il n'y a pas d'autres causes. Tous ceux qui vous connaissent m'ont demandé de vos nouvelles avec grande affection.

Ils sont 33, je crois, mais deux ne pourront continuer sans doute et resteront l[aiçs].

Au grd nov. l'esprit est excellent. Certains inconvénients existent que vous connaissez, évidemment, mais la présence de M Jos.² va exercer une bonne influence.

Mgr Amette qui a fait ces jours derniers la visite canon. de Vaugirard a visité l'orph. la Salette et Nazar. Il a été fort encourageant.

Pour Sainte Philo. veuillez dire à M. Ed.³ de vouloir bien se modérer et surseoir.

J'ai dit que sans doute je ne verrais pas d'inconvénient à ce qu'un autel secondaire soit dédié à Ste Philom. mais c'est un premier mot qui n'a rien de définitif, et je me réserve. Quand la chapelle sera terminée et l'Œuvre lancée, nous verrons. En attendant, qu'il se tienne en paix et qu'on n'annonce rien.

Adieu, cher Ami.

Courage et Confiance, voilà ce qu'il faut que vous poursuiviez.

A vous bien aff^t en M.

E A

Veuillez dire à M. Chevalier que j'ai vu aujourd'hui même sa sœur laquelle j'ai adressé de nouveau quelque part.

¹ Adolphe Imhoff

² Alexandre Josse

³ Joseph Edmont

- Aux Scolastiques de Rome

A bord de la Savoie, 6 Juin 1908

Mes chers Enfants

Ma pensée et mon cœur sont toujours avec vous surtout au moment de quitter le vieux continent.

J'espère que votre cher père se guérit de ses clous.

Voilà la sirène qui annonce le départ et il faut renfoncer tout ce que je voulais vous écrire. Je veux du moins vous dire ce que vous savez déjà, que je vous aime que je vais beaucoup prier pour vous en relisant vos lettres et que sur mer comme sur terre je suis tout entier à mes enfants bien aimés surtout à mes chers Romains.

Priez pour que ce voyage soit utile à la gloire de Dieu et aux âmes. C'est l'essentiel. Oubliez un peu dans vos préoccupations les choses secondaires comme le mal de mer etc. etc...

Adieu et à vous tous de cœur.

Que je regrette de n'avoir pas répondu à toutes les lettres mais je n'ai pas pu. Je vais les relire toutes et à l'aise. M. Henri¹ se joint à moi pour vous envoyer un souvenir affectueux.

Je vous embrasse tous de cœur. Votre père.

E. A.

La retraite de la semaine dernière a été admirable d'union et de bonne volonté.

¹Henry Tardé

- A Raymond Calbardure

En Mer, 10 Juin 1908

Mon cher Enfant

J'ai reçu avec grande joie de vos nouvelles et toutes les bonnes choses que contenait votre lettre. J'ai été très particulièrement sensible à vos vœux de fête.

Vous me demandez quand vous devez m'écrire, je ne puis que vous faire cette réponse : quand le cœur vous presse et aussi quand vous y voyez une utilité.- Priez pour obtenir de Dieu la défiance de vous dont vous sentez le besoin.

Demandez aussi des frères, des apôtres, et tâchez d'en devenir un aussi parfait que possible. Que de facilités vous avez pour atteindre ce grand but ! J'espère que vous avez reçu avec ferveur la tonsure, c'est le détachement et l'oubli de vous, c'est aussi l'accroissement du nouvel homme.

Travaillez à ces deux buts d'ici les prochaines ordinations.

Adieu, cher enfant. Croyez à ma bien vive affection en M.

E Anizan

- A Henri Grosse

En mer, 10 Juin 1908

Mon cher Enfant

Merci de votre petite lettre de fête et de vos vœux.

Moi non plus je ne puis vous en écrire bien long. J'en ai beaucoup à écrire, et puis il me faut profiter du beau temps, car quand la

mer est maussade ou se fâche il faut y renoncer. Elle est capricieuse. Elle était de mauvaise humeur hier, que sera-t-elle demain ?

Oui, il faut avant tout souhaiter le triomphe de la cause de Dieu et le bien des âmes.

Tout le reste est secondaire. Mais comme pour ces deux causes il faut des ouvriers, des soldats, demandez en « Rogate Dominum meum ut mittat operarios. »

Demandez aussi que les ouvriers soient à la hauteur de la tâche.

Adieu, mon cher Enfant.

Inutile de vous dire ma profonde affection. Je prie pour vous. Profitez des vacances pour reprendre de nouvelles forces. Adieu et à vous bien affectueusement en M.

E Anizan pr SV

- A Marie Anizan Durouzeau

En mer, 12 Juin 1908

Ma chère Marie

Après une traversée assez mouvementée (car rien ne nous a manqué, ni le vent violent, ni la grosse mer, ni la brume) nous voici tout près de New York, car il est 5h. du soir ici et nous arriverons cette nuit.

En ce moment la mer est très belle. Du reste cette lettre partira à notre arrivée en Amérique elle sera donc une preuve que je suis arrivé à bon port sans avarie.

J'ai encore 14h. de chemin de fer pour arriver à Montréal et puis 8h. encore pour atteindre Québec.

J'espère que vous allez tous bien. Je voyage avec deux gros industriels du Nord, l'un de Roubaix, l'autre de Tourcoing.

Ce mot est pour vous rassurer sur ma traversée.

Adieu, dis mille choses à tous et embrasse les enfants pour moi.

Je t'embrasse de cœur.

Ton frère affectionné.

E Anizan pr SV

Nous sommes loin de France. Il y a déjà plus de 5h. de différence d'ici chez vous.

J'ai 5h. du soir. Vous êtes à 10 h. du soir.

- A Marie Anizan Durouzeau

Québec, 2 Juillet 1908

Ma chère Marie

J'espère que vos santés sont bonnes et que les vacances les consolideront encore, surtout si vous allez aux bords de la mer. La mer en effet est si agréable et fortifiante quand elle est calme ou qu'on la voit de la rive !

Ma santé est bonne malgré les chaleurs fort accablantes que nous avons ici. C'est le pays des extrêmes ; l'hiver est long et excessivement rigoureux mais l'été quoique court est très chaud. J'ai même pris un petit coup de soleil dans une des grandes cérémonies qu'il y a eu pour l'anniversaire du 1^{er} Evêque de Québec.

Me voici à peu près à la moitié de mon séjour ici. Je compte repartir fin Juillet.

Vous avez appris assurément avec plaisir qu'Ernestine était maintenue à Paris. Ce doit être une grande joie à Vincennes.

Je n'ai guère de temps ici. Je vais tâcher de pouvoir mettre des timbres dans cette lettre pour Marguerite.

Embrasse là ainsi que les enfants pour moi.

Dis mille choses à Stéphane dont je voudrais bien apprendre la nomination au poste qu'il désire.

Je t'embrasse bien affectueusement.

Ton frère affectionné.

E Anizan pr SV

Ne mets plus mon titre sur les lettres car cela me dénonce au gouvernement.

- Aux Scolastiques de Rome

*A bord de la « Provence »,
le 24 Juillet 1908*

Mes chers Enfants

Voici encore une tâche remplie. J'ai fait la visite des trois centres canadiens et je les laisse bien imprégnés, je crois, de notre esprit, de l'esprit de dévouement à l'égard de Dieu et des pauvres.

Tous sont bien de votre race spirituelle là-bas, j'y ai constaté la même bonne volonté, les mêmes désirs, la même aspiration à se donner.

J'ai pu enfin faire aboutir la fondation de Montréal. On nous a donné là une paroisse ouvrière nouvelle (St Georges) avec charge d'y établir des œuvres qui doivent servir d'exemples à toutes les autres.

Tout le monde se montre sympathique, l'Archevêque, son entourage, le clergé et les nouveaux paroissiens. M. Hormisdas¹ y est curé et a pour vic. M. Laperrière.

¹Surnom d'Emile Piché

Je considère cette fondation comme une clef pour pénétrer de plus en plus au Canada et pour entrer plus tard aux Etats Unis.

Remerciez Dieu et priez pour la nouvelle fondation. Nos chers scolastiques canadiens ne seront pas les derniers pour cela, je pense.

J'aurais bien voulu répondre en particulier aux lettres qui m'ont été envoyées par un certain nombre de vous, mais c'est toujours la même raison qui m'empêche, le surmenage.

Le voyage a été très épuisant par la chaleur, le travail pressé et les voyages. Je me remets un peu sur mer quoique nous ayons eu cette nuit dans nos cabines une chaleur tropicale terminée par un gros orage ce matin, orage qui a duré de 4 à 5h. consécutives. Le temps est remis en ce moment.

J'ai quitté New York à 10h. du matin, M. Henri¹ avec les deux nov. canadiens part aujourd'hui de Québec et arrivera sans doute deux jours au moins après moi.

J'ai bien pensé à vous pendant le temps des examens qui coïncidait avec celui des grandes chaleurs.

En ce moment vous devez vous refaire dans votre si joli site du Giglio. Reposez vous entièrement, je vous le recommande. Il nous faudrait des hommes bien portants et solides.

Priez aussi. Qu'il est important que vous deveniez des hommes intérieurs avec la vie apostolique qui vous attend ! Que ce soit là votre grand travail spirituel !

Adieu, mes chers enfants.

Je vous mets tous dans le cœur de la très Sainte Vierge et pendant la traversée je vais prier plus encore pour vous.

Votre père affectionné en M.

E A

¹Henry Tardé

- A Marie Anizan Durouzeau

*A bord de la Provence,
28 Juillet 1908*

Ma chère Marie

Je suis encore sur mer depuis jeudi dernier pour revenir en France. J'arriverai je pense dans le port du Havre demain mercredi vers onze heures du soir. Cette lettre ne partira que quand nous serons à l'ancre, elle sera donc une preuve que je suis arrivé à bon port. Nous avons eu très mauvaise mer hier et cette nuit. Elle est maintenant un peu calmée et je puis écrire. J'en profite pour t'annoncer mon heureux retour.

Et vous, que devenez-vous ?

Voilà le moment des vacances. J'espère que le désir de Stéphane va se réaliser et que toutes vos santés sont bonnes. Si je puis vous faire une visite à Lille je n'y manquerai pas. Mais peut être serez vous sur les bords de la mer.

Je pense que Marguerite a reçu les timbres que je lui ai envoyés de Québec.

Je serai à Paris jeudi, mais probablement bien des affaires m'attendent.

Adieu. Embrasse bien tout le monde pour moi.

Ton frère affectionné.

E Anizan pr SV

- A l'abbé Mottard

Paris, 15 Août 1908

Bien cher Ami

C'est aujourd'hui seulement. que m'arrive à Paris votre carte revenant du Canada. J'étais en effet en Amérique quand elle parvint ici, on me la renvoya dans l'autre monde où elle n'arriva qu'après mon départ.

J'ai lu avec joie les bonnes nouvelles que vous me donniez et avec peine vos inquiétudes. Tenez moi au courant de vos œuvres et de votre situation. Je vous félicite d'avoir commencé un petit Patronage, ne vous étonnez pas des difficultés qui se présenteront, car le diable n'aime pas ces œuvres, et persévérez.

Je voudrais bien vous voir à Rodez. Ce serait pour vous plus fructueux encore que Valence, car vous savez mieux déjà ce qu'est ce mouvement des œuvres. On y parlera des comités paroissiaux. Si la question financière vous arrêtaient seule, venez, je vous aiderai bien volontiers. Je le ferais en ami, il ne faudrait donc pas vous en offusquer et accepter équivaudrait de votre part à une preuve de confiance et d'affection.

Je pars mercredi matin pour Rodez et le pays. Mon adresse dès ce moment sera à l'Evêché de Rodez.

Adieu, à bientôt j'espère. Mille choses à votre bonne mère, à Mlle Minet et à M. Ratel. Merci de vos prières, je ne vous oublie pas non plus.

E. Anizan pr. SV

A-t-on annoncé notre Congrès dans votre semaine religieuse ? Le Gouvernement empêche les C^{ies} de Chemin de fer de nous donner la réduction. Il faut prendre des billets d'aller et retour. A votre distance on a plus que le temps suffisant.

Je vais tâcher de trouver des logements gratuits.

- A Joseph Rouillaud
(incomplète)

Rodez, 20 Août 1908

Bien cher Ami

Tout ce qui arrive de désagréable par suite des événements de l'an dernier était prévu et avait été annoncé d'avance par le P. Lantiez au pauvre P. Lecl. C'est en prévision de tout cela qu'il l'avait engagé à cesser cette guerre inexplicable pour qui ne connaît pas ce qu'étaient ceux dont il s'était entouré.

Nous avons même à remercier Dieu de ce que les choses sont ce qu'elles sont. Il faut nous servir de tout cela pour nous sanctifier, acquérir des vertus et plaire à Dieu. Peu à peu tout s'effacera. Je verrai donc M. Calmein et lui parlerai ouvertement. Je ne veux pas que l'on reçoive de journaux politiques comme l'Action Française. Je l'écrirai à M. Maignen et je vous prie de les brûler quand ils arrivent.

Nous avons interdit la politique, et qui veut la fin veut les moyens.

Pour les lettres de M. Le Prevost c'est moi qui ai voulu les mettre en lumière et c'est parce que je tiens aux traditions dont on s'est trop éloigné.

Quant à M. Mai. je ne sais que lui donner d'autre. Ne vous faites pas de chagrin de tout cela. Vous savez que je suis avec vous et que je vous aime beaucoup. Ne craignez pas que je vous abandonne en quoi que ce soit. Vous me représentez. Je tâche de marcher avec douceur et avec fermeté, mais ce n'est pas en quelques mois qu'on guérit des plaies comme celles qui ont été faites à la famille. Le salut pour elle dépend de notre patience, de notre union, de notre esprit désintéressé et surnaturel et aussi de notre fermeté persévérante pour les choses importantes.

Avec la grâce de Dieu nous arriverons à la paix complète. Ce qui est consolant c'est que, à part qq exceptions, tous sont dans nos mains.

A Québec j'ai eu aussi à souffrir, mais les choses sont déjà bien changées.

M. Sattler est indispensable à Fondary et du reste il ne pourrait aller avec M. Edouard. J'ai parlé à M. d'Alb.¹ qui sera très heureux d'aller à Rome. Je lui ai parlé de vous et il m'affirme que loin d'avoir quoi que ce soit qui l'éloigne il n'a que sympathie pour vous, et qu'il sera entièrement dans vos mains. Je ne veux pas vous l'imposer mais je vous conseille de l'essayer. Je me figure qu'il ira bien et vous servira.

Il a été très échaudé et maintenant je n'ai pas à me plaindre de lui en quoi que ce soit.

Je projette d'aller vous voir dans quelques mois. Si vous croyez utile pour la bonne marche de votre année que j'y aille vers le mois de Novembre ou même peut être d'Octobre je le ferai pour le bien des enfants et le vôtre. Vous n'avez qu'à y réfléchir devant Dieu et à me le dire. Cela retarderait quelques Visites can. mais il faut aller au plus pressé.

Je suis très heureux du mouvement apostolique du Giglio, cela remédie un peu aux inconvénients que j'ai vus autrefois aux vacances en Italie.

Pour les correspondances de M. Maig. aux Scolastiques vous devez les voir comme les autres et les garder quand elles vous paraissent devoir nuire à la paix des esprits. C'est un devoir. Tenez moi au courant d'une façon plus explicite et plus complète de ce qui arrive en ce sens.

Pour votre fatigue ; je la comprends après vos clous etc.. Tâchez donc de vous reposer. Mais je le devine, ce qu'il vous faut surtout c'est le repos et la paix de l'esprit, et c'est sur ce point que j'insiste.

¹ Edmond d'Albert

- A l'abbé Mottard

Rodez, 24 Août 1908

Mon bien cher Ami

Merci d'avoir accepté ma proposition. Surtout n'en concevez aucun embarras, c'est en ami et en frère aîné que je vous l'ai faite, c'est en ami et en frère plus jeune que vous l'acceptez, n'est-ce pas ? Avec un autre cela vous gênerait peut être, montrez moi qu'avec moi cela ne vous gêne pas du tout.

Nous réglerons cela en nous voyant, dès que nous nous verrons. Votre bon directeur a bien fait de vous encourager.

Je vous demande seulement de garder cela pour vous et de n'en parler à personne connu ou inconnu de moi.

Inutile de vous dire la joie que j'aurai de vous revoir, mais mon désir est surtout de vous faire profiter du congrès vous et les âmes dont vous êtes et serez chargé. Je vous sais une telle bonne volonté que je veux l'aider.

Pour un congrès à Chambéry, je le désire parce que je le sais utile, mais je crains que pour l'année 1909 les membres du Bureau Central objectent que c'est encore dans le Midi et que ce serait le cinquième. J'aurai peine à lutter contre cette objection.

Du reste, nous en parlerons la semaine prochaine.

Hier, Monseigneur Lobbedey de Moulins, que je voyais au sacre de Mgr Nègre, m'a demandé d'une façon ferme également le Congrès pour dans deux ans.

En relisant votre lettre je vois que l'acceptation de ma proposition vous est pénible. Chassez vite ce sentiment. C'est un petit acte de zèle à l'égard des âmes que vous me procurez la satisfaction de faire et un petit témoignage d'amitié que vous me permettez de vous donner. C'est donc à moi de vous dire merci. Du reste, cela ne vaut pas la peine qu'on en parle tant.

Adieu et à bientôt.

Priez un peu pour moi ou plutôt pour tout ce que le Bon Dieu veut bien me demander de faire. Je vous recommande particulièrement en ce moment le congrès. Puisse-t-il faire quelque bien.

Mon respectueux souvenir à votre bonne Mère et à vous mes bien affectueux sentiments en NS.

E. Anizan pr SV

- A Lucien Chevalier

Paris, 8 Septembre 1908

Mon cher Lucien

Oui j'ai appris que vous étiez venu, mais cette fois encore j'ai été privé d'une des plus grandes douceurs de cœur. J'étais sur le champ de bataille.

Pauvre cher enfant, votre épreuve de vocation n'aurait pas tenu longtemps j'imagine si j'avais été là. Je vous aurais dit : « Votre vocation est rude, elle nécessitera des sacrifices. Vous irez aux postes les plus périlleux et les plus fatigants, il faudra aller au milieu des épines chercher les brebis égarées, beaucoup fuiront leur sauveur... etc... etc... » et mon cher petit Lucien que je connais par cœur, se serait redressé fièrement comme quand il représentait Constantin, et un de ces beaux sentiments, comme ceux qu'il exprimait alors, aurait jailli de son cœur et aurait étouffé d'un coup, tous les murmures de la basse nature. Est-ce vrai, mon cher petit sous-of ?

Mais, vous le dites, la Sainte Vierge a fait mieux, Elle n'a rien dit, mais sans bruit, sans secousse, avec ses précautions de mère incomparable, elle a relevé tout doucement son pauvre petit et avec sa toute puissance elle lui a soufflé dans le sang le courage et la vaillance. Petit gâté !

Vous me dites que vous allez être libéré bientôt : grande joie pour moi. Vous demandez de connaître les dispositions que je pren-

drai, 1° je veux vous embrasser bien fort - 2° Je vous ferai habiller magnifiquement dans la première maison de Paris, rien de trop beau pour mon prodigue .- 3° Je lui ferai faire le plus beau des voyages pour un chrétien surtout un futur prêtre - 4° Je veux qu'il devienne un savant et un Saint - 5° Il fera un bien considérable surtout avec l'expérience que lui aura donnée le régiment - 6° A la fin des fins, et, bien plus tard, il ira en paradis où je me réjouis de le voir encore pour toujours, couronné, brillant, glorieux, heureux etc. etc.... Cela vous va-t-il ?

Quant à votre nez on fera tout pour lui puisqu'il fait partie de vous. Le Congrès a été très beau et très bon. Il m'a donné beaucoup de mal.

Aussitôt libéré, un mot à celui qui vous aime, et en route pour Paris ! J'attends avec autant d'impatience que vous le dernier jour.

Adieu, Lucien. Je vous embrasse et vous bénis. Bien sûr que je prie pour vous ! Et vous ?

E Anizan pr SV

Je regrette d'être si court !

- A Henri Grosse

Gaillon, 25 Septembre 1908

Mon cher Enfant

Je ne comprends pas que votre frère Léon se dise abandonné. On n'a pas cessé de le suivre depuis le départ de M. Piché. On est allé le voir, on a écrit des lettres et on a fait des démarches pour le caser. On l'a envoyé à la campagne où je paye sa pension, on se préoccupe encore de l'échéance de la fin du mois. Je lui ai envoyé 20^f, il en avait 10 en partant et tout est payé où il est.

Quant à Marcel on lui avait conseillé de rester à Frinoise jusqu'à ce qu'on ait fait de nouvelles démarches auprès de M. Blanche-

main pour le maintenir dans son métier, mais il est parti tout à coup de lui même, me dit-on, et s'est placé ailleurs.

Nous allons au mieux possible, dites à Léon de patienter.

Pour vous, mon cher Enfant, soignez vous et profitez bien de vos vacances.

Ne vous tracassez pas de devoir vous préoccuper de vos frères. Je le fais de mon mieux pour vous. Ce n'est pas tendre la main que de m'en parler et de les recommander. Du reste, je suis votre père de cœur et d'âme.

Adieu, mon cher Enfant.

Croyez toujours à mes plus affectueux sentiments en M.

E Anizan pr SV

- A Joseph Rouillaud
(incomplète)

Paris, 29 Septembre 1908

Bien cher Ami

En effet je suis au courant de l'affaire du Chanoine Théry. Il m'a écrit au commencement de cette année, je crois, que M. Ch Maignen recelait injustement comme légataire universel de M. Vrignault, les manuscrits du Curé de Louise Lateau, manuscrits qui n'avaient été que prêtés au dit M. Vrignault.

Il disait ne pouvoir obtenir de M. Maignen la reddition de ces manuscrits, demandait que je l'y oblige et s'offrait à me donner la preuve de son droit.

J'écrivis alors à M. Imhoff pour le prier de s'informer auprès de M. Maign. des détails de cette affaire. M. Im. me répondit que M. Mai-

gnen n'avait plus ces papiers, qu'ils étaient en la possession de M. Loth et que c'était à lui qu'on devait s'adresser.

Dans ces conditions je n'avais pas à examiner les droits de M. Théry puisque je ne pouvais rien pour les lui faire rendre, M. Loth ne dépendant en rien de moi. Je répondis donc au chanoine Théry que je n'y pouvais rien et qu'il s'adresse à M. Loth.

M. Théry me récrivit au bout de quelque temps que M. Loth déclarait ne pouvoir disposer de ces papiers sans que M. Maignen l'y autorise.

Je résolus alors de voir M. Maignen moi même à mon premier voyage à Tournai.

Mais M. Théry recourut à Mgr l'archevêque de Paris. J'étais alors au Canada. Monseigneur Amette témoigna le désir de me voir, mais comme j'étais absent il répondit sans doute au Chanoine de Malines qu'il n'y pouvait rien.

Quand je revins M. Odelin me demanda un rendez-vous. Il me raconta la démarche de M. Théry et me parla de son recours à la Sacrée Congrégation.

J'écrivis alors à M. Maignen, que je ne pouvais voir alors, pour lui enjoindre de me dire si oui ou non il était le propriétaire des manuscrits susdits, si ces manuscrits dépendaient de lui et si M. Loth n'était qu'un dépositaire.

Il me répondit que les manuscrits étaient à M. Loth que lui Maignen n'y pouvait plus rien. Que du reste M. Vrignault avait pris ses précautions au point de vue civil et canonique et que le Chanoine Théry n'avait aucun droit. Il ajoutait dans cette lettre (assez leste du reste mon endroit) qu'il approuverait tout ce que ferait M. Loth.

Y a-t-il quelque détour dans tout cela, je l'ignore, mais en face de l'affirmation de M. Maignen qu'il n'y pouvait plus rien je me suis cru désarmé. Je n'ai aucune autorité sur M. Loth que je connais peu. Et puis, l'Archevêché de Paris avait essayé d'agir sur ce dernier, qui, paraît-il, avait répondu vaguement et en se dérochant, mais non plus derrière M. Maignen.

Je vais rechercher les lettres, dont je vous enverrai la copie pour que la Sacrée Congrégation puisse s'éclairer. Je suis prêt à faire

ce qu'elle me demandera. Mais vous savez, vous personnellement, le peu d'empire que j'ai sur M. Maignen qui se retire autant qu'il peut de moi, et qui, sans faire d'acte positif de rébellion, reste dans la situation d'un homme qui boude et m'ignore autant qu'il peut.

Je lui ai fait des avances qu'il reçoit passivement sans faire un pas.

Quoi qu'il en soit, j'ai autorité sur lui et je puis lui commander, je suis prêt à faire ce que la Sacrée Congrégation me demandera.

J'attends le rapport annoncé et je vous enverrai ma réponse. Ce qui est dans cette lettre est pour vous, mais vous pouvez en user si besoin est.

M. Calmein me demande si l'on pourrait dispenser nos enfants de Kain des cours de Mathémat.

J'y vois ces inconvénients :

1° Privation d'une gymnastique de l'esprit capable de le rendre plus précis et plus puissant.

2° Gêne pour les examens de fin d'année.

3° Privation d'une très bonne leçon pratique de l'Italien.

• A Joseph Rouillaud

Paris, 2 Octobre 1908

Bien cher Ami

La date de l'arrivée du rapport envoyé par la Sacrée Congrégation ne pouvait pas être plus mauvaise. M. Maignen est parti avant hier mercredi pour Lourdes avec mon assentiment et il ne sera de retour à Tournai que dans une quinzaine. Peut être lui écrirai-je à Lourdes, mais il prétextera qu'il n'a aucun papier authentique là-bas et qu'il faut qu'on attende.

Peut être pourriez vous prévenir la Sacrée Congrégation, par une lettre, du retard forcé. Je vais aller à Tourn. pour la retraite. J'inter-

rogerai Adolphe¹ et verrai. J'ai parlé de cette affaire au P. Lantiez hier, et comme je lui citais (per transernam) la parole de M. Odelin, il me dit : « Mais n'en sachiez pas, car je sais par ailleurs d'autres détails me portant à penser que Louise L.² les dernières années de sa vie, a été circonvenue, assaillie, exploitée par une coterie, et que ce fut un martyr pour elle. »

Il m'a même cité quelqu'un qui en sait long probablement sur ce point. Je verrai.

Qu'est-ce que tout cela cache ? ?

Quoi qu'il en soit, je vais rechercher les lettres que j'ai reçues à cette occasion, trois ou quatre, j'y joindrai le récit de ce qui me concerne et je vous l'enverrai. Je ferai aussi copier le rapport et j'ordonnerai à M. Maignen d'y répondre.

Le P. Lantiez m'annonce qu'on trouvera des biais pour retarder ou rester silencieux ; je ferai tout le possible et en rendrai compte à la Sacrée Congrégation.

Quand cette lettre vous parviendra vous aurez revu M. Calmein et reçu les quatre.

Dites moi donc à l'occasion quel chiffre va être le vôtre cette année. Je serais bien aise aussi que vous me redissiez un mot de MM. Selles et Langelin. Celui-ci résiste tant qu'il peut à la transformation.

Adieu, cher Ami.

Allez-vous bien ? Et votre mauvaise humeur ? Voyez vous de graves raisons pour que j'avance mon voyage avant Noël ? Si vous en aviez, dites le moi, sinon ce sera pour ce moment. Sait-on quand aura lieu la béatification de Jeanne d'Arc ?

Adieu et à vous de tout cœur en M.

E Anizan pr SV

¹Adolphe Imhoff

²Louise Lateau

- A Alexandre Nunesvais

Paris, 22 Octobre 1908

Cher Ami

Je vous disais lors de mon dernier voyage au Canada « Je n'ai guère reçu de vous que des lettres contenant quelque chose de pénible à mon endroit. » Celle que je reçois aujourd'hui ne fait pas exception à la règle, elle est même un peu plus amère encore. Il n'est pas un sujet dont vous me parlez que vous ne traitiez avec quelqu'aigreur. Qu'avez vous vous donc au cœur ? et que vous êtes éloigné de votre promesse de l'an dernier d'être pour moi ce que vous aviez été pour le P. L. ! Je ne puis, pas supposer que vous ayez été toujours ainsi pour lui.

Je n'ai nullement l'intention de vous enlever pour le moment de Québec, vos raisons du reste ne valent pas à mes yeux.

Vos inquiétudes sur votre responsabilité vis-à-vis de St Hyacinthe ne sont pas sérieuses, quoique vous sembliez le dire et me mettre en opposition avec Monseigneur, il est d'avis de faire la salle qu'il juge nécessaire, et il est convenu que la somme recueillie par le bazar sera la première mise de fonds. On a étudié les finances de la Maison et on a reconnu la possibilité de faire face sans grande gêne à l'emprunt.

Je crains plutôt cher Ami, qu'il y ait là, un peu d'aigreur à cause des deux groupes de maisons, que j'ai cru devoir faire et qui s'imposaient, et c'est ce qui me peine le plus. Il vous était impossible de suivre St Hyacinthe, vous me l'avez dit vous-même, et il eût été absolument anormal de laisser Montréal isolé quand une petite communauté se trouvait à proximité. Qu'est-ce qu'aurait signifié un Supérieur principal pour les quatre maisons ? Quelles auraient été vos fonctions, vos responsabilités pour Montréal ? J'ai souhaité voir une bonne et fraternelle entente s'établir entre les deux groupes et c'eût été facile, mais le ton de votre lettre, et les termes dont vous vous servez ne me la font guère espérer. Quant au changement de M. Le Gall je comprends encore moins vos récriminations.

Est-il vrai oui ou non qu'il était très souvent malade et dans l'impossibilité de mener d'une façon continue la formation des enfants ?

Sans doute on le remplaçait quand il était souffrant, mais cela se renouvelant sans cesse, était-ce viable ? J'avais du reste d'autres raisons encore et je vous avais formellement prévenu quand je vous avais renvoyé au Canada.

Pourquoi attachez-vous tant d'importance à ce changement ? Vous voyez là une revanche ? Je vous assure bien que mon esprit et mon cœur sont loin de pareilles mesquineries. Je n'ai cherché à prendre aucune revanche contre personne, et les preuves abondent. Vous ne devriez pas, vous, me prêter de pareils sentiments.

Ah ! depuis ma première visite canonique où je vous ai soutenu de tout mon pouvoir quoi que vous en ayez dit, bien des choses se sont passées ; elles ont été jugées pas le P. L. lui même.

Laissons cela lors de ma seconde visite, j'aurais pu vous adresser plus d'un reproche sur la manière dont vous m'avez traité plusieurs fois surtout le jour de St Vincent de Paul. Ce jour là plus d'un cœur a été blessé par votre remontrance. Montrez-moi la revanche que j'ai cherché à prendre. Non, les enfants n'ont pas vu là une revanche et vous avez eu bien tort de ne pas leur dire un mot paternel pour leur faire comprendre qu'ils doivent de la reconnaissance à M. Le Gall qui a fait ce qu'il a pu pour eux et que du reste ils semblaient aimer. Laissez donc maintenant M. Degesne, cher ami. Il est loin, presque plus un seul ne le connaît, c'est fini. Les enfants sont des enfants, ils sont là pour être formés et redressés.

Quant à la question du costume des frères, cher ami, j'aimerais mieux n'en pas parler. Vous vous plaignez de ténacité d'accusations portées contre vous. Ce n'est pas moi qui ai ressuscité cette malheureuse affaire oubliée et dont personne ne parlait plus. S'il y a eu d'autres accusations que celle à laquelle vous faites allusion, elles ne sont pas venues par mon fait. Personne d'ailleurs n'a incriminé vos intentions.

Vous me parlez de la date de 1896 « qui, dites-vous, doit me rappeler certains souvenirs. » Je ne sais à quoi vous faites allusion. Pour Dieu, mon très cher Ami, laissez donc tout cela, remplissez votre esprit et votre cœur d'autres aliments. La vie est trop courte pour se

passer dans toutes ces petites luttes et Dieu attend quelque chose de plus grand et de plus pressé.

Je vous affirme une fois de plus que je n'ai aucune animosité contre vous. Je ne désire à votre endroit que de faciliter la mise en contact de vos facultés et de votre cœur avec nos pauvres déshérités qu'on cherche à perdre, et vous assurer l'acquisition de mérites pour le ciel.

L'autre vie c'est demain, que restera-t-il de toutes ces petites choses ? Vous avez un peu à souffrir de votre situation ? Il faut bien souffrir et ailleurs vous ne serez pas exempt d'embarras et d'ennuis. N'avez-vous pas prêché cela souvent ?

Je connais vos qualités et les dons que Dieu vous a faits et je gémissais d'autant plus de me voir impuissant à vous sortir d'un état d'esprit qui paralyse une partie de vos moyens et qui vous paralysera partout.

Ne me répondez pas sous le coup du mécontentement que cette lettre va vous causer, je le crains, et que pourtant j'écris avec affection. Cherchez auprès de Dieu et de la Très Sainte Vierge vos inspirations.

Je les prie pour vous. Je passe l'éponge sur tout le passé et sur vos lettres si aigres, je vous en prie changez votre manière de faire et ne parlons plus dans nos lettres que des moyens de procurer la plus grande gloire de Dieu et le bien des pauvres. Vous pouvez faire beaucoup plus de bien où vous êtes qu'ailleurs. Faites la fondation de Saint Sauveur et restez au poste où Dieu vous a mis.

A vous bien affectueusement en M.

Anizan

- A Raymond Calbardure

Paris, 19 Novembre 1908

Mon cher Enfant

Oui, vous pourrez renouveler votre engagement au jour dit. Faites le avec toute la foi et la générosité dont vous êtes capable.

Je vois avec plaisir que vous avez tiré du bien de la visite et de la retraite. Votre résolution de vivre dans le calme est excellente, ajoutez y la confiance en Dieu, c'est elle surtout qui vous est nécessaire, car toutes ces inquiétudes que vous vous faites ne sont pas selon la confiance que vous devez avoir en Dieu.

J'espère, quand je vous verrez, vous trouver bien confiant et bien généreux.

Que vous faites bien d'aimer de plus en plus le Pape, c'est là l'une des caractéristiques du vrai catholique. Fortifiez en vous ce respect et cet amour du 1^{er} représentant de Dieu.

Je suis allé pour la St Stanislas à Saint Lazare. Tout y semble bien aller. Il y a en ce moment 22 no

Adieu, mon cher Enfant.

Merci de vos prières et de votre affection, que je vous rend bien l'une et les autres !

A vous bien affectueusement en M.

E. Anizan pr SV

- Au Cardinal José Vivès y Tuto
(brouillon)

[1 Décembre 1908 ?]

Eminence

J'ai reçu la lettre (2107) que vous avez daigné m'adresser, approuvant le rapport triennal 1905-08 de l'Institut.

Je suis heureux tout d'abord de profiter de cette occasion pour témoigner à votre Eminence la joie avec laquelle j'ai accueilli son élévation à la tête de la Congrégation chargée des affaires des Religieux.

Rien ne pouvait m'être plus agréable que de me trouver sous la juridiction directe et immédiate de celui qui voulut bien l'an dernier me témoigner tant de bonté et de sympathie.

Votre Eminence, dans sa lettre, veut bien émettre le souhait que les événements permettent à notre Congrégation de reprendre entièrement sa vie normale et l'observance intégrale de ses Constitutions. Quant aux Constitutions, elles sont observées dans toute la mesure du possible, c'est-à-dire presque totalement. Pour la vie commune et certaines de nos traditions, c'est plus difficile et la prudence a obligé mon prédécesseur à quelques restrictions.

Au fur et à mesure des possibilités, nous rétablissons ce qui est possible. C'est ainsi que dans le cours de cette année nous avons repris les conférences d'études ecclésiastiques et d'œuvres interrompues depuis 1901 ainsi que les récollections mensuelles. J'ai établi également des examens annuels pour nos jeunes Prêtres.

Tous les membres de la Congrégation ont fait cette année leur retraite annuelle.

J'ai aussi établi quelques groupes qui se réunissent pour certains exercices de la vie religieuse.

Votre Eminence veut bien aussi me conseiller de consolider avant tout les maisons existantes, en y groupant plus de sujets dans l'intérêt de la vie commune.

Je la remercie de tout cœur d'avoir bien voulu attirer mon attention sur un point si grave, et je m'efforcerai, autant que je pourrai, de suivre ce conseil.

A ce sujet, je crois devoir faire remarquer à Votre Eminence que le rapport triennal indique la situation à la fin de 1907, et je suis sûr de lui être agréable en lui disant que je me suis déjà préoccupé de ce point et que j'ai pu dans le cours de cette année fortifier un peu le nombre de nos religieux dans quelques unes de nos maisons.

La maison de Nazareth a	4 membres		au lieu de 3
St Joseph - St Louis	4	-	au lieu de 3
de la Salette	5	-	au lieu de 4
L'orphelinat de St V. de P.	14	-	au lieu de 8
N.D. des Victoires	4	-	au lieu de 2
L'Œuvre de St Sauveur de Lille	4	-	au lieu de 3
de St Léonard	4	-	au lieu de 3
de Roubaix	2	-	au lieu de 1
du Pit Noviciat	8	-	au lieu de 7
Saint Hyacinthe (Canada)	5	-	au lieu de 4

Deux fondations faites auprès de maisons déjà existantes ont eu précisément pour but d'augmenter le personnel des communautés voisines et d'y faciliter la vie commune. J'ai du reste formé quelques groupes des maisons peu nombreuses, lesquelles se réunissent de tps en tps pour certains exercices de la vie religieuse.

Il reste encore 3 de nos frères qui travaillent isolément dans leur œuvre, ce sont ceux qui sont chargés d'Œuvres militaires. Mais leur isolement momentané est une nécessité à cause de la surveillance exercée sur eux par l'autorité militaire. Sans cela ces œuvres seraient infailliblement fermées par le gouvernement au grand détriment des soldats nombreux qui les fréquentent et à la désolation des Evêques qui nous ont demandé ce sacrifice nécessaire. J'ai cependant rattaché ces isolés à la communauté la plus proche dont ils sont membres.

Il serait assurément bien favorable à la vie commune de rendre nos communautés plus nombreuses comme personnel, mais il y a pour nous une difficulté indépendante des événements et de la persécution.

Nos œuvres ne reçoivent les jeunes gens et les hommes qu'à certaines heures. Par suite de leur nature même, ces œuvres ne réclament pas un personnel très nombreux. Quelques unes ne comportent que 2 ou 3 travailleurs. Un quatrième ou un cinquième religieux resterait sans emploi et oisif.

C'est là l'une des difficultés de notre vie religieuse, difficulté inhérente à notre genre de vocation.

A ce point de vue qui me préoccupe, je serai heureux de demander quelques conseils à Votre Eminence à laquelle je me réjouis de pouvoir présenter mes hommages dans quelques jours.

Ce n'est pas, du reste, le seul point sur lequel j'ai besoin de solliciter les conseils de Votre Eminence.

J'ai cru devoir vous adresser ces quelques détails supplémentaires à notre rapport triennal pour répondre aux préoccupations que révélait votre lettre et témoigner de ma volonté de suivre ses conseils....

- A Lucien Chevalier

*Abbaye de Bonnetcombe (Aveyron),
3 Décembre 1908*

Mon cher Lucien

Je ne suis pas étonné que vos derniers mois de St Mihiel vous aient secoué. Je vous l'avais dit, le galon est dangereux et la nature abattue attend toujours pour se relever. Plus d'un ont perdu leur avenir à ce moment. Remerciez bien Dieu de vous avoir préservé.

Je me réjouis de l'effet de la petite opération qu'on vous a faite. Pour vos études, travaillez avec courage.

Pour votre pauvre sœur il n'y a guère qu'à prier pour elle et à l'encourager à l'occasion. Je prie avec vous.

Je serai avec vous de cœur pour votre engagement mais je ne pourrai être avec vous le 25. Je ne partirai de Paris que le 26 au soir ou le 27. Que vous dire de nouveau qui vous intéresse ?

Je prêche en ce moment de bons Trappistes qui m'édifient beaucoup. Je clôturerai le 8 au soir.

Tout va bien en général.

Kain se remplit, ils sont 33 ou 34, à St Lazare ils sont je crois 23 en ce moment.

J'espère que les fruits de la retraite vont se développer de plus en plus en vous, et que quand je vous verrai vous serez en plein progrès.

Je vous recommande surtout une grande charité.

Adieu, mon cher Enfant.

Ayez toujours bon courage et préparez vous à être un ardent apôtre.

A vous bien affectueusement en M.

E Anizan pr SV

- A l'abbé Mottard

*Abbaye de Bonnetcombe (Aveyron),
3 Décembre 1908*

Cher Monsieur l'Abbé

Je reçois à Bonnetcombe, où je donne la retraite aux Trappistes, la lettre de deuil qui m'annonce la mort de votre si vénérable et si bonne mère.

Evidemment c'est un grand coup pour vous.

Je tiens à vous dire que dans cette circonstance comme dans toutes celles qui vous intéressent, je suis de cœur et de prière avec vous.

Que Dieu vous console et vous soutienne et qu'Il reçoive la chère âme de votre mère dans son ciel !

C'est encore un vide et le plus grand. Ainsi va la vie jusqu'à ce que nous allions rejoindre nous mêmes les partis. Je prie pour votre chère défunte et pour vous.

Accordez moi aussi un petit souvenir devant Dieu pour que je fasse son œuvre aussi généreusement et efficacement que possible.

Croyez toujours à ma bien fraternelle sympathie et à mon entier dévouement en N.S.

E. Anizan pr SV

- A Joseph Rouillaud

Lille, 11 Décembre 1908

Bien cher Ami

Je viens vous demander à vous et à tous les vôtres des prières pour une âme qui m'est chère et que Dieu vient d'appeler à Lui. C'est celle de ma sœur aînée qui est morte le 8 au soir et dont le convoi a lieu demain samedi dans la matinée.

Dans les familles très unies les deuils sont particulièrement douloureux et c'est le cas.

Je sais que vous priez tous pour la chère défunte et je vous en remercie mille fois.

J'ai reçu votre lettre à Bonnecombe.

Je ne puis vous en écrire long aujourd'hui, vous le comprenez.

Ma bonne sœur était une vraie et ferme chrétienne, les prières n'en sont pas moins nécessaires, j'y compte.

.Adieu et à vous de tout cœur en M.

E Anizan pr SV

Je reçois un télégramme de M. Le Bihan m'annonçant qu'il a le même chagrin. Il a perdu Dimanche une petite sœur.

- A Alexandre Nunesvais
(extraits ; copie dactylographiée)

Paris, 14 Décembre 1908

B C A.

... J'ai reçu votre dernière lettre. Vous l'avez appris par mon télégramme. Je suis surpris de votre insistance à demander votre changement, puisque je vous ai déjà répondu que ce n'était pas du tout dans mes intentions. La raison de la responsabilité d'un emprunt futur, qui, du reste, est jugé prudent par l'Evêque du lieu et par votre Supérieur, n'est évidemment qu'un prétexte. Une preuve entr'autres, c'est qu'elle n'explique pas cette hâte de quitter un poste où je ne vous remis que sur votre désir. Je dis hâte puisque vous me parlez de vous retirer de suite, avant l'hiver déjà, bien commencé, avant qu'un remplaçant même soit désigné. Quel péril y a-t-il en la demeure ?

Dites-moi donc quelle est la vraie raison, je l'examinerai avec grande attention et affection pour vous, et quand je vous aurai donné une décision, vous n'aurez qu'à vous y soumettre avec simplicité. Vous savez aussi bien que moi que c'est là la seule voie sûre et selon Dieu.

Dans l'état d'esprit que me révèlent vos lettres, vous serez plus malheureux partout qu'à Québec. Là, vous êtes dans un milieu connu, où vous êtes estimé, que vous connaissez, auquel même vous êtes attaché. En étant tout entier et sans arrière-pensée à votre affaire, surtout à votre vie religieuse Dieu vous bénira, vous éclairera et nous verrons plus tard.

Vous revenez sans cesse sur vos responsabilités financières, et la teneur même de vos questions à droite et à gauche appelle les réponses que vous voulez, c'est clair. Quant à la responsabilité civile, vous savez bien que la propriété de St Hyacinthe couvrirait plusieurs fois l'emprunt, que Mgr aime la maison et l'aide, qu'elle est sympathique à la population, qu'elle a tout ce qu'il lui faut, surtout avec sa maison de famille prospère, et que M. Tremblay a bien mené son affaire, vous l'avez reconnu plusieurs fois. M. Piché n'est pour rien dans cette affaire et votre insistance sur ses anciennes gestions ne portent pas dans l'espèce.

Il est évident que vous avez quelqu'autre raison que j'ignore. Cette phrase énigmatique le prouve : « Avec le temps vous apprendrez peut-être qu'à côté de la question personnelle qui me concerne, il y en a d'autres concernant les œuvres elles-mêmes. »

Que signifie cette phrase ? Expliquez-la moi.

Jusqu'ici je ne me suis pas arrêté à la pensée de vous retirer de Québec et je ne m'y arrêtais pas sous une pression injustifiée. Si vous avez des raisons personnelles et s'il y a d'autres raisons venant des œuvres ou d'ailleurs, dites les moi, je les examinerai sérieusement.

Voilà mon dernier mot jusqu'à révélation d'une situation que je ne connais pas.

Adieu, cher Ami, je prie beaucoup pour vous. Il y a évidemment quelque chose qui ne va pas. Ce que je suis impuissant à faire, Dieu peut l'opérer, qu'il veuille bien m'exaucer.

A vous bien affectueusement en M.

E.A.

- A Joseph Rouillaud

Paris, 14 Décembre 1908

Bien cher Ami

J'ai reçu votre dossier.

La lettre qui m'était adressée disait que le rapport triennal est approuvé et recommandait que le personnel des maisons soit augmenté, quand on le pourra, dans l'intérêt de la vie commune.

Je répondrai à cette lettre aussitôt que possible, car le rapport indiquait la situation au début de 1908, actuellement il y a déjà amélioration à ce point de vue.

Je viens d'envoyer les questions à M. Charles¹ en lui prescrivant de vous adresser à vous aussitôt que possible les dits documents. Veuillez me prévenir quand vous les aurez. Je désire être au courant de la marche de l'affaire.

J'adhère de grand cœur pour moi et pour tous mes enfants au pèlerinage spirituel et en union avec le Souverain Pontife le 11 Fév. Mais je ne veux pas qu'on mette mon nom. On pourrait mettre simplement « le S.G. des FF. etc... » On peut le mettre en toutes lettres, mais pas de nom. Il m'est difficile d'écrire ces détails d'ici, veuillez le faire pour moi de Rome. Ci-incluse la carte où est l'adresse.

Pour Kerr et Polart, c'est entendu.

Adieu, cher Ami.

On va bien ici. Rien de nouveau depuis ma lettre vous demandant des prières pour ma chère sœur défunte.

Je commence demain la retraite d'Ordination de Versailles. Une petite prière s'il vous plaît.

Je vois avec joie arriver la fin du mois, mais la St Jean étant remise au lundi 28 je ne partirai sans doute que le 29.

¹ Charles Maignen

Adieu et à vous de tout cœur. Mille choses à tous.

E A

- A Marguerite Durouzeau Huriez

Paris, 21 Décembre 1908

Ma chère Marguerite

J'ai reçu ta lettre ainsi que les deux arrivées après mon départ. Le départ à 1h. par l'express a beaucoup adouci le triste voyage qui s'est bien passé comme Stéphane a pu te le dire.

Je comprends le vide que te laisse ta mère, elle tenait en effet une si grande place dans ta vie !

Moi aussi je reste très affligé. Hélas ! c'est ainsi que les vides se succèdent dans la vie.

Pour les cartes de remerciement relatives au convoi, tu peux en envoyer aux adresses suivantes.

M. l'abbé Schuh 31 rue de Lourmel Paris

M. l'abbé Guerrien 19 rue St Omer Lille

à ce nom précédent vous pourriez ajouter : « et M. Bourgeois ».

M. l'abbé Mayet au Patronage de St Léonard rue Léon Gambetta (Lille)

M. l'abbé Augros rue Breuze 13 Kain près Tournai Belgique

M. Arteau rue Roland ? Lille

M^{me} Devuyt et sa famille 21 rue St Omer Lille

M. Juvigny rue Saint Sauveur 23 Lille

Vous devez avoir reçu la crèche ou plutôt l'Etable de Noël que j'ai fait prendre pour la taille de vos personnages. On l'a envoyée par grande vitesse il y a deux ou trois jours déjà, avant que ta lettre n'arrive. J'espère que vous l'avez. Elle est partie samedi et le chemin de

fer a trois jours pour faire parvenir à destination. Inutile de me demander le prix, ce sera un petit souvenir aux enfants.

Pour les images je croyais la chose restée en suspens mais je vais m'en occuper.

Je reçois beaucoup de lettres me disant qu'on a prié de tous côtés pour ta mère. C'est ce qu'il y a de mieux. Je continue moi à prier aussi pour elle.

Adieu, ma chère Marguerite.

Veille comme ta mère te l'a recommandé, à élever bien chrétiennement tes enfants. C'est là le plus bel héritage et les autres n'ont guère de valeur près de celui là.

Je dois partir le 30 pour Rome où je serai sans doute 1 mois. Irai-je dans le Nord d'ici là ? c'est bien douteux. Adieu je t'embrasse ainsi que tous.

Ton oncle affectionné

E Anizan pr SV

1909

- A Lucien Chevalier

Paris, 1^{er} Janvier 1909

Mon cher Enfant

Votre lettre si pleine de cœur m'a été plus douce que vous ne pouvez le penser. Vous n'oubliez rien de ce qui peut être consolant et fortifiant.

Merci de cette bonne et forte affection que je sens sincère, merci aussi de vos vœux et particulièrement de vos prières, c'est ce qui m'est le plus précieux.

Je vous souhaite aussi une bonne et sainte année. Que Dieu vous donne la santé, la paix de l'âme, des grâces abondantes, un long et fécond apostolat et plus tard son beau ciel éternel. Qu'Il est bon de nous donner une si splendide perspective ! Pourquoi nous tracasserions nous des misères de la vie ? C'est ce que disaient les deux Saintes à Jeanne d'Arc : « Ne te chaille pas de ton martyr tu t'en viendras en paradis. »

Avez-vous su que votre père est venu entendre la Fille de Roland au cercle ?

Adieu, mon cher Enfant.

Que Dieu vous garde et vous bénisse. De loin je vous bénis en son nom.

A vous bien affectueusement en M.

- A Alexandre Josse

Rome, 2 Janvier 1909

Mon cher Alexandre

Je sais le sacrifice que je vous demande, et si je n'étais aussi sûr que je crois l'être de la volonté de Dieu, je n'aurais pas le courage de vous le demander. J'hésite depuis des mois. J'ai cherché toutes les combinaisons pour vous éviter cette épreuve, je n'en ai trouvé aucune qui puisse tenir debout.

Si je reculais en ce moment je me le reprocherais comme une faiblesse et comme une concession à la nature. D'autant que le sacrifice pour moi est plus grand que vous ne pensez. La maison me paraîtra grande et triste sans vous.

Ce sacrifice je le fais à Dieu et je veux que vous le fassiez de même. Si je me suis trompé je réparerai la chose ; mais si je ne vous envoyais pas à St Lazare, je le regretterais toujours, et mon esprit y reviendrait sans cesse. Je serais porté et forcé à vous y mettre un jour ou l'autre. Il vaut mieux en finir.

Vous allez aller là sans aucun attrait de nature, donc uniquement guidé par la foi et l'obéissance. Aussi sera-ce la meilleure preuve d'amour pour Dieu et la plus sûre source de grâces pour vous.

Restez à la rue de l'Université, mais pour Dieu soignez vous et faites le possible pour vous fortifier. C'est tout mon but en ce moment.

Vous êtes triste, mon pauvre petit enfant ; le diable fait tout pour vous empêcher d'arriver où je veux. Faites effort pour offrir le sacrifice joyeusement. Saint Paul qui a tant souffert y encourage « Hilarum datorem diligit Deus. »

J'ai vu MM. Le Bihan et Dufresne. Le 1^{er} est mieux le second aussi.

Mon voyage a été long. Je ne me suis arrêté qu'à Hyères.

Ici on va bien, mais je constate déjà combien ma présence était nécessaire à tous.

Adieu, mon Alexandre. Je prie spécialement et tous les jours pour vous, si je pouvais joindre votre croix à la mienne, ce ne serait pas long.

A vous de tout cœur en M.

E A

Pour vos occupations au noviciat, c'est moi qui les réglerai à mon retour.

J'ai prévenu M. Crozat que vous iriez l'aider le Dimanche.

Va-t-on comme je l'ai recommandé rue St Sulpice chez M. B. ? Une lettre arrivée de Rome sans doute le jour ou la veille de mon départ, n'est pas encore arrivée.

J'ai reçu déjà plusieurs envois.

Mille choses à tous.

J'ai la lettre de M. Georges. L'article du Jaune est aussi dans mes mains et m'a intéressé. Je voudrais voir la réponse.

- A Marguerite Durouzeau Huriez

Rome, 7 Janvier 1909

Ma chère Marguerite

Je suis parti pour Rome le 29 Décembre en recommandant de t'envoyer cent images de deuil. J'apprends avec plaisir par ta lettre que tu les as reçues.

Je n'en saurai le prix qu'à mon retour, tiens toi donc en paix. J'en ai envoyé vingt à ta tante et j'en ai gardé moi même. Tu pourras donc user de ce que tu as.

Je te remercie de tes vœux de bonne année.

Moi aussi j'en forme de nombreux pour toi et pour vous tous.

Que cette année vos santés soient bonnes, que les enfants vous donnent toute satisfaction, que Stéphane ait la situation qu'il désire et que Dieu vous bénisse de toutes les façons.

Je souhaite par dessus tout que vous soyez tous de fidèles enfants de Dieu, puisque c'est le seul moyen d'aller un jour au ciel et d'y être réunis dans le bonheur.

J'espère que l'accident du cher petit Henri n'a pas eu de suite et que tout est disparu maintenant.

Je suis très heureux que la petite étable de Noël ait plu aux enfants. Je ne l'ai pas vue montée avant son départ. Mais j'avais indiqué toutes les mesures. L'important est qu'elle fasse bien l'affaire.

Mon voyage s'est bien passé. Je ne retournerai guère en France que vers la fin du mois. J'irai vous voir à mon premier passage à Lille.

Adieu, ma chère Marguerite. Remercie Stéphane de son mot de vœux.

Je t'embrasse de cœur ainsi que les enfants.

Ton oncle affectionné

E Anizan pr SV

26, Via Palestro

Italie Roma

- A Jean Derdinger

Rome, 9 Janvier 1909

Mon cher Jean

Je m'ennuyais de n'avoir pas de tes nouvelles, aussi ta lettre m'a-t-elle fait double plaisir. Tu vois qu'elle ne m'a rejoint que loin de

Paris. Je suis ici pour le mois de Janvier entier. Merci de tes vœux de bonne année. Moi aussi j'en forme de nombreux pour toi et pour ta chère femme. Tu sais combien je la désirais pour toi. Je suis heureux de te savoir content et de voir comme tu l'aimes, cela paraît par ta lettre. Je serais bien heureux de la connaître, car maintenant je ne vous sépare plus. Il y a longtemps que je suis revenu d'Amérique. J'y ai passé Juin et Juillet.

Tu viendras me voir à la rue de l'Université 82 en Février. Tu n'auras qu'à m'écrire un mot ou à me téléphoner (705-91)

Ma santé est bonne.

J'ai eu la douleur de perdre ma sœur aînée le mois dernier. Ça été une grande épreuve pour moi.

J'espère que tes affaires vont augmenter l'an prochain comme tu me le fais entrevoir.

Je suis bien aise que ton installation se complète. J'adresse là cette lettre puisque tu ne me dis pas où est ton appartement provisoire et que j'ai oublié le numéro de la rue de l'Orillon.

Tu sais que je n'ai pas la mémoire des adresses, surtout des N^{os}.

Adieu, mon petit Jean. Présente mes compliments à Madame Jean et mon meilleur souvenir à ta mère, à Nicolas et à Pierrot.

Pour toi mes meilleurs amitiés.

Ton ami et père en N.S.

E Anizan pr SV

Une petite image pour ta femme

- A Joseph Mabon

Rome, 11 Janvier 1909

Mon cher Joseph

Merci de votre bonne lettre de vœux. J'y ai été très sensible parce que j'y ai senti le cœur d'or que j'ai toujours tant aimé et que j'aime toujours autant qu'autrefois.

Moi aussi je forme mille vœux pour vous. Que Dieu vous accorde la santé, la paix, la joie, la sainteté et tout ce que vous pouvez désirer.

Combien je vous suis reconnaissant surtout de vos prières, mon cher petit. Les nouvelles que vous me donnez de vos fêtes et de l'Œuvre m'ont consolé.

Remerciez vos bons parents de leur souvenir et dites leur que quand j'irai dans le pays je ferai tout le possible pour les voir.

Je prie Dieu pour qu'Il conserve ses yeux à la bonne maman.

Pour moi, je vais bien.

Je me suis arrêté à Hyères où j'ai vu Eugène. Il était mieux, d'un mieux réel. Son courage le soutient et pourra amener sa guérison non pas complète peut-être mais relative.

Ici, à Rome, on va bien. Seulement quelques petites indispositions. J'ai vu le bon C^{al}. Vivès qui me comble toujours d'attention et d'affection.

J'espère voir le Pape la semaine prochaine.

Adieu, mon cher Joseph.

J'ai des quantités de lettres qui attendent une réponse. Je suis obligé d'être court.

Adieu encore, croyez toujours à ma vive affection.

Votre père et ami en M.

Em pr SV

- Au Cardinal José Vivès y Tuto
(brouillon)

Rome, 15 Janvier 1909

Eminence

Nos Constitutions prescrivent ce qui suit, Numéros

« 118 - Chacune des maisons de l'Institut est sous la conduite d'un Supérieur local ecclésiastique, profès de vœux perpétuels, nommé par le Supérieur Général et son Conseil pour une période de trois ans, qui, pour une raison grave, peut être renouvelée une première et une seconde fois. Au-delà de ce terme, le même sujet ne pourrait être nommé Supérieur que dans une autre maison.

119 - Pendant la durée de leur charge, les Supérieurs ne pourront être déposés ni transférés autre part que pour une raison grave et avec un vote du Conseil. »

Ces prescriptions des Constitutions présentent dans notre Institut des difficultés qui ont amené mon regretté prédécesseur à surseoir à leur application pendant les deux années qui ont séparé l'approbation de ces Constitutions de sa mort.

Pendant ma première année de Supériorat j'ai dû étudier la situation, je voudrais en ce moment appliquer ces articles des Constitutions, mais auparavant je sens le besoin de recourir aux lumières de Votre Eminence, sur les difficultés que je vois.

Par suite du genre d'Œuvre que nous sommes appelés à faire, en nombre d'endroits nos maisons ne comportent souvent qu'un nombre restreint de religieux : un certain nombre trois ou quatre, quelques unes, plus rares, deux seulement. Dans certaines maisons donc le Supériorat local est très peu important. Les S. loc. sont relativement très nombreux ; de là des nécessités de déplacement plus fréquentes.

1°- Faut-il considérer comme maison, au sens canonique, des communautés se composant de trois ou quatre religieux et même de deux ?

2°- Ceux qui sont placés à la tête de ces petites C^{tés} sont ils de vrais Supérieurs et leur nomination comme leur maintien tombent ils sous les prescriptions sus-énoncées des Constitutions ?

3°- Si la réponse à ces deux questions est négative, quel nombre de sujets faut il pour constituer une vraie maison et un vrai Supérieur ?

4°- Pour les C^{tés} qui n'atteignent pas ce nombre sous quelle autorité locale faut il les placer ?

Daigne V. E. agréer les plus respectueux hommages de son bien humble serviteur

E. A. S.g.

*Rome, 15 Janvier 1909
26 Via Palestro*

Eminence

A la page 38^{ème}, n° 147, il est dit :

« Le Noviciat doit durer une année pour les Ecclésiastiques et deux années pour les Frères à dater du jour où le Postulant a été admis comme novice. Ce temps ne peut être abrégé ».

J'ai constaté en prenant la charge de Supérieur qu'un certain nombre de profès n'ont pas fait le temps complet de noviciat. A certains il manque deux, trois mois, à quelques autres plus encore.

Quelques uns, les étudiants ecclésiastiques notamment, s'en rendent compte et conçoivent des inquiétudes, d'autres ignorent leur situation défectueuse ou ne s'en rendent pas compte, et il y aurait grave inconvénient à éveiller en eux une inquiétude de ce genre.

J'ose solliciter de Votre Eminence une sanation s'étendant à tous les membres de l'Institut se trouvant dans ce cas et sans qu'il soit nécessaire de réclamer de chaque sujet l'assentiment, même sans qu'il soit nécessaire de donner la liste de tous ces noms, car cela nécessiterait une enquête dangereuse pour la paix des âmes.

Daigne, etc (ut supra)

- Au Cardinal José Vivès y Tuto
(brouillon)

[Rome, 15 Janvier 1909]

Eminence

Par suite de la persécution en France, le Supérieur Général réside à Paris avec quelques sujets dans un appartement où il serait souverainement imprudent de conserver les titres de propriété et les valeurs de l'Institut. De même le 1^{er} Assistant.

Le coffre à trois clés a été placé en dehors de tout danger d'une enquête administrative en Belgique, dans une maison où se trouvent nos vieillards nos malades et un certain nombre de nos religieux, avec une partie de nos archives.

Impossible au Supérieur Général et au 1^{er} Assistant de se transporter en Belgique chaque fois que l'Econome Général a besoin d'ouvrir ce coffre.

Que faire ?

Daigne, .etc (ut supra).....

- A Joseph Rouillaud
(incomplète)

Saint Lazare, 14 Février 1909

Bien cher Ami

Je continue à chercher du temps pour la correspondance, et j'en trouve beaucoup moins qu'à Rome. Aussi n'ai-je pu répondre plus tôt à votre bonne lettre datée du 3 courant.

Oui, faites l'Œuvre de Dieu, vous en avez la grâce, la confiance seule vous manque et c'est elle qu'il faut demander et cultiver. Montrez vous bon, patient et condescendant pour ceux qui vous entourent et tout ira bien. Votre retraite d'ailleurs va vous faire du bien, Dieu vous y parlera.

Merci des détails que vous me donnez sur les malheureux orphelins de la Calabre. Ayez l'œil aux événements, je tâche de mon côté de me tenir prêt à satisfaire le Pape si besoin était.

Mon voyage de Rome s'est bien achevé. M. Delr.¹ est il de retour ?

M. Josse est ici (pour y rester) depuis quelques jours. Il apportera, j'espère, un excellent élément.

M. Hel.² est retenu au lit par la grippe, M. Dautr.³ également. Aussi ai-je dû faire le maître des novices hier et ce matin, M. Josse allant le Dimanche à l'Œuvre de M. Crozat.

17 Février Paris

Voilà la 3^{ème} ou 4^{ème} fois que je reprends cette lettre.

Je suis de retour ici un peu fatigué et hier j'ai senti une petite atteinte d'influenza. Ce matin je suis mieux. Ce ne sera rien.

Votre lettre m'arrive m'annonçant les indispositions des uns et des autres.

Vous me dites que Béziau est de plus en plus anémié. C'est lui surtout qui m'inquiète à cause de cette ténacité du mal.

Demandez au médecin si un changement de climat lui ferait du bien. Voici ce que je ferais.

Il viendrait à Paris où on lui ferait prendre de l'exercice et une bonne nourriture. Aussitôt la bonne saison commençant je le mettrais à Gaillon au laitage à la volaille et au grand air. Peut être et probablement reprendrait il des forces pour ...

¹ Alphonse Delran

² Henri Hello

³ François Dautriche

- A Alexandre Josse

Paris, 8 Mars 1909

Mon cher Alexandre

Je viens de recevoir votre mot affectueux dont je vous remercie. Je pense aussi beaucoup à vous et je ne vous quitte guère de la pensée et pas du tout du cœur.

Oui, vous faites la volonté de Dieu, continuez à vous intéresser à tout, et à faire avec toute la perfection possible ce dont vous êtes spécialement chargé.

Ici tout le monde pense à vous et prie pour vous.

Moi, je suis toujours l'homme dont la vie hachée est dévorée par les affaires les plus disparates et les plus multipliées. J'en ai toujours dix fois à faire comme j'en fais.

Au bureau ces Messieurs se donnent toujours tant qu'ils peuvent, ils sont aussi très surmenés.

Nous aurons nos réunions demain et après demain.

J'ai écrit il y a quelques jours à M. Hell.¹ de m'envoyer Hurtebize dont je commence à avoir un pressant besoin, je n'ai eu ni réponse ni nouvelles. Rappelez-le lui donc et qu'il le fasse partir au plus tôt pour Paris.

Adieu, mon cher Enfant.

Bon courage ! et, j'espère, à bientôt.

A vous bien affecté en M.

E A

¹Henri Hello

- A Alexandre Josse

Paris, 11 Mars 1909

Mon cher Alexandre

Je reçois à l'instant votre lettre confiée à M. Hurtebize.

Merci de votre lettre et de votre affection à laquelle j'attache un si grand prix.

Merci aussi de me parler de Paul Ribalet dont la mort me fait une vraie blessure. Depuis sa mort, je pense sans cesse à lui.

Je l'avais eu tout enfant à Clignancourt où sa candeur, son amabilité si souriante et surtout sa foi et sa piété m'avaient frappé. Je l'avais toujours suivi, et volontiers il me confiait toutes ses petites peines.

Priez pour lui, je vous en prie, j'ai peur de l'oubli pour les morts.

Courage. C'est une grande œuvre que celle à laquelle vous co-opérez en ce moment.

Adieu et j'espère à dans quelque temps.

A vous de cœur

E Anizan pr

- A Jules Forget

Paris, 14 Mars 1909

Mon cher Jules

Vous ne vous êtes pas trompé en pensant que la mort de Paul Ribalet a été une grande peine pour moi.

J'avais connu le cher enfant à Clignancourt quand il était encore tout petit. Sa piété, sa candeur, son amabilité qui [ne] se démentait pas, m'avaient frappé. J'avais été heureux de le voir venir chez nous, et son désir de la perfection grandissait chaque jour.

Il avait acquis une grande influence parmi ses frères, et je comptais beaucoup sur lui l'an prochain car il allait être doyen. Il serait devenu un vrai apôtre.

Le pauvre enfant que j'avais vu dix jours avant très bien portant a été pris presque subitement et irrémédiablement dès le début, d'après ce que j'ai su. Il a fait ses vœux, a reçu tous les sacrements, a offert avec une simplicité courageuse sa vie pour les pauvres. Et maintenant c'est le vide ici bas.

Là haut où il est ou ira bientôt, il est vrai qu'il priera pour nous, nous protégera et nous attendra. Du reste, la volonté de Dieu est là et nous n'avons qu'à l'adorer.

Puisque vous l'avez beaucoup aimé, priez pour lui, mon cher Jules. J'ai peur de l'oubli de l'indifférence pour les morts. Il est si facile sous prétexte qu'on les croit au ciel, de rester passif.

Je vous demande de prier pour votre petit frère qui peut bien avoir encore quelque chose à expier.

Vous avez raison, mon cher enfant, il faut vous détacher de la terre. Voyez ce que c'est que la vie, et comme un rien suffit pour la quitter. En quinze jours j'ai vu Paul bien portant et joyeux, j'ai appris sa maladie mortelle, et 3 ou 4 jours après sa mort. Il a été inhumé, et maintenant sa place est vide. C'est comme un rêve.

Vous devrez plus tard prêcher cette vérité du néant de la vie.

Il faut vous en remplir, vous sanctifier, donner du sérieux et de la vigueur à votre vie, et suivre les modèles que vous voyez.

Adieu, cher petit. Merci de prier pour moi, j'en ai bien besoin. Adieu, et à vous de tout cœur en M.

E Anizan pr

J'apprends tout à l'heure par une dépêche la mort du bon père Edouard le vieux concierge du P.N. priez aussi pour lui.

- A Raymond Calbardure

Paris, 30 Mars 1909

Mon cher Enfant

J'ai bien pensé à vous et prié pour vos ordinations qui sont si importantes. Conservez en les fruits, remplissez en les obligations et acquérez les vertus de vos fonctions. C'est le prêtre qui se forme en vous peu à peu. - Oui. Chassez toutes les inquiétudes et vivez dans la simplicité comme dans la confiance. Je prie pour votre bonne mère et votre frère. Dieu les bénira à cause de vous.

Veillez sur votre santé. Nous avons été bien éprouvés et je vous avoue qu'il m'en reste une peine et un fond de tristesse que j'ai du mal à dissiper.

Il y a eu encore des malades à Kain, ils vont mieux heureusement.

Adieu mon cher enfant.

Sanctifiez vous, faites le mieux pour vos études et reposez vous pendant vos vacances de Pâques.

Vous savez que la dernière étape de l'année est la plus dure.

A vous bien affectueusement en M.

E A

- A Lucien Chevalier

Paris, 13 Mai 1909

Mon cher Lucien

C'est vrai que votre réflexion sur ce que je vous ai dit m'avait un peu peiné à cause du sentiment intérieur qu'elle dénotait.

Je vois que vous avez des alternatives de faiblesse et d'ardeur. Je crains que la santé y soit pour quelque chose. Quoi qu'il en soit, relevez vous virilement et en face des difficultés que vous prévoyez et sentez, abandonnez vous à Dieu. Vous semblez tout indécis et craintif ; vous avez passé par l'épreuve du service militaire, Dieu vous y a aidé et préservé, ayez donc confiance en Lui.

Pour vos prières, mon cher Lucien, remettez vous en encore au Grand Maître. S'il s'agit des autres, vous leur obtenez assurément des grâces. Hélas ! ils ont leur liberté et la grâce n'agit que s'ils veulent. Cependant la grâce est puissante, et puis vous ne savez ni ne voyez tout. Là encore, ce qui vous manque c'est l'abandon.

Bon courage pour vos études.

Dites bien à votre sœur que je suis toujours à sa disposition. Mais il faut l'encourager à persévérer quand elle trouve quelque chose.

Adieu, mon cher enfant.

A vous tout affectueusement en NS

E A

- A Henri Grosse

Paris, 13 Mai 1909

Mon cher Enfant

Non, vous n'avez pas eu tort de me dire vos désirs dans votre avant dernière lettre et je n'en ai été nullement chagriné. Si je n'ai pas

répondu, c'est qu'au moment de mes réponses à Rome, j'ai été interrompu lorsque j'allais vous écrire à vous.

Voici ce qu'il faut penser. Je ne donne de permission exceptionnelle que quand il y a utilité vraie et sérieuse. Or, vous donner la consolation de prier sur la tombe de votre chère mère et de Léon n'est pas chose vraiment utile, parce que vous pourrez les soulager aussi efficacement par vos prières et beaucoup plus même par tant d'indulgences qu'on gagne à Rome. Quand vous serez prêtre vous aurez cette consolation. Vos frères ne sont pas du tout démoralisés, vous pouvez être tranquille à ce point de vue. Il faudrait d'autres raisons pour faire le voyage en France et en Belgique. Allez vous avoir de la peine de ces paroles ? Non, mon Henri, car ce qui m'inspire est ce qui vous inspire vous même, l'unique souci du bon plaisir de Dieu et du bien de votre chère âme.

Comment vous dire combien j'ai été touché de la grande affection que vous me témoignez dans vos deux lettres et que je partage si entièrement et si cordialement. Dieu vous a pris votre chère Mère, mon cher petit, et aussi votre bon frère que je suis allé voir avant sa mort, il vous a privé aussi de l'affection de votre pauvre père, je crois pouvoir vous dire que vous retrouverez ces 3 affections dans mon cœur. Non pas que je prétende les remplacer, mais Dieu me fait vous aimer de ces trois affections et très fortes. Ceci dit pour votre consolation et pour répondre à votre bon cœur.

Je suis chagrin de votre état de santé. C'est la faiblesse, pas de doute. Tenez moi au courant et nous verrons.

Faites de votre mieux pour vous soigner et pour vos études. Acceptez avec résignation les petits ennuis et les petites humiliations qui résultent de cet état de santé.

Bonum est. Ces ennuis sont une partie de l'épreuve de la maladie. On ne comprend pas votre état, on témoigne qu'on en est ennuyé, on émet des doutes sur le sérieux de vos plaintes etc. etc... je vous en conjure, Henri, acceptez tout cela pour le Bon Maître, c'est la croix et la croix providentielle.

Travaillez aussi, comme vous me le dites, à unir tous les cœurs. Peut être que de part et d'autre, il y a qqf de l'exagération. Si on n'avait au cœur que le souci de la gloire de Dieu et du salut des

âmes, joints au détachement de son sens propre et à l'humilité, tout cela disparaîtrait.

Priez et faites des efforts, n'est-ce pas, pour adoucir les cœurs.

Adieu, mon cher Henri.

Bon courage merci de vos prières, je prie aussi pour vous.

Votre petit frère de Kain m'a écrit hier. Il va bien. Le grand que j'ai vu au cercle aussi.

Votre père en M.

E. A.

- Aux Parents de Joseph Le Lidec

Paris, 17 Mai 1909

Cher Monsieur

Monsieur Daniel auquel vous avez écrit au commencement d'Avril, m'a communiqué à mon retour de plusieurs voyages une lettre dans laquelle vous lui demandiez à qui vous adresser pour une question de vocation.

Vous pouvez vous adresser à moi même en ayant soin de mettre votre lettre sous deux enveloppes. Sur l'enveloppe intérieure vous mettrez simplement M. Emile. Sur l'enveloppe extérieure vous mettrez cette adresse : M. Besnard rue St Sulpice 34 Paris.

Je crois en effet pouvoir répondre à vos désirs.

Veillez agréer, cher Monsieur, mes sentiments les plus dévoués en N.S.

E Anizan pr SV

- Au sujet de Joseph Le Lidec

Paris, 27 Mai 1909

Monsieur l'Abbé

Les correspondances sont peu sûres aussi suis-je obligés de prendre des précautions. Excusez la forme de ma lettre qui ne sera pas signée mais dont vous savez la provenance, c'est par prudence.

But : Evangéliser les pauvres, enfants jeunes gens, ouvriers, délaissés, âmes en détresse.

Organisation - La même que tous les Instituts de ce genre.

Clefs - les trois engagements qui constituent la Vie reli. la vie commune - Prêtres et laïques.

Moyens d'action - Les Œuvres de jeunesse, d'ouvriers, les chapelles de secours dans les milieux populaires, les œuvres de charité répondant aux besoins du milieu.

Conditions d'admission - Signes d'appel manifestés dans la demande, bons certificats sur le passé.

Etudes à faire - Etudes des prêtres ordinaires, puis questions d'œuvres et ouvrières.

Vie d'apostolat, de dévouement, de sacrifice, d'humilité.

Questions financières. On fait quelque chose si on peut le temps de la préparation, si on ne peut et que le reste soit bien, ce n'est pas une question d'empêchement.

Je pense aller bientôt à Vannes et dans d'autres pays de Bretagne, ce sera sans doute en Juin ; une entrevue serait plus explicite.

A vous bien cordialement en N.S.

- A Raymond Calbardure

Paris, 1^{er} Juin 1909

Mon cher enfant

Je vous suis bien reconnaissant de vos vœux de fête et de vos prières. Je prie aussi pour vous et vous aime toujours aussi tendrement. Que Dieu vous assiste dans toutes vos luttes et les difficultés que vous pouvez rencontrer.

Je suis heureux du bien que les belle fêtes de Rome vous ont fait. Remerciez en bien Dieu. La meilleure manière est de continuer vos efforts, en particulier pour atteindre la perfection de la charité. C'est là surtout ce que je désire et demande pour vous parce que c'est là notre vertu propre.

Adieu, mon cher enfant.

Je ne puis que vous envoyer une petite lettre, mais croyez qu'elle part d'un cœur qui a pour vous une grande affection.

Votre père en M.

E Anizan pr SV

- A Lucien Chevalier

Paris, 1^{er} Juin 1909

Mon cher Lucien

J'ai reçu vos vœux de fête et vos promesses de prières et je vous remercie de tout.

Je ne suis pas très étonné des difficultés que vous avez rencontrées pour vos études cette année. L'interruption du service militaire avait un peu rouillé votre esprit évidemment. Une interruption de deux années à ce moment est mauvaise. Il est difficile de se remettre au

point. Mais je suis convaincu que les années suivantes vous trouverez plus de facilité.

Pour votre vocation, assurément elle est claire et il ne faut comme vous me le dites, que chercher le moyen de la mieux accomplir. Cherchez le règne de Dieu, c'est à dire, servez Dieu de tout votre cœur et de toute votre volonté en accomplissant parfaitement votre devoir et Dieu vous donnera le reste.

Je voudrais bien être encore utile à votre bonne sœur. Si vous en voyez le moyen vous me le direz.

Adieu, mon cher Enfant.

Que Dieu vous bénisse et vous sanctifie, Je l'en prie. A vous bien affectueusement en M.

E A

- A Jules Forget

Paris, 1er Juin 1909

Mon cher Jules

Il y a longtemps que nous n'avons correspondu, ce serait le cas de vous écrire un peu longuement et jamais cela ne m'a été si impossible.

Je vous jette du moins un mot pour vous dire merci de vos vœux et de vos prières, pour vous dire que je vous aime toujours autant et que je pense souvent à vous, enfin pour vous assurer que je prie aussi pour vous.

Vous auriez dû me dire un mot de votre mère et de vos sœurs que vous m'avez appris à connaître.

Courage au milieu des chaleurs et des examens. Je crains que cela ne vous fasse terriblement maigrir. Soignez vous comme si j'étais

vous afin de ne pas tomber malade et de ne pas vous affaiblir. La charité va-t-elle bien avec tout le monde même avec ceux qui sont moins sympathiques ?

Adieu, mon Jules et en lui à vous aff.

Votre père en NS

E. A

- A Henri Grosse

Vannes, 13 Juin 1909

Mon cher Henri

Je n'ai pas bien compris ce que vous désirez. Votre lettre manquait un peu de précision sur votre état d'esprit.

Il faut tout d'abord que vous fassiez un essai de repos sérieux au Giglio.

Vous désirez arriver au plus tôt au sacerdoce, et vous avez raison. Quand on quitte les rangs et qu'on enlève le pied de l'étrier on ne sait jamais pour combien de temps.

De plus, en France après un peu de repos il faudra bien vous mettre dans une œuvre ou une maison où on vous demandera des services et où vous vous soignerez difficilement. Avant de recourir à cette extrémité qu'impose la langueur si ancienne de M. Béz.¹ il vous faut épuiser toutes les ressources de l'Italie. Votre 1^{er} séjour au Giglio a été trop court pour porter des fruits très sensibles. Il faut tenter un repos et des soins sérieux : « sommeil, nourriture, grand air, repos d'esprit et de corps. » Si dans quelque temps cela ne va pas il sera temps de vous retirer d'Italie. Vous n'aurez pas de regrets à avoir.

¹ René Béziau

Offrez à Dieu votre épreuve, mon cher enfant. Votre grand mal est la faiblesse et l'énervement. Je ne vous perds pas de vue. Tenez moi au courant fréquemment de votre état.

Le retard que je mets à vous ramener en France, si cela doit être, c'est ceci. Si vous n'êtes pas très sérieusement mieux dans trois mois, il faudra renoncer à Rome. A ce moment vous regretterez peut être d'en être parti. Veuillez garder ce mot pour vous (et M. Roui.¹ si vous voulez.) Je pense à vous, prie pour vous et vous aime. Cette décision présente vient de l'affection que je vous porte.

Adieu et à vous bien affectueusement en N.S.

E Anizan pr SV

- A Joseph Le Lidec

Marseille, 16 Juillet 1909

Mon cher Joseph

C'est avec joie et reconnaissance pour Dieu que j'ai lu votre lettre. Le divin Maître vous a assurément fait entendre son appel et il faut y répondre généreusement.

Ce qui m'est le plus agréable et me paraît le plus rassurant pour votre avenir c'est le surnaturel qui remplit votre lettre. Vous cherchez ce qui plaît le plus à Dieu, vous voulez être parfait, vous êtes prêt à tout ce que le Bon Maître veut de vous ; avec ces sentiments vous êtes en sécurité et les sacrifices ne vous surprendront ni ne vous décourageront.

Voilà la vraie voie, voilà les meilleures dispositions pour vous donner et venir.

Des sacrifices, vous en rencontrerez, mais la joie dont Dieu vous a inondé après votre résolution est le symbole de la joie éternelle

¹ Joseph Rouillaud

qui sera le couronnement d'une vie de sacrifices et de don de vous même.

Je suis en tournée dans le Sud Est de la France pour la préparation du Congrès des Œuvres ouvrières catholiques. Quand je rentrerai je vous enverrai une notice.

Adieu, mon cher enfant, je prie Dieu de vous soutenir et de vous aider, croyez à mes sentiments bien affectueux et dévoués en M.

E. Anizan

- A. l'abbé Mottard

Paris, 20 Juillet 1909

Bien cher Ami

Merci de vouloir bien penser à moi devant le Bon Maître, rien ne peut m'être meilleur et plus agréable.

J'apprends avec joie que Dieu a béni vos efforts et que le bien se fait autour de vous. Je n'en suis du reste pas étonné, sachant votre zèle et vos grands désirs.

Je comprends le vide qu'a laissé dans votre vie la mort de votre bonne mère, mais de là-haut elle vous protège, elle prie pour vous et est avec vous.

Hélas ! je ne suis guère surpris du marasme au milieu duquel vous vous trouvez.

Pour vous ne soyez jamais dans ce marasme et quand même tout s'affadirait autour de vous, soyez et restez le sel de la terre.

Aimez ceux que Dieu vous a confiés, donnez vous à eux, mettez à leur service vos forces, vos facultés et surtout votre cœur.

Je serai heureux de vous revoir à Nîmes si vous pouvez être des nôtres. J'arrive de la région et j'espère un bon congrès.

Adieu, cher Ami.

Continuez à prier pour moi comme je le fais pour vous.

A vous bien cordialement en M.

E. Anizan pr SV

- A Lucien Chevalier

Tournai, 25 Juillet 1909

Mon cher Lucien

J'espère qu'après s'être allongées, comme vous me le disiez dans votre bonne lettre dernière, les figures s'élargissent au Giglio. Du moins, vous vous reposez et je m'en réjouis. J'aime à penser aussi que votre énervement est calmé et que votre âme s'en trouve bien en même temps que votre corps.

Depuis que votre lettre est arrivée, j'ai beaucoup circulé pour les vocations et pour le congrès de Nîmes. Pour le voyage de Bretagne j'ai déjà à remercier Dieu, car voilà deux vocation décidées et qui nous viendront d'ici peu, si les familles ne font pas trop d'opposition.

L'une vient du Morbihan l'autre des Côtes du Nord.

Allons, me voilà obligé déjà de m'arrêter, il est tard, j'entends ronfler dans les chambres voisines et j'ai encore à faire.

Adieu, mon Lucien. Bon courage, confiance et reposez vous pour être fort.

A vous bien affectueusement en M.

E Anizan pr SV

- A Joseph Rouillaud

Tournai, 25 Juillet 1909

Cher Ami

Un simple mot à l'occasion des quelques réponses si tardives renfermées sous ce pli.

La retraite va bien ici.

Le Docteur¹ la prêche à la satisfaction de tous.

Malheureusement les deux pauvres aigris Ad.² et Ch.³ restent toujours passifs, renfermés, à l'écart, dans l'attitude de la bouderie. Cela ne change pas. Priez et faites prier pour eux.

J'espère que vous avez beau temps et que les vacances sont joyeuses attrayantes et reposantes, il le faut.

Il faudra sans doute qu'Ed.[?] revienne quelques jours pour deux affaires assez pressantes, mais M. Henri⁴ écrira au Giglio pour cela.

De Susini est parti pour la Bretagne et Béziau est à Kain. Là le nombre augmente, quelques bons enfants sont arrivés ces dernières semaines. Nous avons ici un temps de Mars.

Adieu ; soignez vous aussi et reposez vous bien. L'année dernière les vacances vous avaient fait du bien.

Adieu à vous et à tous de cœur en M.

E Anizan pr SV

¹Code pour Jules Schuh

²Adolphe Imhoff

³Charles Maignen

⁴Henry Tardé

- A l'abbé Trouillet
(copie manuscrite)

Paris, 3 Août 1909

Monsieur le Curé

Je vous ai écrit le 29 Décembre 07 une lettre dans laquelle je déclarais être prêt à m'entendre avec vous sur des bases pouvant concilier les stricts besoins de l'œuvre qui nous a été confiée avec le bien général de la paroisse. Je vous assurai que vous me trouveriez aussi disposé que possible à entrer dans des accommodements raisonnables, et que M. Crozat n'avait qu'un désir, mettre sa bonne volonté et son dévouement si complet à votre disposition.

Vous n'avez pas daigné répondre à cette lettre, et depuis vous affectez de traiter ce prêtre si dévoué en ennemi, prêtre qui pourtant n'a cessé et ne cesse de multiplier à votre égard des marques de déférence et de soumission.

Depuis quelques temps, ce n'est plus seulement en particulier, mais en public que vous manifestez votre hostilité à son égard au douloureux étonnement des enfants, des jeunes gens de l'œuvre et de nombre de vos paroissiens. Ce n'est pas par M. Crozat que je l'apprends.

Permettez moi donc de vous présenter les remarques qui suivent :

M. Croz. ne s'est pas ingéré lui-même dans l'Œuvre qu'il dirige. Il y a été placé par ses Supérieurs.

Ceux-ci du reste ne l'ont envoyé à St Maurice que sur des instances longues et réitérées, instances appuyées par votre prédécesseur.

Quand nous avons cédé nous avons fait avec celui-ci les conventions acceptées et approuvées par l'Arch. et par vos supérieurs hiérarchiques donc qui vous lient.

J'aurais été disposé à entrer en composition pour les modifications qui eussent été possibles, vous n'avez voulu. Permettez-moi

donc de vous dire que tant que ces conventions n'auront pas été modifiées d'un commun accord avec vos Supérieurs, M. Crozat devra s'y tenir. Il n'en est pas responsable c'est son devoir, et sa consigne, il ne faut vous en prendre qu'aux conventions passées et à moi.

Permettez moi, M. Le Curé, de vous engager à imiter votre confrère, M. Desmons qui dans un conflit du même genre, a demandé à Mgr l'Archevêque de vouloir bien élaborer un arrangement qui soit accepté de part et d'autre et qui mette fin à un conflit aussi préjudiciable au bien des âmes qu'à la paix de ceux qui y sont mêlés.

Du reste pour vous faciliter la chose je donne connaissance à sa Grandeur Mgr Delamaire de cette lettre que je vous adresse, prêt pour ma part à entrer dans ses vues. C'est là la seule voie sûre, la vraie voie de Dieu, celle recommandée avec insistance par N. S. P. le Pape.

Veillez agréer, Monsieur le Curé, mes sentiments les plus respectueux et dévoués en N.S.

Em. Anizan

- A Henri Grosse

Paris, 7 Août 1909

Mon cher Enfant

Que j'ai de mal à trouver le moment de répondre même à ceux que j'aime le plus !

J'ai reçu votre bonne lettre d'il y a une quinzaine et qui me dit tous vos bons sentiments et vos bons désirs. Je prie Dieu de les confirmer.

Vous avez raison d'apprécier Rome et toutes les grâces qu'on y reçoit.

J'ai appris que vous aviez au Giglio une chaleur accablante.

Nous y voici aussi à Paris.

Elle a été longue à venir mais en ce moment il fait étouffant.

Je suis bien aise des bons sentiments que vous me manifestez pour M. Rouil.¹ Ayez bien confiance en lui et en ceux qui ont autorité sur vous.

J'espère que vous vous reposez efficacement.

Offrez à Dieu vos accrocs de santé. Comment va votre estomac et où en sont vos douleurs de reins ?

Oui, voilà le temps qui s'écoule et les grands ordres qui approchent, pensez y, mon cher enfant, et préparez vous bien du fond de votre cœur.

Tâchez de rendre ce dernier un peu moins sensible. Est il bien vrai qu'il y ait de la froideur pour vous dans votre entourage ?

Merci de vos prières pour le Congrès et pour mes intentions. Je prie aussi pour vous. Je n'ai pas de nouvelles des deux malades depuis dix à douze jours, j'espère qu'ils vont bien relativement.

Adieu, mon bon Henri.

Que Dieu vous garde, vous bénisse et vous sanctifie.

A vous bien affectueusement en M.

E Anizan pr SV

- A Alexandre Josse

Paris, 10 Août 1909

Mon cher Alexandre

Un mot seulement je ne puis faire plus.

¹Joseph Rouillaud

Merci de votre lettre d'hier. Soignez votre corps c'est un devoir, il faut qu'il se fortifie de plus en plus.

Continuez aussi à soigner votre âme, mais en douceur, comme St François de Sales le recommandait. Ne la malmenez pas.

Faites aussi tout le bien possible aux chers enfants qu'il faut sanctifier, surnaturaliser, rendre vertueux et saints.

Ici on va bien.

Je garde M. Desrousseaux jusqu'au congrès pour aider M. Devuyt assez accablé.

Le congrès s'annonce bien. Les réponses viennent pour la liste des aumôniers militaires.

Adieu et à vous de tout cœur en M.

E Anizan pr SV

Continuez à prier pour moi qui ai soif d'union avec Dieu.

- A Joseph Le Lidec

Paris, 23 Août 1909

Mon cher Joseph

Votre lettre me montre la grandeur du sacrifice que Dieu vous demande et demande à vos chers parents.

Il me l'a demandé aussi à moi et je sais ce qu'il en coûte pour l'accepter généreusement.

Et pourtant c'est bien là le conseil que je dois vous donner, car la volonté de Dieu c'est la seule chose qui importe. Il est le grand maître. Il est aussi le Père le plus aimant et s'Il vous demande beaucoup c'est pour pouvoir vous rendre encore bien plus dans l'Eternité.

Je prie pour vous, mon petit Joseph, je souffre avec vous et je reconnais bien volontiers qu'assurément il serait plus doux pour les vôtres de vous avoir vicaire dans une paroisse non éloignée où ils pourraient vous voir plus souvent.

Mais combien de temps cette satisfaction leur serait elle donnée ? en jouiraient ils beaucoup eux bons chrétiens, s'ils avaient la pensée que ce n'est pas là que Dieu vous voulait et s'ils vous voyaient malheureux de la pensée que vous auriez manqué votre vocation.

Je vous engage à prier et à montrer à ceux qui vous entourent le côté surnaturel de ce sacrifice.

Je veux bien écrire un mot à vos bons parents, mais ce mot leur sera-t-il agréable ?

Adieu, mon cher Enfant.

Bon courage ! Confiez tout à la Sainte Vierge, priez la beaucoup et fiez vous à Elle.

Tous ceux qui nous viennent sont par quelque côté parmi ses privilégiés.

A vous affectueusement

E. A.

- Aux Parents de Joseph Le Lidec

Paris, 23 Août 1909

Cher Monsieur et chère Madame Le Lidec

Je reçois de Joseph une lettre toute baignée de ses larmes et des vôtres et je ne saurais vous dire combien je prends part à cette douleur commune.

Je ne viens nullement pour exercer la moindre pression sur vous ni sur lui, je me serais même bien gardé d'intervenir en quoi que

ce soit si Joseph ne me demandait quelques détails précis sur lesquels vous craignez que son affection ne vous trompe.

C'est bien vrai que nous travaillons en France et qu'il restera en France après ses études s'il nous vient. C'est vrai aussi qu'il pourra vous aller voir plus que tous les six ou sept ans et que, vous, vous pourrez aller le voir quand vous le désirerez.

Notre vocation n'est pas une vocation surtout de pénitence mais d'apostolat auprès des plus délaissés de ce monde. Notre mission est de devenir d'autres Saint Vincent de Paul dans les milieux populaires où Dieu est le moins connu et aimé.

Nous soignons bien nos sujets parce que nous voulons qu'ils travaillent le plus longtemps et le plus activement possible. Leurs parents sont considérés comme de notre famille religieuse et nous prions pour eux pendant leur vie et après leur mort.

Je dois cependant vous dire que nous sommes plus entièrement à Dieu que les Vicaires et les Curés, que nous n'avons pas la même liberté et que nous devons être plus prêts à faire des sacrifices.

Les vocations viennent de Dieu, c'est Lui que je prie de vous éclairer vous et Joseph, de vous bénir, et s'il vous demande le grand sacrifice de vous donner le courage d'acquérir ce grand mérite qui vous vaudra une si belle couronne dans son ciel. Pardon de cette lettre, n'y voyez que le désir de vous rassurer si vous en avez besoin, et quoi qu'il arrive permettez moi de vous promettre mes prières pour vous et pour votre cher Enfant.

E. Anizan pr SV

Joseph vous dira qui je suis et pourquoi je vous écris.

- A Joseph Le Lidec

Paris, 16 Septembre 1909

Mon cher Enfant

Un voyage a retardé ma réponse.

La décision que vous me demandez de prendre moi même est bien délicate de ma part.

Ma pensée est qu'il n'est pas bon pour vous, si vous avez notre vocation, de faire une année au grand Séminaire. De plus, nous ne pouvons pas donner l'an prochain 400^f pour l'année écoulée.

Si vous voulez venir malgré les difficultés nous vous recevrons et je suis prêt pour moi à vous envoyer l'argent du voyage. Mais je ne vous enverrai la somme que sur une demande formelle de vous.

Je crains qu'une fois éloigné des vôtres, votre bon cœur ne faiblisse et que vous ne trouviez que j'étais bien pressé.

Je ne suis pas pressé, je vous dis seulement en toute simplicité ma pensée.

Un départ de ce genre serait évidemment un peu héroïque et, je crois, attirerait sur votre avenir des bénédictions, mais il faut prendre soi même une décision héroïque.

Je suis bien peiné, mon pauvre Joseph, de tous ces ennuis que le démon suscite. Je prie beaucoup pour vous et suis tout prêt à vous envoyer le prix du voyage à votre première demande.

Je dois partir Dimanche soir pour huit jours à Agen où je donne une retraite ecclésiastique. Répondez moi en mettant sur l'enveloppe : M. l'Abbé Devuyt, 82 r. de l'Université, Paris. Il me fera parvenir et s'il y a lieu vous enverra le nécessaire.

Adieu, mon cher Joseph.

Je vous suis bien uni de cœur et de prière et je n'oublie pas vos bons parents.

Em Anizan pr SV

Nous avons plusieurs de votre pays, de Ploërmel, d'Elven de Quelneuc.

Celui d'Elven est en ce moment chez lui pour quelques jours. Il s'appelle M. Daniel.

- A Alexandre Nunesvais

Paris, 17 Septembre 1909

Bien cher Ami

Vous avez tellement insisté pour votre remplacement dans votre charge trop lourde pour vos forces, que devant votre maladie actuelle je suis obligé d'y pourvoir. Il vous faut des soins prolongés et une chaleur que vous ne trouverez pas à Québec. Soignez vous donc à l'Hôtel-Dieu le temps que les docteurs demandent. Quand vous verrez approcher le moment où il vous sera possible de voyager, vous me préviendrez et je vous dirai que faire. Je vous cherche une bonne villégiature pour l'hiver.

N'épargnez rien pour votre santé.

Pour le moment M. Debeauquesne va vous remplacer et M. Béhal prendra sa place avec le titre de socius.

Nous verrons ensuite si sa santé ne lui permet de continuer. Il va être Supérieur pour vous enlever tous soucis et vous donner la paix dont vous avez besoin en ce moment. Nous verrons ensuite.

Je vais écrire à Lévis qu'ils devront s'arranger et ne plus compter sur Québec pour les finances.

C'est ce que vous m'aviez insinué dans votre dernière lettre.

Faites moi envoyer de vos nouvelles régulièrement. Vous savez qu'au loin on s'inquiète plus.

Adieu, cher ami.

Tout le monde prie pour vous, moi surtout. Que Dieu vous rende au plus tôt vos forces et votre santé qui nous est si précieuse à tous.

A vous bien affectueusement en M.

Em. Anizan pr SV

- A Gustave Debeauquesne
(photocopie)

Paris, 19 Septembre 1909

Bien cher Ami

Quelques mots... J'ai reçu votre lettre me donnant sur Alexandre¹ des détails qui m'inquiètent. Je voudrais bien avoir des détails un peu fréquents.

Si le temps vous manque (ce que je comprends fort bien) faites moi donc écrire par un autre.

Inutile d'ailleurs d'en mettre bien long.

Je suis heureux que vous vous soyez décidé à prendre enfin le gouvernail en mains. Ce n'est pas sans y avoir mûrement réfléchi que je vous ai donné cette décision.

Faites le possible pour être patient et doux, c'est le grand moyen de gouverner pourvu qu'à ces deux qualités se joignent la fermeté et la persévérance.

Je dois des lettres à plusieurs, aux chers MM. Hodiesne Morel etc...

Dites leur que je pense à eux et que je leur répondrai quand je pourrai.

¹ Alexandre Nunesvais

Je pense beaucoup à vous et à la charge qui pèse sur vous [*une ligne manque*]... de vous donner la santé. Parlez moi de ce point quand vous m'écrirez.

Je pense aussi à Saint Sauveur, mais où est le temps où l'on me pressait de donner mon assentiment à cette fondation en m'affirmant qu'elle ne nécessiterait ni nouveau personnel ni argent.

J'ai une lettre de Mgr Tétu absolument dans ce sens.

Enfin ! nous verrons.

Il en est deux en France qui brûlent de retourner là bas. Mais, [*une ligne manque*]...je travaille à deux fondations qui se dessinent plus nettement à Paris, rue de la Roquette près de la Bastille et aux Carrières d'Amérique au haut de Belleville.

Adieu, cher ami.

M. Sondag est assez souffrant.

MM. Marcaire, Baumert et Decresne ne vont aussi qu'à moitié.

A vous et à tous les chers Canadiens de tout cœur en M.

Bonne fête de la Présentation et de l'Immaculée Conception.

Je serai avec vous tous de pensée et d'affection

E A.

Fermez la lettre d'Alex avant de la lui remettre. Ne sachant où il en est j'aime mieux que vous la lisiez.

- A Raymond Calbardure

St Germain, 1^{er} Octobre 1909

Mon cher Enfant

Votre bonne lettre de la fin d'Août si pleine de bons sentiments, de lumières sur votre état et de fermes propos pour avancer m'a fait bien plaisir, et il a fallu mon surmenage, plus grand encore que de coutume, pour que je n'y réponde pas plus tôt. A mes occupations habituelles se sont joints le congrès de Nîmes et la prédication d'une retraite ecclésiastique à Agen. C'étaient deux gros morceaux qui m'ont pris tout ce qui restait à prendre.

J'en suis sorti et j'en profite.

Oui, je prie pour votre bonne mère et je conjure Dieu de l'aider dans ses soucis et épreuves.

J'espère que pour vous les vacances ont été bonnes jusqu'ici. Un mois encore ! le repos sera, je pense, assez copieux pour que l'année qui approche puisse être bonne et laborieuse.

Le docteur¹ va partir au commencement de la semaine prochaine pour votre retraite. Préparez vous y de tout cœur.

M. Edouard fait ici sa retraite avec M. Desrousseaux, moi je suis venu jusqu'à Dimanche pour pouvoir faire ma correspondance.

St Lazare est en retraite avec M. Vaugeois et Kain va s'y mettre avec M. Perrollet. Vous recevrez bientôt vos frères qui vont à Rome faire ce que vous y faites. Ils arriveront sans doute avec M. Edouard.

Merci de vos prières, je ne vous oublie pas non plus.

Adieu. Bon courage dans votre lutte pour la perfection. Défiez vous de vous et mettez votre confiance en Dieu.

Adieu, mon cher enfant.

¹Code pour Jules Schuh

Croyez toujours à ma grande affection en M.

E Anizan pr SV

- A Jules Forget

St Germain, 1er Octobre 1909

Mon cher Jules

J'ai appris avec peine mais sans étonnement ce que vous m'avez écrit sur votre petite sœur.

Je vous avais exprimé des doutes quand vous m'affirmiez que cette protestante n'agissait pas sur l'esprit et le cœur de l'enfant. Je ne m'étais pas trompé et c'est presque toujours ainsi dans ces cas, reprenez le, et que ce vous soit une leçon.

La seule ligne de conduite de votre mère était de retirer l'enfant. La femme a trahi la confiance de votre mère, lui laisser l'enfant serait approuver sa trahison et livrer la pauvre petite à l'enfer.

L'enfant appartient à sa mère, l'autre n'est qu'une étrangère. C'est du reste votre mère qui répondra de la pauvre petite devant Dieu. Il faut que vous osiez parler franc à votre pauvre mère.

Qu'elle ait quelques ennuis, cela importe peu, c'est sans aucun doute son devoir.

Parlez moi donc de cette affaire à laquelle je m'intéresse puisqu'elle vous intéresse vous même au premier chef.

J'espère que les vacances vous ont bien reposé, mon cher enfant, et que vous allez faire une bonne retraite.

Adieu. Je prie pour vous, et pour les vôtres, continuez à prier aussi un peu pour moi qui en ai bien besoin avec tous mes fardeaux.

A vous bien affectueusement en M.

Em. Anizan

- A Henri Grosse

Paris, 7 Octobre 1909

Mon cher Enfant

Je reçois votre mot par M. Néguin. Soignez vous. Mettez le thermomètre sous votre langue sur la tête ou sous les pieds, peu importe, pourvu que vous redeveniez fort.

Pour les nouveaux décrets, nous obéirons comme pour tout. Le docteur S.¹ va examiner le cas de chacun d'entre vous après avoir eu quelques entretiens à Rome et vous saurez à quoi vous en tenir.

Merci de vos prières le 30.

Continuez les, j'en ai souvent besoin.

Adieu, mon cher Enfant.

Bonne retraite !

A vous bien affectueusement en M.

Em Anizan pr SV

¹Code pour Jules Schuh

- A Alexandre Nunesvais
(photocopie)

Paris, 19 Novembre 1909

Bien cher Ami

J'ai reçu avec inquiétude le télégramme m'annonçant que vous ne pouviez partir.

Depuis une lettre m'a mis les choses au point et tout en me peinant grandement m'a un peu rassuré.

Cependant, cette petite rechute demande de grands soins et j'aime à penser qu'on n'épargne rien.

Evidemment il est bien regrettable que vous ne puissiez revenir dans le Midi de la France, l'hiver y est si doux et le Canada est si froid ! M. Le Bihan se réjouissait de votre compagnie et on vous attendait à Rome. Offrez l'épreuve à Dieu et nous nous prions plus que jamais.

Dans un sens, l'époque était bien mauvaise pour voyager. Les journaux ne parlent que de tempêtes et de collisions en mer.

J'avoue que votre voyage à ce moment m'aurait bien inquiété. Il eût fallu que vous puissiez par...[*manque une ligne*]

Priez Jeanne d'Arc dont vous avez si bien parlé il y a quelque temps. Je la prie pour votre prompt guérison.

Dites à M. Debeauq.¹ de m'envoyer ou de me faire envoyer souvent des nouvelles je le désire.

Que cette épreuve de la maladie vous rapproche encore de Dieu et vous sanctifie c'est mon principal souhait.

Nous avons M. Sondag qui est assez souffrant à Kain.

Une lettre de Rome m'a un peu...[*manque une ligne*]
On craignait une mauvaise fièvre.

Mais depuis, j'ai reçu une lettre de M. d'Albert qui ne m'en dit rien, j'en conclus que les craintes ne se sont pas réalisées.

¹ Gustave Debeauquesne

Adieu, cher Ami. Je pense souvent à vous, plutôt je ne vous quitte guère de la pensée et je prie pour vous.

Bon courage et confiance.

A vous bien affectueusement en M.

E. A. pr SV

- A Gustave Debeauquesne
(photocopie original)

Paris, 25 Novembre 1909

Mon bien cher Ami

Je ne vous quitte guère par la pensée vous qui portez tout le fardeau de la maladie d'Al.¹ et de Québec. Je prie bien pour vous. Ayez bon courage et confiance en Dieu et en Marie.

Je suis dans la désolation des nouvelles qui m'arrivent par vous et aussi de droite et de gauche du cher malade.

Hélas ! je devine qu'une issue fatale est au moins à redouter. Veillez bien à ce qu'aucun recours ne lui manque pour se préparer à paraître devant Dieu, si c'est sa divine volonté. Faites prier pour sa santé mais plus encore pour son âme afin que Dieu la prépare et qu'Il l'aide à supporter la grande épreuve pour Lui.

Oui, il faut vous mettre aux affaires et prendre en mains la maison. Je ne pense pas qu'aucune de vos lettres ait été égarée.

On a dû vous envoyer l'affirmative pour M. Mignault. Dites donc à l'occasion à M. Clav.² quel jour il a fait cette affaire. Il faut que ce soit consigné.

¹Alexandre Nunesvais

² Donatien Clavier

Ne pressez pas l'affaire de Saint Sauveur. Autrefois Mgr Tétu m'avait écrit en se plaignant qu'on ne laisse pas faire Saint Sauveur pour lequel on n'aurait à fournir ni argent ni nouveau personnel.

Enfin, vous me tiendrez au courant.

Pour l'imprimerie, faites ce qui vous paraît mieux. Je déplore seulement un peu que deux hommes soient entièrement occupés là.

Je suis bien aise de ce que vous me dites pour le grd nov.

Nous avons eu cérémonie de la Présentation chez M. Veillet. Nous étions 60 à 70.

Adieu, cher Ami.

Dites mille choses à tous de ma part et assurez les que je suis de pensée et d'affection avec vous surtout à ce moment d'épreuve.

A vous bien affectueusement en M.

E. A. pr SV

Dites mille choses à Alexandre et assurez le qu'on prie partout pour lui, moi surtout.

- A Lucien Chevalier

Paris, 26 Novembre 1909

Mon cher Enfant

Vous écrire n'est pas une charge pour moi et vous lire encore moins. Je suis heureux que l'effet de votre bonne retraite demeure bien vivant, mais ne soyez pas trop pessimiste sur les fruits de vos efforts.

Vous en constatez enfin quelques uns, que cela vous donne courage et confiance, c'est ce qui vous manque un peu trop.

Continuez à recourir à la prière c'est le moyen de conquérir à votre profit la puissance même de Dieu. Si on le comprenait !

Je ne savais pas que tout s'était bien terminé pour votre père, personne ne m'en avait rien dit.

Pour votre pauvre sœur, il n'y a qu'à prier. Je n'en ai plus entendu parler. J'unis mes prières aux vôtres.

J'espère que le temps a changé depuis votre lettre et heureusement celle-ci m'est arrivée après le 20, autrement j'aurais été dans l'inquiétude d'apprendre que mes chers enfants allaient être écrasés par suite du tremblement de terre que vous me disiez prédit.

Adieu, mon cher Lucien.

Bon courage ! Soyez un bon soldat du Bon Dieu et méritez des galons en paradis. Ceux-là vous les garderez.

A vous bien affectueusement en M.

E. A. pr SV

- A Jules Forget

Paris, 26 Novembre 1909

Mon cher Enfant

Evidemment vous devenez de plus en plus mortifié si j'en juge par le soin que vous prenez de m'écrire si rarement. Enfin, je reçois une bonne lettre de vous et je m'en délecte. Je sais, il est vrai, que vous êtes absorbé par vos études qui sont votre devoir d'état, et c'est justice.

Vous entendez et vous sentez toujours l'appel de Dieu qui vous dit Excelsius ! C'est bon signe. Livrez vous y et devenez chaque jour plus humble, plus charitable, plus oublieux de vous même et plus ardent pour la gloire du Bon Maître. Que vos faiblesses vous donnent défiance de vous et vous portent à prier Dieu !

La nouvelle relative à votre pauvre petite sœur m'a fait grand plaisir. Le danger était grand pour elle. Heureusement il était encore temps et j'ai espoir que le revirement se fera complet.

Remerciez Dieu qui vous a exaucé.

Vous savez les nouvelles par M. R.¹ ou par les lettres que j'écris çà et là aussi ai je peu à vous apprendre.

Mon affection n'est pas nouvelle pour vous, cependant, elle, je ne me lasse pas de vous la redire.

A Dieu, continuez à m'aider de vos prières je prie aussi pour vous.

Votre père affectionné

E. A. pr SV

- A Henri Grosse

Paris, 26 Novembre 1909

Mon cher Enfant

Je pense bien souvent à vous et à votre chère santé et je vous suis dans votre lit travaillant à la recouvrer. Il le faut.

Quand vous irez mieux vous me reparlerez de votre ordination et nous verrons avec M. Rouil.² et le cons. ce qui sera le mieux pour vous.

Je suis presque votre seul père puisque celui de la terre se désintéresse de vous, croyez que j'ai grand souci de vous et que je ne vous abandonne pas.

Continuez à vous préoccuper de vos résolutions de retraite, c'est le travail de votre année. Conservez aussi votre idéal Dieu et les pauvres.

Oui, je prie pour vous, mon cher Henri, pour que vous deveniez un Saint.

¹Joseph Rouillaud

²Joseph Rouillaud

Tout est là dans la vie. Votre état de santé, les épreuves, tout vous y aide. Mettez vous bien dans les mains de Dieu.

Pauvre enfant, si je suivais la pente du cœur, assurément j'irais vous voir, mais il me faut consulter avant, la raison et le devoir. En ce moment les affaires me retiennent ici. Nous verrons plus tard.

Continuez à veiller de loin sur Marcel¹ et soutenez le dans la bonne voie.

Adieu, mon cher Enfant.

A vous affectueusement en M.

E. A.

- A Gustave Debeauquesne

Paris, 16 Décembre 1909

Bien cher Ami

J'attends chaque jour des détails sur les derniers moments de notre cher défunt, car une dépêche est forcément très laconique, et depuis la dépêche du 2 Décembre c'est à dire depuis 14 jours je n'ai rien. J'aurais écrit une lettre à tous nos chers enfants de Québec si j'avais des détails mais qu'écrire de précis, ne sachant pas comment le mal a empiré et ce qui s'est passé au moment de la mort.

Enfin, vous avez sans doute écrit, cette lettre croisera la vôtre et alors je pourrai écrire à tous.

C'est également ce que j'attends pour écrire à Monseigneur Bégin et à ces MM. de St V. de P. Mgr Tétu et M. Magan.

Je suis désolé de cette mort inopinée pour moi. J'espérais absolument qu'un séjour dans la Midi de la France remettrait le malade atteint depuis un temps relativement court.

¹ Marcel Grosse

Prenez M. Mac Leod pour votre assistant et maintenez votre conseil.

Ayez bon courage, Dieu vous aidera. Je voudrais que vous ménagiez votre santé.

Je viens de passer près de trois semaines à la chambre retenu par une grippe très tenace qui grâce à Dieu est maintenant guérie. Il ne me reste plus qu'un peu de faiblesse.

Veillez dire déjà à tous que j'ai été avec eux de cœur pendant tous ces jours douloureux. Recommandez qu'on prie beaucoup pour celui qui vous a quittés et auquel Québec doit tant.

Adieu, je ne vous adresse que ces quelques mots aujourd'hui, quand votre lettre de détails arrivera, je vous écrirai plus longuement.

Adieu, à vous et à tous bien affectueusement en M.

E. A.

M. Degesne me tourmente depuis plus de 6 ou 8 mois pour que je le réexpédie au Canada. Il ne peut se faire à rien par ici. Qu'en pensez vous pour un poste ou un autre ?

Quand vous m'écrivez mettez 2 enve. Sur l'intérieure M. Jean sur l'extérieure M. Besnard 34 rue Saint Sulpice Paris.

- Aux Frères de Saint Vincent de Paul Canadiens

*A toute la maison de Québec
Communauté Gd et petit noviciats*

Tournai, 22 Décembre 1909

Mes bien chers Enfants

Depuis le commencement de Décembre, je souffre de n'être pas venu à vous pour vous dire que, durant toute la maladie de celui

que nous pleurons, je partageais toutes vos craintes et vos anxiétés, je priais avec vous pour que Dieu daigne nous le conserver et qu'enfin votre deuil a été mon deuil.

Trois raisons ont retardé cette lettre, d'abord ma santé qui a été un peu ébranlée par une grippe de trois semaines dont je sors à peine, le danger d'envoyer par la poste française une lettre comme celle ci, et surtout l'attente de détails sur les derniers moments du cher P. Nunesvais dont je suis encore avide, puisque je n'ai rien reçu à ce point de vue d'aucun d'entre vous aujourd'hui 22 Décembre. Probablement vos lettres ont été retardées par les tempêtes dont parlent les journaux, peut être même ont elles été égarées. Mais je ne veux pas attendre davantage.

J'étais loin de m'attendre (comme vous sans doute) à une si triste et si prompte issue. Sans doute le P. Nunesvais n'était très fort, mais il était dans la force de l'âge et, plusieurs fois, il s'était relevé si promptement, que tout espoir semblait permis. J'avais cependant décidé de le faire revenir dans le Midi de la France en un endroit où l'hiver est particulièrement doux et réconfortant, à Hyères. Sa chambre l'attendait et un de nos jeunes frères qui s'y trouvait déjà se réjouissait de l'accueillir.

Hélas ! nos plans ont été renversés et il ne nous reste plus qu'à pleurer sur une tombe.

Conservez le souvenir, mes chers Enfants, des exemples que vous a laissés votre ancien supérieur et père, gardez lui aussi la reconnaissance et l'affection que lui mérite bien certes ce qu'il a fait pour le Canada et pour vous.

Vous n'avez pas oublié le dévouement avec lequel il a travaillé à l'amélioration et au développement de notre chère et belle maison d'Œuvres de Québec, les sympathies qu'il lui a gagnées, la fermeté avec laquelle il a maintenu parmi vous l'esprit religieux, sa sévérité pour lui même et sa répugnance à prendre les soins et les douceurs que réclamait sa santé, son zèle pour les âmes, zèle qui lui fait accepter tant de retraites et en particulier les deux dernières qui ont hâté sa mort. Et puis, il a fondé Lévis et grandement contribué aux fondations de Saint Sauveur et même de St Hyacinthe.

Il aimait beaucoup la communauté de Québec. Quand Dieu m'a chargé de la direction de la famille, j'ai pensé le garder en France, c'est sur ses instances que je vous l'ai rendu.

J'ai été heureux d'apprendre qu'au moment de l'Extrême Onction il vous a témoigné à tous l'affection réelle qu'il vous portait dans son cœur.

Je sais que vous avez beaucoup prié pour lui pendant sa maladie et je vous en remercie.

Ne l'abandonnez pas après sa mort ; en plus des messes et communions de règle priez et faites prier pour le repos de son âme, vous le lui devez.

Je n'avais pas attendu son départ pour vous donner un nouveau Supérieur et Père.

Je n'ai pas voulu vous donner quelqu'un qui ignorât Québec et ses coutumes et qui vous fût étranger.

Lors des deux visites que j'ai eu la joie de vous faire et qui m'ont tant attaché à vous, j'avais reçu la confiance de l'estime et de l'affection si bien méritées dont vous entourez le cher père Debeauquesne. Beaucoup d'entre vous ont passé par ses mains et reçu sa formation. Il se dévoue depuis de longues années à Québec et à vous qu'il aime de tout son cœur, il a une grande expérience de nos œuvres, il possède toute ma confiance et mon affection, je suis sûr que vous lui avez ouvert vos cœurs et vos bras et que vous lui faciliterez de toutes les façons la lourde tâche que je mets sur ses épaules.

[*manque une ligne*] ... vous l'étiez à celui auquel il succède, il est maintenant pour vous le représentant de Dieu et le mien. Si Québec n'était si loin j'aurais tenu à l'installer moi même, mais hélas ! c'est chose impossible. Puissent les circonstances me permettre de ne pas trop tarder à retourner vous voir et à le confirmer lui même dans sa charge.

Je veux vous redire, m. b. aimés enfants du Canada, la grande affection que je vous porte à tous grands et petits. J'aime beaucoup tous mes enfants certes, mais il me semble que Dieu me donne pour les plus éloignés une tendresse particulière.

Tous les jours je prie pour vous ; je pense à vous sans cesse.

Pas une de vos lettres ne reste sans écho en moi, et quand je n'y répons pas promptement c'est que vraiment je ne le puis.

Je sais du reste aussi combien je puis compter sur vous et vos témoignages d'affection m'ont souvent profondément touché.

Je suis sûr que le jour de Saint Jean vous allez beaucoup prier pour moi, aussi c'est en toute confiance que je vous dit d'avance merci.

Bonne année à vous, mes chers Enfants. Que Dieu vous garde en bonne santé, s'il Lui plaît, qu'Il fasse pour vous de cette année 1910 une année de ferveur et de progrès.

Employez magnifiquement le temps précieux de la vie dont cette nouvelle année sera une portion importante. La mort approche, préparons nous, hâtons nous de devenir des Saints et des Apôtres parfaits des pauvres.

Adieu, mes chers Enfants. Tous je vous embrasse avec toute l'affection que je vous porte et qui est grande.

Continuez à prier pour moi comme je prie pour vous et restons continuellement unis dans l'amour de Dieu, de la Vierge Marie et des pauvres.

Votre père affectionné en M.

E A pr SV

Prière à M. Debeauquesne de faire parvenir la lettre ci jointe.

- A Joseph Rouillaud

Paris, 26 Décembre 1909

Bien cher Ami

Je vous adresse une lettre pour le C^{al} Vivès.

Veillez y ajouter, à l'endroit laissé en blanc, le nom de la famille, et, à la fin, ma signature. C'est par prudence que je n'ai mis ni l'un ni l'autre.

J'ai choisi la date de mon voyage parce que je pense que les enfants seront plus libres à ce moment et que je pourrai plus facilement les voir sans déranger leurs études.

Qu'en est-il ? Je ne viens pas spécialement pour les voir puisqu'il s'agit surtout d'arrangements dans le personnel dirigeant et de l'Œuvre, mais pourtant, il est important que je les entretienne librement et tant qu'ils voudront.

Je comprends votre ennui relativement aux idées. Vous m'en parlerez et nous verrons. Mais je crois qu'il ne faut pas s'inquiéter outre mesure.

Vous me dites qu'on ne gagne rien aux ménagements. Si. Nous y avons gagné bien des sympathies, bien des retours à nous, et ceux qui se montrent irréductibles y perdent ce que nous gagnons. L'expérience me prouve que la parole de l'Évangile est toujours vraie (Beati mites...). Du reste mon entourage immédiat est bien obligé de le reconnaître. La bénédiction de Dieu est pour ceux qui se montrent charitables. Je ne veux pas dire qu'il faille pousser la douceur et la charité jusqu'à la faiblesse. Ce ne serait plus ni de la douceur ni de la charité. Que Dieu me garde de faiblesse. Mais pour remplir la mission que j'ai reçue, je suis obligé d'employer les moyens qui, à mes yeux, sont les seuls pratiques et qui m'ont été conseillés par les hommes les mieux placés pour cela.

Encore une fois, nous causerons de tout cela bientôt, et bien volontiers je recevrai vos idées.

Je compte partir mardi ou mercredi. Je vous télégraphierai mon arrivée.

A bientôt et à vous de cœur en M.

E Anizan pr

Faites remettre ma lettre au C^{al} le plus tôt que vous pourrez. Prenez en connaissance.

Charles¹ m'écrit qu'il vous a envoyé sa réponse.

- A Marguerite Durouzeau Huriez

Paris, 28 Décembre 1909

Ma chère Marguerite

J'ai été retenu pendant près de trois semaines par une grippe qui heureusement est terminée.

Je suis heureux des bonnes nouvelles que tu me donnes des affaires de Stéphane, il y a là des avantages sérieux qui vous aideront de plus en plus à élever la famille.

Quand j'irai dans le Nord j'irai vous voir et nous causerons, si tu le veux, de Marguerite.

Je te remercie de tes vœux de bonne année, j'en forme beaucoup aussi pour toi et pour vous tous. Que Dieu vous accorde la santé et toutes les satisfactions que vous désirez, qu'Il vous aide surtout à élever vos enfants très chrétiennement ; dans l'atmosphère d'incrédulité et d'hostilité qu'ont créée les sectaires, ce n'est pas chose facile. Et pourtant c'est l'héritage que tous les parents sont tenus de donner à leurs enfants, maintenant comme toujours, et c'est la grande responsabilité de nos jours.

Adieu, ma chère Marguerite. J'espère vous voir dans le cours de Janvier.

Je t'embrasse ainsi que tous.

Ton oncle affectionné

Em. Anizan pr SV

¹ Charles Devuyt

1910

- A Raymond Calbardure

Paris, 1^{er} Janvier 1910

Mon cher Enfant

J'ai reçu avec grand plaisir vos vœux de fête et de bonne année, et je vous remercie des prières que vous faites chaque jour, que vous avez faites avec plus d'instance et de cœur encore à l'occasion de ces deux circonstances.

Moi aussi je vous souhaite une bonne et sainte année, la santé les bénédictions de Dieu, la sainteté et l'abandon parfait dans les bras de sa miséricorde si aimante.

Oui, abandonnez vous pour l'affaire du service, Dieu mesure toujours sa grâce aux besoins, et nul ne sait si bien tirer le bien du mal : « Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum ».

J'ai été très heureux de votre médaille dont je vous félicite.

Je me suis uni de pensée et de cœur à vos engagements récents et je continue à prier chaque jour pour vous.

Adieu, mon cher Enfant.

Qu'Il vous protège, vous soutienne et vous bénisse comme je le fais moi même.

Votre père

E A pr SV

- A Jules Forget

Paris, 1^{er} Janvier 1910

Mon cher Enfant

Merci de vos souhaits de fête et de bonne année, merci aussi de vos témoignages d'affection et surtout de vos prières.

A moi aussi il serait très agréable de me trouver avec mes chers Enfants de Rome en ce moment ou bientôt, mais le devoir me retient ici. Si une nécessité survenait j'irais vous voir avec grande joie, mais ce ne peut être de suite.

Je me réjouis en tous les cas de toutes les grâces que vous avez eues tout le temps de ces fêtes si belles et si touchantes.

J'ai passé en Belgique la fête de Noël, la nuit à Kain, le soir du jour à Frinoise et le lendemain Dimanche à St Lazare.

Il y a eu deux crucifix et trois engagements.

Bonne année à vous aussi, mon cher Enfant. Que Dieu vous accorde une bonne santé, une heureuse issue pour l'affaire du service, la sainteté et toutes ses bénédictions.

Adieu, mon cher petit.

Courage, confiance et à vous de tout cœur en M.

Votre père

E A

- A Gustave Debeauquesne
(photocopie)

Paris, 7 Janvier 1910

Bien cher Ami

J'ai reçu votre carte qui accompagnait la lettre de MM. Bernard et Taillon.

Depuis j'ai reçu la nouvelle de la mort du cher petit Turbide. J'ai dit la messe pour le repos de son âme et en allant à Kain la semaine prochaine je recommanderai le cher enfant à ses petits frères. Si on avait quelques détails édifiants je serais bien aise de les avoir ainsi que sa photographie. Un de ses frères ou M. Mac Leod, s'il a le temps, pourraient me les envoyer.

Comment allez vous, cher Ami ? Vous soignez vous ? Non ne m'écrivez pas longuement, cela vous chargera encore, donnez moi seulement les nouvelles plus importantes et succinctement. J'aime mieux cela. Je vois par les lettres reçues que tous vous aiment et sont désireux de vous alléger la tâche. J'en suis bien content. Surtout, ayez confiance et ne vous laissez pas gagner par la fatigue. Prenez du sommeil et de la nourriture, je vous l'ordonne.

Ici tout va bien. M. Sondag est seul très malade du cœur. Il est à l'infirmerie de Frinoise. Tout s'est bien passé ces derniers temps, à la Saint Jean, au 1^{er} de l'an.

Je vais faire la visite ca de Frinoise la semaine prochaine.

Je suis accablé de lettres et d'affaires, aussi je vous quitte.

Adieu. Bon courage et à vous affectueusement en M.

E. A. pr SV

Merci de vos vœux de fête et de bonne année. J'en forme de nombreux pour vous et tous mes chers Canadiens. Je les ai confiés à la très Ste Vierge.

- A Henri Grosse

Paris, 11 Janvier 1910

Mon cher Henri

Vous avez été des premiers à me souhaiter la Saint Jean et la bonne année au lendemain de votre Sous Diaconat, je dois vous paraître bien en retard. Ce n'est pourtant pas faute de penser à vous. Mais je ne suis pas mon maître.

J'ai été heureux de pouvoir vous procurer la grande grâce de votre consécration définitive au service des autels, mais votre devoir est de devenir fort, bien portant, pour me donner raison, aussi bien que de devenir homme de sacrifice et de prières pour donner raison à l'Eglise qui vous a accueilli.

Bonne année aussi à vous, mon cher Enfant, sainte année ! Que Dieu vous fasse comprendre de plus en plus l'esprit de votre belle vocation, esprit de charité, d'oubli de vous même et de zèle surnaturel. Qu'Il vous bénisse et vous protège aussi, je le lui demande.

J'espère que votre rétablissement s'opère peu à peu et que vous devenez bien portant sinon solide. Le travail vous attend.

Je suis obligé d'être court à cause de toute la correspondance qui me sollicite en ce moment. Croyez que je pense souvent à vous, que je prie pour vous et que mon affection ne diminue pas.

Adieu, de grand cœur je vous bénis.

A vous bien affectueusement en M.

E A pr SV

- A Raymond Calbardure

Paris, 12 Janvier 1910

Mon cher Enfant

Je réponds à propos du sujet particulier sur lequel vous m'écrivez.

Si vous pouvez obtenir la faveur dont vous me parlez, il n'y a pas à hésiter. C'est bien l'esprit de l'Eglise de ne pas passer par là ! Quand on est obligé d'y passer, il faut tâcher de tirer le bien du mal, mais si on peut l'éviter il faut le faire.

Quant à la question d'interruption d'un an, c'est une chose que nous verrons plus tard, continuez tranquillement votre année et nous ferons pour le mieux.

J'espère que vous continuez à bien aller.

Adieu, mon cher Enfant.

A vous tout affectueusement en M.

E Anizan pr

- A Joseph Rouillaud

Paris, 26 Janvier 1910

Bien cher Ami

Quelques mots seulement pour vous donner des nouvelles. Nous sommes envahis par la Seine qui déborde, qui sort par les égouts et par certaines bouches du Métropolitain et aussi par les lignes de chemin de fer souterrain.

Rue de l'Université notre maison est inabordable depuis hier au soir. Au moment où la circulation devenait presque impossible nos MM. m'ont conjuré de sortir afin de pouvoir être à tous. Je suis donc chez la bonne Marquise puis circuler. J'ai fait partir M. Néguin chez M. Deciry et le jeune Le Bihan chez M. Vaugeois. MM. Devuyt Fau-court et Marchand sont restés rue de l'Université avec des provisions pour quelques jours.

Dés ce matin je suis allé à Javel. J'ai eu toutes les peines pour arriver jusqu'à ces MM. car ils sont aussi entourés d'eau et isolés. Cour basse, caves, sous sol tout est plein d'eau. Presque toutes les maisons du quartier sont abandonnées. Ils ont recueillis une quinzaine de personnes dont les maisons sont remplies d'eau. J'ai expédié MM. Cochin et Le Gall. Les trois autres restent avec les sinistrés et des provisions.

Au Cercle, la cave est envahie par l'eau mais c'est tout. A Auteuil il a fallu vider les caves du papier et de tout ce qui les remplissait.

Je ne pense pas qu'un autre groupe soit atteint, mais la circulation est devenue très difficile. La misère va être grande. Hélas ! cette misère n'égalera jamais la misère morale.

Nous avons eu quand même hier après midi une réunion d'Œuvres. Environ cinquante s'y trouvaient. J'espère que vous allez tous bien. J'ai reçu la lettre de M. Delran et lui répondrai aussitôt que je pourrai.

Adieu. Mille choses à tous.

E A

Je vais tâcher d'aller voir mon monde de R de l'Université en barque.

J'attends des nouvelles de M. Biré, qui doit être aussi entouré et isolé.

- A Joseph Rouillaud

Paris, 4 Février 1910

Bien cher Ami

Je vous remercie bien cordialement de la bénédiction que vous voulez bien m'envoyer ce matin pour ceux auxquels je la communique.

Nous sommes dégagés rue de l'Université depuis hier au soir, Landrieu depuis ce matin. Javel où je suis allé hier est encore entouré, excepté d'un côté où il faut franchir un mur de 6^m à 7^m ce que j'ai fait hier. Malheureusement là, on est de plus en plus menacé de la chute d'une immense cheminée d'usine qui peut produire de grande dégâts. On a dû évacuer les meilleurs bâtiments et la chapelle.

M. Sondag est mourant.

Une dépêche m'apprend tout à l'heure que M. Le Bihan est dans une situation plus grave à Hyères. M. Yves Le G.¹ vient d'y partir. Faites prier pour les deux chers malades.

Nous avons toujours des inondés dans les maisons que je vous ai dit.

Au Cercle, plusieurs dames ont établi dans la nouvelle salle de jeux, qui est fort grande et magnifiquement éclairée, un atelier où une trentaine de femmes inondées travaillent et sont payées 0^f35 l'heure.

M. Henri² est parti hier pour Gaillon qui est inondé à son tour et qui l'a appelé d'urgence.

Adieu, cher Ami.

Mille choses à tous et à vous tout affectueusement en M.

E A pr SV

¹ Yves Le Gall

²Henry Tardé

- A Eugène Le Bihan

Paris, 6 Février 1910

Mon cher Eugène

J'ai appris avec une vraie douleur l'accident qui vient de vous arriver. J'étais tout à l'espérance et je me berçais de l'espoir de vous retrouver bientôt plus fort et capable de reprendre le travail.

Le Bon Dieu veut vous éprouver, et le quasi regret de ne plus souffrir comme avant, regret que vous m'exprimiez, était sans doute une inspiration de Dieu qui voulait prolonger vos souffrances.

Je vais dire la messe pour vous, et on prie partout où j'ai pu demander qu'on s'unisse à moi. Je le demanderai dans toutes les maisons.

De votre côté, mon cher enfant, priez, mettez-vous entre les mains de Dieu avec une confiance et un amour sans limite autant que possible. Offrez vous en victime pour le salut de notre malheureux peuple et pour nous qui désirons tant le procurer par tous les moyens.

Dieu et les pauvres c'est là votre préoccupation n'est-ce pas ? Offrez pour eux vos souffrances, votre inactivité et votre vie.

Nul ne peut faire plus pour celui qu'il aime que d'offrir sa vie ; réitérez en l'offrande, vous travaillerez plus par là dans le sens de votre vocation que ceux dont la vie est la plus active. En ce moment vous êtes plus puissant que tous. Et puis, si vous pouvez, offrez-vous avec élan de cœur et joie. Hilarem datorem diligit Deus.

Je ne vous quitte pas par la pensée et le cœur. Combien j'ai été touché du travail que vous étiez en train de faire pour moi ! En y pensant les larmes me viennent aux yeux. Pauvre cher petit. Je vous ai peut-être fait de la peine un jour, c'est que j'en avais beaucoup moi même à ce moment. Pardonnez le moi, mon Eugène, je ne vous en ai pas moins aimé et je ne vous en aime pas moins croyez le, c'est la vérité. Oh ! que je voudrais vous savoir le cœur en feu à cette heure pour notre grand et si aimé Maître. Aimez le, dites le lui offrez lui tout. Ayez pitié aussi de la foule immense des pauvres qui sont suspendus sur l'enfer, et offrez aussi quelque chose pour elle.

Adieu, mon cher enfant. Jean¹, M. Devuyt et moi prions ensemble pour vous.

Je vous embrasse en leur nom et pour moi.

Votre père affectueux en M.

- A Marguerite Durouzeau Huriez

Paris, 11 Février 1910

Ma chère Marguerite

Nous avons beaucoup souffert de l'inondation rue de l'Université et dans d'autres quartiers. Pour moi j'étais obligé de circuler pour veiller et pourvoir à chacun. Je circulais à travers l'eau sur des prolonges d'artillerie d'abord, puis en barque puis sur de petites passerelles. Il fallait sortir par les fenêtres et à l'aide d'échelles.

Enfin, c'est fini et les santés n'ont pas été atteintes. En ce moment nous nous occupons des sinistrés à domicile et par des institutions provisoires, distribution de vêtements, de lait, cuisine populaire, ouvriers pour les femmes des familles inondées etc. etc...

Les jours où je ne pouvais rentrer chez moi, en effet, je couchais chez la Marquise de Gontaut qui tient toujours une chambre à ma disposition.

Je n'ai pas de projet d'aller dans le Nord en ce moment.

Je n'ai pas vu ta tante depuis le 1^{er} de l'an, mais elle m'a écrit au moment des inondations et m'a envoyé une fois Albert. Je pense qu'ils vont tous bien.

¹ Jean Le Bihan

Adieu, ma chère Marguerite. Dis bien des choses de ma part à Stéphane et embrasse les enfants.

Ton oncle affectionné

Em Anizan pr SV

As-tu fait visite à Madame Vanheuil ?

- A Joseph Rouillaud

Paris, 12 Février 1910

Cher Ami

Nous sommes encore un peu inquiets de voir remonter la Seine, nous espérons cependant qu'elle n'ira pas si haut que la 1^{ère} fois.

En attendant, nous faisons tout le possible pour soulager les misères accumulées. Vous savez ce qui se fait chez le docteur¹. Il me dit vous avoir écrit. A Javel on fait du matin au soir des visites aux malheureux. On a reçu de tous côtés nombre d'effets et du linge à distribuer, et les aumônes sont venues abondantes. Aussi, en plus des visites faites au nom de la Croix Rouge on va en faire de particulières à toutes les familles du Patronage qu'on pourra soulager plus largement.

Auteuil continue à faire le bien aussi, ainsi que St Thomas d'Aquin qui fait également ses efforts d'accord avec les sœurs.

Puteaux qui, d'accord avec M. le Curé, a nourri près de 400 personnes un certain temps, continue aussi à soulager les malheureux. Un grand nombre ont perdu tout ce qu'ils avaient, linge, lits, meubles.

Un bon nombre se montrent vraiment reconnaissants. L'autre jour j'étais à Javel, un brave ouvrier a amené ses deux gds garçons

¹Code pour Jules Schuh

pour la 1^{ère} communion. Il avait été touché du dévouement de ces MM.
« Ils ont été si gentils ! » me dit-il.

J'ai vu hier le P. Vincent de P. Bailly qui m'a affirmé que les siens avaient obtenu sur une simple demande, dispense complète du décret sur les finances à cause des événements de France. Il m'assure qu'on obtient très facilement cette dispense.

Informez vous donc discrètement et à l'occasion de ce qui se passe dans les diverses familles au sujet de tous ces décrets. Je suis très gêné pour les études des vocations tardives et des vocations qui peuvent venir des Séminaires. Je suis hésitant à aller dans les gds séminaires. Déjà j'ai dû remettre un jeune homme de Nantes à la fin de son Séminaire, et toutes relations ont cessé.

Assurément il faut me réabonner aux Acta S^æ Sedis. Si je ne vous ai pas remboursé les 15^f l'an dernier c'est pur oubli, je ne sais. Vous me le direz et je donnerai les 30, mais je n'ai pas reçu le dernier numéro qui pourtant me serait utile. Veuillez dire qu'on me l'adresse et qu'on continue.

M. Le Bihan a été administré, vous l'ai-je dit ? Il est un peu mieux. M. Sondag est aussi un peu mieux. La M^{ise} a été très émue en apprenant que M. Edou. était un peu souffrant. Il ferait bien de lui adresser un mot. Va-t-il mieux ? J'espère que c'est passer.

Rien de très nouveau sinon que nous sentons toujours la protection du ciel et que notre dette de reconnaissance s'accroît chaque jour. Il faut donc remercier.

Je vais aller faire une conférence aux élèves de St Sulpice un de ces jours.

Adieu, cher ami. Mille choses à tous, surtout à ceux qui m'ont écrit et auxquels je ne puis répondre en ce moment. Tout mon tps y passerait et j'en ai bien besoin.

A vous bien affectueusement en M.

E A

Et les conscrits ? ?

- A Raymond Calbardure

Paris, 19 Février 1910

Mon cher Enfant

J'ai appris avec grande joie votre délivrance de la perspective qui reste à vos deux frères. Je pense que vous avez bien remercié la Sainte Vierge et que vous allez prier pour ceux qui passeront par l'épreuve.

Non, je ne pense pas que notre maison du 82¹ ait jamais été en danger, même quand elle baignait dans deux mètres d'eau.

Les hautes maisons de Paris si bien liées les unes aux autres ne se laissent pas entraîner comme les chaumières. Tout est possible assurément, mais rien ne s'est effondré de notre côté. Nous avons été fort gênés, nous avons souffert du froid et de l'humidité, mais des milliers de pauvres gens ont plus souffert que nous.

Cependant, il semble bien que cette grosse épreuve jointe aux catastrophes qui se succèdent presque sans interruption sont des châtiments trop mérités et qui peut être en présagent d'autres plus grands encore.

La guerre aux écoles libres et la perversion systématique des pauvres enfants est plus terrible, incomparablement.

J'espère que vous allez bien et que le temps est plus clément à Rome qu'ici. Nous avons sans cesse du vent et de la pluie.

Adieu, mon cher Enfant.

Croyez toujours à ma vive affection en M.

Votre père

E A

¹ Bureau Central de l'Union des Œuvres (Union des Associations Ouvrières Catholiques) : 82 rue de l'Université

- A Lucien Chevalier

Paris, 19 Février 1910

Mon cher Pessimiste

Tout va donc toujours au plus mal. Vous n'êtes pas un saint, vous n'avez pas une volonté sérieuse de la sainteté, vous vous sentez impuissant, découragé ; la lâcheté, la faiblesse produisent en vous des effets désastreux. Plus que jamais vous doutez d'arriver à la sainteté que Dieu veut, vous reprochez quelquefois à Dieu de vous avoir appelé à son service, vous vous sentez un cœur de glace etc... etc... etc.....

Chacune de vos lettres est remplie d'une forêt de cyprès de ce genre, et à la fin on s'étonne que Lucien ne conclue pas qu'il va aller se jeter dans le Tibre.

Qui donc m'a donné un enfant pareil ? vrai moulin à charbon, une sorte de croque mort qui est toujours occupé à conduire le deuil de lui même.

Si c'est ainsi à 24 ans, que sera-ce à 60 ? Il est vrai que je n'y serai plus, mais enfin, cela promet de beaux jours à mes successeurs !

Croirait on qu'il a traversé le service militaire, qu'il a connu les misères du trouper et qu'il a été sous officier chargé de soutenir le moral de ses hommes ?

Voulez vous vous relever et soutenir votre moral à vous, petit misérable ! Le Bon Dieu ne vous a-t-il pas choisi entre mille autres, ne vous a-t-il pas appelé à une sublime vocation ? n'a-t-il pas promis de donner sa grâce à la bonne volonté et votre volonté ne dépend elle pas de la prière ?

Ah ! que je suis peiné quand je vois un jeune homme si choyé de Dieu crier toujours la misère et broyer du noir à journée faite. Dites une bonne fois que vous êtes un misérable, faible, incapable de quoi

que ce soit, mais au moins décidé à prier et à s'abandonner entre les mains de Dieu.

Je veux que mon enfant devienne vaillant, viril, confiant quoi-qu'humble, modèle de gaieté et de courage.

Cette petite diatribe va-t-elle peiner mon cher Lucien ? Non, car il va se dire : « mon Père m'aime bien puisqu'il me parle si franchement, et comme je l'aime bien aussi, je vais lui faire le plaisir de lui donner un enfant qui soit un homme et non un saule pleureur[»]. Mais ce sera surtout pour Dieu.

Adieu, mon cher Lucien. Je vous embrasse dans l'amour de notre bonne Mère. Sans rancune !

- A Jules Forget

Paris, 19 Février 1910

Mon cher Jules

Ne vous préoccupez pas trop de nous et de vos frères au sujet des inondations. Nous avons eu notre petite part d'épreuve mais bien d'autres ont incomparablement eu à souffrir plus que nous. Nous tâchons d'en soulager autant que nous pouvons, mais pour nous, l'épreuve passagère n'est plus qu'un souvenir.

J'ai appris hier soir que vous êtes pris pour le service. - J'en suis peiné, mis puisque le Bon Dieu le permet je ne veux pas que vous vous en attristiez trop. Cette épreuve tournera à votre bien, si vous vous y préparez bien, elle tournera aussi au bien d'un grand nombre, j'en suis convaincu.

Vous vous affermirez dans la vertu, vous acquerez des mérites, vous apprendrez à connaître le monde et les âmes, vous com-

prenez mieux ce que c'est que la peine, vous ferez du bien aux âmes et vous vous rendrez plus apte à votre vocation.

Je serais très peiné si je vous savais désolé et craintif.

Pour une vocation comme la nôtre, il faut des hommes qui ne craignent pas de mettre la main à la pâte et qui profitent de tout pour se rendre plus aptes à leur mission.

Laissez faire le bon Dieu, et livrez vous à lui.

N.S. a pris rang parmi nous pour nous mieux sauver. Il a pris sur lui nos misères. Vous sauverez plus sûrement les pauvres quand vous aurez un peu partagé leurs épreuves.

Donc, ne vous désolez pas comme une fillette, acceptez généreusement la perspective actuelle vous comprendrez plus tard les vues de Dieu.

Quant à votre faiblesse ? Il sera lui même votre force si vous l'aimez et si vous employez les moyens qu'il vous offrira.

Préparez bien vos Ordres Mineurs on ne les reçoit qu'une fois et on répare difficilement une lacune à ce point de vue.

Adieu, mon Jules. Ecrivez moi que vous êtes content de ce que Dieu permet. Nous verrons pour votre garnison.

A vous tout affectueusement en M.

E A pr SV

- A Jules Forget

Paris, 31 Mars 1910

Mon cher petit troupier

Je sais votre sort qui me chagrine bien un peu mais que je tâche de prendre bravement comme vous devez le prendre vous

même. Je vois que vous n'êtes pas sans ambition puisque vous rêvez déjà l'Etat Major.

Il est vrai que ce ne serait pas du tout un chagrin pour moi d'avoir tout près mon petit Normand. Je verrai si je puis arriver, je ferai le possible priez pour cela. J'ai reçu la visite hier de M. Régnier ce matin de M. Le Calvez. Ils ne se plaignent ni l'un ni l'autre et travaillent efficacement à faire l'œuvre de Dieu.

J'espère que vous la faites en vous et vous m'en rendrez compte bientôt puisque je compte vous voir dans 2 ou 3 semaines. C'est pour cela que je ne vous en dis pas plus long.

Adieu, mon cher Jules.

A vous tout affectueusement en M.

E A pr SV

- A Alexandre Josse

Paris, 11 Mai 1910

Mon cher Alexandre

Le nom du Saint d'aujourd'hui me dit bien des choses au cœur. Il me dit l'affection ancienne et fidèle, le dévouement inébranlable qui ne s'est jamais démenti, il me dit toutes les délicatesses du cœur, il me dit tant de prières faites pour moi et aussi tant de bonnes heures hélas passées. Je ne puis entendre ce nom sans éprouver quelque émotion et sans que s'évoque devant moi un visage bien cher.

J'aurais voulu vous écrire plus tôt mais j'arrive de Rome. Du moins j'ai bien prié pour vous, et à la messe et dans le cours de la journée. Que Saint Alexandre obtienne de Dieu qu'il vous bénisse, qu'il vous protège, qu'il vous sanctifie et qu'il rende votre vie bien féconde, qu'un jour lointain il vous mette dans son ciel.

J'espère que vous allez bien.

Mon voyage s'est bien passé.

J'ai organisé la nouvelle communauté, l'œuvre fonctionne.

La maison de Palestro va aussi. Le pauvre M. Edouard est assez malade du cœur et des artères. Il m'inquiète beaucoup. Il est pâle, faible et facilement essoufflé.

J'ai été bien touché des bontés du Pape qui a été prévenant paternel et d'une délicatesse touchante. Je vous en parlerai quand je vous verrai.

Le voyage lui même s'est bien passé. Je suis revenu pas trop fatigué avec seulement quelques douleurs aux reins, douleurs qui se dissipent du reste.

J'ai trouvé ici tout le monde en bon état. Les fêtes des Unionistes se sont bien passées, j'en ai été heureux pour la chose en elle même et aussi pour M. Devuyt qui s'est donné bien de la peine.

Adieu, mon cher Alexandre.

Bonne fête. Croyez toujours à la grande et tendre affection de votre père et ami qui vous embrasse bien fort comme il vous aime.

E A pr SV

- A l'abbé Chaptal,
(brouillon)

Tournai, 7 Juin 1910

Monsieur le Curé

Je reçois ce matin même la lettre dans laquelle vous voulez bien vous faire l'interprète des désirs de M. Merrien relativement à l'Œuvre de l'impasse Falguières.

C'est vrai, j'ai résolu de retirer nos Messieurs parce que je ne vois plus la raison d'être de l'œuvre si proche de la nouvelle paroisse heureusement fondée et aussi parce que le local de l'impasse Falg. est par trop défavorable, restreint et malsain.

Il pouvait bien se tolérer d'un façon provisoire mais comme installation stable et définitive ce n'est pas pratique. J'ai fait part il y a déjà longtemps à l'archevêché de mon projet de retraites auquel il n'a jamais fait aucune objection.

Je dois d'ailleurs vous avouer que j'ai consulté aussi la convenance de la nouvelle paroisse dont je ne voulais pas entraver les projets par une situation très voisine et acquise et que nous pouvions abandonner sans sacrifier de trop gros intérêts.

On nous demande en beaucoup d'endroits et dans mon esprit j'ai disposé de nos deux prêtres pour un autre champ. Cependant ils n'y sont pas encore et il faut bien l'avouer *conditio posidentis melior*.

Il est bien un peu tard et le maintien de l'œuvre me mettrait dans un assez grand embarras.

J'avoue que votre intervention m'impressionne.

Quoi qu'il en soit, je verrais volontiers Monsieur Merrien pour cette affaire et si après nos objections il persistait dans la pensée que nous pouvons l'aider et dans son désir d'accord avec l'Archevêché, je remettrais cette affaire à l'étude. Je vous laisse le soin d'offrir de ma part un rendez vous à M. Merrien quand et où il voudra à partir de mardi 14 courant.

Permettez moi, Monsieur le Curé, bien que cela ne me regarde pas de vous dire combien j'ai été heureux de votre nomination à la cure de Plaisance. On ne pouvait faire un choix plus judicieux ni plus intelligent. C'est un vrai bonheur pour la paroisse et le quartier et à l'occasion j'en dirai ma pensée à l'Archevêché.

- A Joseph Rouillaud

Tournai, 8 Juin 1910

Cher Ami

Je reçois votre lettre du 6 et l'inscription pour la plaque de marbre. Elle est bien, merci.

Je vous écris pour un cas particulier. Voyez si vous avez le temps de consulter quelqu'un avant votre départ, sinon ce sera pour votre retour à Rome. Cependant cela presse un peu à mes yeux.

J'ai enfin déterminé le P. Lantiez à rentrer de quelque façon sans qu'il y ait pour lui d'obligations incompatibles avec sa situation et son âge.

Ce que je dis, je le dis d'accord avec tout le Conseil qui en a délibéré.

Serait-il possible de rendre à ce bon père une partie des privilèges des membres de la famille sans les obligations strictes ?

Le pourrait-on par une affiliation ou un lien quelconque ?

Vous savez que s'il a demandé dispense, ça été parce qu'il s'est cru embarrassant et dans une situation impossible, écarté de tout, mis pour ainsi dire en marge ou en dehors par le fait, n'étant tenu au courant de rien, tout à fait délaissé et cependant toujours lié par les obligations qu'il se voyait dans une quasi impuissance de tenir.

Maintenant, à 87 ans, attaché à la famille comme au premier jour, lui ayant rendu des services éminents dans les questions de revendication, ayant laissé à la congrégation les 67 ou 68 000^f qu'il a prouvé lui venir de sa famille et qu'il a arraché au gouvernement, vénéré et aimé de tous ceux qui l'avaient connu, ancien Supérieur Général et ayant contribué à la fondation de l'Institut, il a droit à des faveurs particulières, je crois. Peut-on demander directement au Pape qu'il daigne lui rendre ses privilèges, ou bien faut il demander par la Sacrée Congrégation ?

C'est délicat à cause des récents événements.

Le bon Père consent avec joie à un rapprochement, le Conseil le désire moi je le demande.

Qui consulter ? Le P. Daum ? Dom Bastien ? Qui ?

Voyez, dites en un mot à M. Edouard seul avec consigne de ne pas dire un mot.

S'il faut un rapport, je le ferai. Le Docteur¹ est d'avis qu'il faut aller directement au Pape. Demandez et voyez. Et en France pas un mot sinon aux membres du Conseil, s'il vous plaît. Si vous pouviez apporter quelques idées qqs conseils de personnes autorisées, ce serait une avance.

Adieu à vous et à tous de cœur en M.

E A pr SV

Dites au cher Fernaud[?] que je prie pour lui. Nous vous attendons avec impatience et avec le Docteur, il nous tarde de vous embrasser.

Il vient de perdre son beau frère.

- A Raymond Calbardure

Tournai, 26 Juin 1910

Bien cher Ami

Je vous ai dit à Rome ce que je pense d'un voyage en ce moment et surtout sur les instances peu justifiées à mon sens de votre mère.

Elle m'a encore fait presser par M. Edmont. Maintenant c'est un homme d'affaires qui intervient.

¹Code pour Jules Schuh

Allez donc à Arras. C'est à mon corps défendant que je vous permets car il y a là un antécédent fâcheux pour vos frères.

Vous comprenez vous même que le sentiment des personnes du monde dont parle la lettre que vous m'envoyez, n'a absolument aucune valeur. Tous ceux auxquels parlera votre mère diront de même sans savoir, sans connaître la vie religieuse, et pour lui faire plaisir.

Tout ce monde n'a pas voix au chapitre dans la question. Enfin, allez. M. Edouard vous avancera l'argent.

Ne me récrivez pas à ce sujet c'est inutile. Je vous donne la permission. Bien entendu c'est après les examens passés.

J'ai appris avec plaisir que vous allez bien à part votre indisposition passagère. Soignez la.

Adieu, cher Ami.

A vous bien affectueusement en M.

Em. Anizan pr SV

- Aux Scolastiques
des Frères de Saint Vincent de Paul

Paris, 14 Juillet 1910

Mes bien aimés Enfants

J'ai été un peu surpris et peiné d'apprendre l'émotion que vous a causée l'appel que j'ai adressé à deux d'entre vous pour rendre à votre famille à laquelle vous devez tous tant, un service qui sera du reste tout plein d'avantages pour eux.

Ne vous ai-je pas dit suffisamment que vous devez être des soldats d'élite prêts à toutes les besognes à toutes les corvées, surtout à celles qui pourraient vous étes pénibles ?

Tous, en vous donnant à Dieu, vous vous êtes mis entre ses mains pour toute sa volonté. Etait-ce donc de bouche et le moment

venu de vous sacrifier seriez vous donc hommes à reculer ? S'il en est ainsi pour quelqu'un, c'est qu'il n'est pas apte ou qu'il n'est pas encore à la hauteur de ce que Dieu attend de nous. Si j'ai pris pour un an deux d'entre vous, ce n'est pas pour les punir de fautes que je ne leur connais pas, je leur ai donné au contraire une marque de confiance en les jugeant capables de ce que je leur demande.

Je ne m'engage nullement à ne pas en faire autant, si besoin est, pour quelques autres d'entre vous.

Il me faut des hommes prêts à tout et non pas des fillettes toujours prêtes à s'émotionner et à se croire sacrifiées quand on met à l'épreuve leur esprit de sacrifice et leur bonne volonté.

Je suis du reste convaincu que ces réflexions sont maintenant inutiles et qu'au repos tout le monde comprend cela.

Plusieurs d'entre vous comme de vos frères aînés sont venus me trouver jadis pour me dire : « Je suis entre vos mains pour tout ce que vous voudrez, près ou loin, dur ou doux. » Voilà les vrais et ceux qu'il nous faut. Demandez à Dieu de vous rendre tous ainsi si vous ne l'êtes.

J'ai bien pensé à vous, m. c. e., pendant la période pénible de vos examens, j'ai appris avec joie votre courage et vos succès. Les quelques petits échecs très réparables ne doivent pas décourager ceux qui en ont souffert et qui peuvent se rendre le témoignage qu'ils ont fait le possible. Bonum est quia humiliasti me. Ils répareront cela bientôt. Reposez vous bien, prenez de bonnes vacances, pratiquez la charité dans la perfection. Sur mer comme sur terre je penserai à vous, je prierai pour vous et je vivrai au milieu de vous par le cœur.

Vous aurez un bon prédicateur pour votre retraite, je m'en réjouis.

Adieu. Ne vous faites pas de peine si je n'ai pas répondu comme de coutume à toutes vos lettres. J'emporte avec moi ceux auxquels je n'ai pas répondu. Je suis allé au plus pressé.

A vous tous bien affectueusement.

Votre Père aimant

E. Anizan pr SV

- A Henri Grosse

*Du milieu de l'Océan
21 Juillet 1910*

Mon cher Henri

J'ai reçu votre lettre du jour de Saint Pierre.

Je suis particulièrement heureux que vous ayez pu achever votre année et passer vos examens. Je redoutais un retard qui eût été aussi mauvais pour votre santé future que pénible pour le présent. Re-posez vous sérieusement pendant vos vacances et faites le possible pour achever ces années d'épreuve après lesquelles je l'espère, nous pourrons pourvoir plus efficacement à vous rendre fort.

René est toujours dans les tergiversations. Je pense le confier à M. Hautin à la rue Frinoise, cela permettra d'attendre la maturité et les événements.

Ne vous découragez pas de vos sécheresses, je vous l'ai dit et répété, l'important est la volonté. Reprenez toujours vos résolutions et remettez vous à l'œuvre.

J'ignorais le changement de Marcel.

Pendant les vacances faites tout pour être agréable à vos frères et rendre la vie commune agréable à tous. Dieu vous saura grand gré de cela et moi aussi.

Je vais voir M. Piché dans trois jours sans doute, car je compte arriver à New York samedi.

Je suis sûr, connaissant votre bon cœur, que vous priez pour que mon voyage produise du bien et de la gloire pour Dieu. Merci et continuez.

Adieu, mon cher enfant.

Je suis bien aise, malgré la joie que j'aurais à vous posséder ici, que vous n'y soyez pas, car vous seriez malade comme j'en vois autour de moi. Ma santé à moi s'est maintenue très bonne depuis mon

départ du Havre malgré l'agitation de la mer qui sans être excessive en a éprouvé un grand nombre.

A vous tout affectueusement en M.

Em. Anizan pr SV

- A Jules Forget

De l'Océan, 22 Juillet 1910

Mon cher Jules

En traversant le Havre d'où j'ai embarqué pour l'Amérique, j'ai bien pensé à vous, vous le devinez. Je me préoccupe de votre destination. De mon côté, j'ai fait des démarches pour demander Paris ou Versailles. Avant mon départ je n'ai pu avoir de solution. Nous aurons fait le possible, mettons tout entre les mains de notre bonne mère du ciel, c'est le mieux. Mais priez et préparez vous, mon petit Jules, à l'épreuve du service militaire. Que j'aimerais à vous avoir près de moi à Paris ! Enfin !

En attendant, prenez de bonnes vacances, reposez vous.

Priez aussi pour que mon voyage au Canada fasse du bien.

Adieu, mon cher Jules.

Au loin comme auprès je pense à vous et prie pour vous. Est-il utile de vous redire combien vous aime votre père.

Em Anizan pr SV

- A Lucien Chevalier

St Hyacinthe, 27 Août 1910

Mon cher Lucien

Merci de votre longue et bonne lettre, je ne puis hélas ! y répondre que bien brièvement.

Pour l'incident qui a tant ému vos chers frères Canadiens, il est des plus simples et ne valait pas tant d'inquiétude. Je n'ai eu nullement à me plaindre de M. Delisle et de M. Calbardure. J'ai eu besoin d'eux pour le petit noviciat et je leur ai donné une marque de confiance en les choisissant. Il n'y a pas de promesse qui vaille contre les Constitutions et du reste il n'existe aucune promesse les restreignant pour personne.

Cependant nous devons tous reconnaître que pour nos chers enfants d'outremer le sacrifice de leur famille et de leur pays est aggravé par la distance et l'impossibilité de revenir voir les leurs, même dans un cas extrême, comme les autres le pourraient. A ce point de vue le sacrifice du départ est encore plus grand. Ils ont un mérite plus grand.

Je puis très bien allonger leur absence du Canada et les caser où je juge bon comme les Français.

Cependant j'ai l'intention de faire comme mes prédécesseurs, ne mettre un Français au Canada ou un Canadien en France que s'ils me témoignent y adhérer volontiers. C'est une condescendance de ma part et que j'ai la ferme volonté de continuer ; la mesure est donc égale pour tous mes enfants si aimés. Quant à M. Delisle, je comprends un peu sa peine en voyant prolongée son absence de sept ans déjà et dont ses parents comptent les délais, mais il a déjà bien accepté cette épreuve qui lui sera très profitable. J'ai du reste et j'avais l'intention d'avance, s'il acceptait bien l'épreuve, de lui donner une compensation qui n'est nullement obligatoire de ma part mais qui consolera les siens et qui sera une petite récompense du service qu'il nous rendra comme M. Calbardure a la sienne.

Je prie pour la pauvre Lucienne mais surtout pour mon Lucien.

Adieu, mon cher Enfant.

Je suis toujours à vous de même de tout cœur en Marie

Em Anizan pr SV

- A Eugène Le Bihan

Québec, 30 Août 1910

Mon cher Eugène

J'apprends par votre lettre que vous êtes revenu à Paris. Il m'est impossible de loin de régler votre poste. Il faut que je sache ce que vous pourrez faire et puis je verrai ce qui convient le mieux. Je suis heureux du moins que votre séjour en Bretagne vous ait fait du bien.

Ce qu'il faut surtout, c'est que vous vous donniez à la prière et à la résignation pour les pauvres, les œuvres et la famille.

Un relig. faible peut beaucoup pour sa famille et dans le sens de sa vocation quand il est saint et résigné à la volonté de Dieu, c'est ce que le divin Maître attend de vous en ce moment.

C'est, certes, bien crucifiant, mais combien méritoire et fécond ! Chacun travaille au grand but à sa façon.

Offrez tout dans le sens de votre vocation et vous la remplirez magnifiquement.

Je ne me plaindrai jamais de mes souffrants au contraire, ce sont des trésors.

Pour moi je vais d'une maison à l'autre, parlant, réglant, visitant, relevant, cherchant des vocations etc... etc... Enfin, tout va bien ici en somme. La bonne volonté est parfaite, l'esprit excellent, chacun est à son affaire.

Je suis forcé de rester pour le congrès de Montréal, sans cela je reviedrais dès la semaine prochaine. Je repartirai d'Amérique le 15 Septembre. Il me faudra sans doute sept jours de voyage avant d'être à Paris. En attendant faites ce que vous dira le docteur.

Adieu, mon cher Enfant.

Priez pour moi et croyez à mes plus affectueux sentiments en
N.S.

E A pr SV

Je suis bien ennuyé. Je reçois une lettre de Louis Quibon de St Gravé par Rochefort en Terre Morbihan, me réclamant des renseignements que je lui ai envoyés. Sa lettre est du 15 Août. Quand une réponse arrivera-t-elle ? Si vous le connaissez, écrivez lui donc ou dites à Jean¹ s'il le connaît de lui écrire en envoyant les renseignements les plus urgents. Ma réponse s'est elle égarée, est-elle enfin parvenue ? Il ne sait pas que je suis en Amérique et il s'étonne du retard.

- A Joseph Rouillaud

New-York, 14 Septembre 1910

Bien cher Ami

J'arrive de Montréal et ne pars que demain sur la Savoie pour voguer vers la France. Je reste à l'hôtel en attendant et je puis vous écrire, j'en profite. Je suis désolé des nouvelles du pauvre P. Edouard. Soignez le le mieux possible comme vous le faites d'ailleurs. Soignez aussi votre jambe, ces maux sont souvent longs quand on ne les soigne pas à temps, s'il faut vous tenir couché quelques jours, n'hésitez pas.

Donnez-moi des nouvelles.

Oui, faites faire aux enfants le pèlerinage d'Assise, ce sera la récompense de leur bon esprit, de leur charité et de la soumission admirable qu'il[s] me témoigne[nt] dans leurs lettres. Dieu les bénira. Je prendrai part à la dépense.

¹Jean Le Bihan

Pour le P. Lan.¹ je ne sais que vous dire d'une affiliation dont je ne comprends ni le sens, ni la portée, ni l'à propos. Le P.L. a accepté que je fasse ma demande. Si vous pouvez lui obtenir ce qu'il désire pour le tiers-ordre, rien de mieux. Sinon insinuez lui donc que les vœux religieux l'emportent sur des faveurs qui visent surtout les fidèles, car le tiers ordre a été fait pour eux.

En tous les cas dites moi la portée de cette affiliation dont vous me parlez, car il est fort délicat en ce moment de prendre une décision comme celle là.

Au sujet des études vous avez dû prendre des informations sur les cours des Domini. Envoyez moi une note sur ceux qui commencent la philosophie, sur les cours susdits, comment ils se font, sur l'esprit qui y règne. C'est une mesure grave qui pourrait attirer bien des difficultés si nous n'allons à coup sûr. Qu'en pensent les répéteurs ?

Peut être serait il possible de commencer avec un petit nombre ?

J'ai trouvé au Canada un dossier de papiers qui y étaient cachés, il s'agit des affaires de 1907, je vous assure que c'est fort instructif. Il y a entre autres papiers un rapport de M. Maig.² sur ce qu'il a fait à Rome pour cette affaire. N'en parlez pas. C'est fini. Mais le C^{al} Vivès m'y apparaît sous un jour nouveau.

Adieu, cher Ami. Sanctifiez vous, et aussi nos enfants et priez que je le fasse aussi en dépit de tant de voyages et de mouvement.

A vous bien affectueusement en M.

E. A.

Océan - 20 Sept. 1910. J'ai gardé cette lettre pour la mettre au Havre. Elle vous arrivera plus vite. La traversée est bonne. Plus qu'un jour et ½. - Tout a bien été au Canada. L'arrivée de cette lettre sera la preuve de mon heureuse arrivée en France.

¹ Louis Lantiez

²Charles Maignen

- A l'abbé Mottard

Paris, 4 Octobre 1910

Bien cher Ami

Votre lettre m'est arrivée au moment où je revenais d'un voyage de deux mois en Amérique. Elle m'a fait plaisir comme les précédentes parce que je vous ai gardé moi aussi intacte l'affection si vive que j'avais pour vous.

Je n'ai pas oublié votre si affectueux accueil et celui de votre vénérable mère, lorsque je passai chez vous.

Vous devriez bien venir au congrès de Moulins, il y a demi place sur le P.L.M. et si besoin était et si aussi vous êtes resté dans votre bonne simplicité que j'aimais tant, je vous aiderais bien un peu pour votre bien et celui de votre entourage.

Je ne suis pas pour aller à Rome d'ici un certain nombre de mois, cependant un voyage chez vous peut se faire sans cette occasion. Mais me voilà bien pris d'ici un certain temps.

Le congrès de Moulins, mes affaires particulières, un congrès à Pau, un voyage assez compliqué en Belgique.

Tout cela, je le crains, va me prendre avant les froids, c'est à dire au moment que vous me demandez.

Si pourtant il y avait un grand bien en jeu, je verrais, mais ce me serait plus facile après l'hiver.

Récrivez moi ou venez à Moulins dites moi ce que vous désirez de moi, je verrai. J'irais en même temps à Chambéry où on me demande également mais sans me fixer de date.

Non, ne vous découragez pas.

Dieu voit vos désirs et vos efforts, n'est-ce pas l'essentiel ?

Je prie pour vous et compte aussi sur vos prières.

A vous bien affectueusement en M.

Em. Anizan pr SV

- A Eugène Le Bihan

Moulins, 7 Octobre 1910

Mon cher Eugène

Je suis parti de Paris avec le chagrin de votre peine. Elle m'a affecté parce qu'à mon avis elle n'a pas de raison d'être maintenant plus qu'avant.

Tout cela ne vous apprend rien, puisque vous même m'avez mis au courant de votre état de santé toujours précaire.

Je dois par devoir veiller sur vous tous. Je dis sur vous, car votre santé à vous m'est chère, je suis heureux de la voir meilleure, et si je pouvais la consolider et l'assurer, rien ne me coûterait pour cela. St Germain favorable à quelques égards ne sera-t-il pas trop vif comme air pour vous ? La nourriture sera-t-elle suffisante ? y aurez-vous tous les soins à désirer ? Si vous avez pendant l'hiver quelques passes plus difficiles, serez vous soigné et entouré comme il le faudrait ?

Tout cela me laisse anxieux.

D'autre part je vais mettre là, n'ayant pas d'autre endroit, des santés très faibles et de vrais candidats à toutes sortes de maladies ; et, comme je vous le disais, n'y aura-t-il pas quelques chances de plus pour eux de prendre du mal !

J'ai envisagé les deux côtés, le vôtre d'abord.

Pourquoi vous faire tant de peine.

Je comprends bien que les inquiétudes exagérées qui se sont révélées à vous, vous soient pénibles. Mais, tenez compte de l'état maladif de l'auteur et de l'énervement qui vient de cet état.

L'affection, mon Eugène, vous l'avez, croyez le.

A Frinoise, il y a quelques points noirs pour vous, je l'ai entrevu mais il y a des sœurs, tout est organisé pour qu'on ait des soins, ceux qui y sont restés s'en sont bien trouvés. J'y vais assez souvent et puis veiller sur mes chers chanoines.

Offrez à Dieu l'épreuve de la santé, ses suites et les peines que vous vous faites. Je pense à vous, je prie pour vous, je ne vous quitte guère par la pensée et je vous aime toujours tendrement. Souffrons ensemble, mon cher petit, et que ce soit pour Dieu et pour les pauvres.

Je vous embrasse de cœur comme je vous aime.

E A pr SV

Je veillerai à ce que vous ne soyez ni oisif ni abandonné.

- A Eugène Le Bihan

Theillat (Allier), 14 Octobre 1910

Mon cher Eugène

J'apprends que vous êtes parti pour Frinoise avant que j'aie su le résultat de la visite du médecin. On me dit que c'est au reçu de ma dernière lettre. Elle ne concluait pas pourtant absolument en ce sens. Quoiqu'il en soit je vous verrai bientôt, j'espère, et j'organiserai votre vie actuelle et aussi les soins dont vous avez besoin.

Vous me mettez au courant de tout. Je suis votre père et votre ami, vous le savez, et je veux veiller sur vous comme sur une partie de moi même. Ma peine est de craindre que vous n'en ayez. Enfin Dieu mène tout.

Sanctifiez vous, offrez l'épreuve de la santé et les autres s'il en est, pour notre grand but. J'ai bien pensé à vous ces jours.

Le congrès a bien été, Dieu l'a visiblement béni. Priez un peu pour moi, moi je prie chaque jour pour vous.

Adieu, mon petit Eugène.

Je vous embrasse de cœur

E. A

Mille choses à tous. Vous pouvez annoncer que je ne tarderai guère à aller en Belgique.

- A Yves Allès

Paris, 12 Novembre 1910

Mon cher Yv.

Je serais heureux de savoir si vos inquiétudes pour les petits viennent de leur professeur ou d'eux mêmes.

Je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous ayez été chez les Carmélites. Elles vous aident de leurs prières, vous les avez aidées de vos personnes, c'est dans l'ordre. L'important est que votre communauté n'en souffre pas. Du reste dans des cas de ce genre, gardez pour vous vos démarches, il est impossible de suivre les impressions de tout le monde.

Je vois que le bon M. Augros n'a pas su résister à la tentation de se rapprocher autant qu'il a pu de son ancien milieu.

C'est une petite faiblesse regrettable, à cause de l'étonnement que son abstention de Kain a dû exciter. Enfin !

Je suis heureux que vous soyez content des grands et de vos collaborateurs.

Pour la prononciation du latin je crois que vous ferez mieux de la maintenir à la française puisque c'est déjà commencé. Les demi-mesures ne valent rien.

Ils sont destinés apparemment à prononcer le latin toute leur vie à la française, la prononciation italienne n'aura qu'un tps. Et puis, c'était moitié à la française, moitié à l'italienne.

Je suis ennuyé de me voir obligé à vous enlever M. Benoist qui devient de plus en plus nécessaire à Rome. J'ai reculé tant que j'ai pu, mais je suis acculé à l'envoyer.

M. de Susini prendra sa place et fera aussi bien, je crois. Ecrivez moi un mot sur les petits et M. Calbardure, M. Dolmart est à Montreuil, M. Conart avec M. Veillet. M. Edouard un peu mieux ne va guère bien et laisse peu d'espoir.

Le P. Tournay qui a prêché les scol. vient de passer deux jours ici.

Demandez l'amour de Dieu et de Marie, demander c'est déjà aimer. Bon courage !

Adieu, mon cher Y. Vous faites bien de dire le cher fils tant aimé ! Que c'est vrai !

E Anizan pr SV

Je crains que parfois vous ne me disiez pas tout pour ne pas me peiner. Ce serait mal. Je veux tout savoir et je pourrais souvent vous aider. C'est du reste mon droit. Je sais d'ailleurs penser un peu comme St Martin « Non recuso laborem » c'est mon lot il ne faut pas m'en priver.

Mille choses cordiales aux chers collaborateurs et à tous les chers enfants.

- A Lucien Chevalier

Paris, 27 Novembre 1910

Mon cher Lucien

Je suis toujours en retard, mais j'ai toujours de bonnes raisons.

Votre bonne lettre m'a fait bien plaisir. La retraite vous a fait du bien. Conservez en les fruits en relisant souvent vos résolutions et en vous remettant chaque jour à les accomplir plus fidèlement.

Ne vous défiez pas de Dieu et repoussez l'idée que Dieu ne peut vous aimer à cause de vos faiblesses et de vos lacunes.

Quelle erreur !

Le meilleur remède en ce moment c'est de considérer Jésus en Marie, puis dans l'étable de Bethléem, et puis, petit enfant grandissant comme il en a été de vous. S'il était resté dans la Grandeur et la Majesté de son éternité, sans doute nous pourrions trembler, mais comment n'avoir pas confiance près de la crèche grossière dont vous contemplez encore cette année le bois pauvre et rugueux ?

Confiance ! Confiance ! Confiance ! Il vous tend les bras, il s'est fait plus petit que vous, il s'unit chaque jour à vous, c'est son bonheur, il veut faire de vous son prêtre, il vous a choisi entre mille et il veut vous faire partager son ciel éternel. Que vous faut-il de plus pour croire à son amour.

Aimez le vous aussi et priez pour que je l'aime moi aussi avec vous.

Adieu. Courage au travail et ne remplissez votre vie que de choses sérieuses comme le demandent le Pape et Dieu.

A vous tout affectueusement en M.

E A pr SV

- A Yves Allès

Paris, 3 Décembre 1910

Mon cher Yves

Je n'ai qu'une minute, c'est pourquoi je me sers de cette carte. J'ai reçu votre bonne lettre. Nous pourrions nous en dire beaucoup plus long ces jours ci et je m'en fais une fête.

Pour l'Immaculée Conception je voudrais bien quelque part un office commun au moins. Je vais en écrire à M. Imhoff. C'est Jeudi, ce ne sera pas commode. Enfin, nous allons voir, on vous préviendra. Du reste j'irai vous voir et je serai à vous.

Veillez remettre ces cartes aux enfants qui m'ont écrit. Je ne pense pas en avoir oublié. Peut être serait-il mieux de les mettre sous enveloppe pour chacun.

Adieu et à bientôt.

Votre père et ami en M.

E A

- A Marguerite Durouzeau Huriez

Paris, 13 Décembre 1910

Ma chère Marguerite

Les messes du jeudi pour ta mère expirent le 12 Janvier. Si tu désires que je continue tu n'as qu'à m'en prévenir, quitte à me remettre plus tard les honoraires.

Il me sera impossible, je crois, de te voir ce mois-ci. Ce sera pour Janvier.

J'aurais été bien heureux d'assister à la Communion première de Louis que j'aime tant. Je ne le pourrai pas très probablement et même sûrement. Du moins je dirai pour lui la messe de Minuit afin que Dieu le bénisse et le conserve chrétien dans le milieu dangereux qu'il lui faut traverser.

Tâche du moins de suppléer dans la famille à ce qui lui manquera de ce que vous avez reçu toi et son père.

Tu me disais la dernière fois qu'il n'avait plus la fleur de piété qu'il avait auparavant. Comment s'en étonner hélas ! Pour un enfant il ne suffit pas de ne rien entendre de mauvais ou d'hostile, il faut que tout le porte au bien ou à Dieu.

La neutralité elle-même est une monstruosité et un scandale quand il s'agit de Celui à qui on doit tout et qui est notre fin.

Je te dis cela pour attirer ton attention sur tes devoirs de mère. Quand les éducateurs remplissent en partie le devoir de faire connaître et aimer Dieu aux enfants les parents peuvent s'appuyer sur eux et s'en remettre à eux d'une partie de leur responsabilité.

Quand ils ne le font pas, toute la responsabilité et la charge reposent sur les parents.

J'ai un certain nombre de timbres, je vous les ferai parvenir quand je pourrai.

Adieu, ma chère Marguerite.

Dis mille choses pour moi à Stéphane et embrasse les enfants.

Ton oncle affectionné

Em. Anizan pr SV

- A Marguerite Durouzeau Huriez

Paris, 20 Décembre 1910

Ma chère Marguerite

J'ai bien reçu ta lettre relative à l'enfant qui t'est recommandé, mais des affaires m'ont absorbé : hier et avant-hier j'avais des réunions et des conférences à faire.

Tu aurais dû me dire si cet enfant est orphelin de père. Tu parles de sa mère sans dire si elle est veuve, on ne prend en règle que les orphelins au moins de père ou de mère.

A quinze francs le petit devra être nourri et vêtu en partie, car il est impossible d'arriver à ce prix.

Vois donc si vraiment on ne pourrait arriver à 25^f par mois.

Si on ne peut pas, écris moi en donnant qqs renseignements sur l'enfant, et la mère. Je m'informerai s'il y a une place libre et je ferai le possible pour obtenir qu'on le prenne.

Mais une autre fois ne te charge pas d'une démarche de ce genre, car quantité de personnes demandent la même chose pour se dispenser de chercher quelques ressources, et si on savait qu'on ait accordé une faveur de ce genre cela ne finirait plus et l'orphelinat serait bientôt en faillite. A 25^f déjà on a mille peines pour arriver.

J'espère que Louis se prépare bien à sa 1^{ère} Communion. Je prie bien pour lui et c'est un vrai regret pour moi de ne pouvoir être là.

Adieu, ma chère Marguerite.

Mille choses à tous.

Ton oncle affectionné

Em. Anizan pr SV

Il s'agit bien d'Amiens dans tout ce que je dis plus haut.

- A Marguerite Durouzeau Huriez

Paris, 25 Décembre 1910

Ma chère Marguerite

Patiente encore quelques jours et fais patienter pour l'enfant j'attends une réponse d'Amiens me disant s'il y a une place car les places sont assez rares. Si on peut en faire une on la fera.

J'ai bien pensé aujourd'hui à Louis et à vous tous.

C'est au retour d'un petit voyage de trois jours dans Seine et Oise que j'ai trouvé ta dernière lettre.

Adieu. Ton oncle affectionné

Em Anizan pr SV

Tu ne me dis ni l'âge de l'enfant ni s'il a un père. C'est sans doute un enfant naturel.

- A Marguerite Durouzeau Huriez

Paris, 27 Décembre 1910

Ma chère Marguerite

On peut mener aussitôt qu'on voudra le petit Pierre il sera reçu à l'Orphelinat du Petit St Jean près Amiens. On descend à Amiens, et un tramv. qui passe à la gare y conduit.

De plus, il sera reçu gratuitement, la mère ni la bonne religieuse n'auront rien à donner, tu voudras bien leur faire savoir que la seule condition que je mets, c'est que la bonne sœur la mère et le petit prient pour Louis et Henri. C'est en considération d'eux et pour qu'ils

aient un protecteur que j'accepte ce petit pour rien. Ce sera l'orphelin des deux frères.

Au Petit St Jean on s'adressera à M. l'Abbé Nansot qui est directeur de l'Orphelinat et qui recevra l'enfant de ma part, c'est convenu avec lui. Du reste je vais mettre un mot dans cette lettre et il suffira de le présenter.

Qu'on emporte seulement un peu de linge et ce qu'il a comme habit.

J'espère que la fête aura été bonne pour Louis et pour vous tous.

Je vais avoir une très abondante correspondance ; j'ai déjà plus de 80 lettres qui réclament des réponses, aussi je profite de celle-ci pour vous offrir à tous mes vœux de bonne année.

Que le Bon Dieu vous accorde la santé, la bénédiction dans toutes vos affaires et entreprises, qu'Il conserve tous les chers enfants chrétiens et fervents et qu'un jour Il nous réunisse tous dans son ciel.

Adieu. Mille amitiés à Stéphane. Je t'embrasse de cœur ainsi que Marie Louise, Marguerite Louis et Henri.

Ton oncle affectionné

Em. Anizan pr SV

- A Joseph Rouillaud

Paris, 30 Décembre 1910

Bien cher Ami

Merci de vos vœux, de vos prières et de votre bonne lettre du 21.

Moi aussi je vous souhaite tout ce que Dieu sait être bon pour vous, sainteté, santé et satisfaction à la maison Planchat.

Tout s'est très bien passé le 27 ici, il semblait bien qu'il n'y avait qu'un cœur et une âme. S'il n'y avait les 4 ou 5 que vous savez, ce serait de même je crois partout, mais le sieur Charles¹ ne se contredit pas et garde toujours la même attitude passive et glaciale. Les autres gardent au moins les formes extérieures.

Priez pour que l'union s'établisse de plus en plus. Evidemment il y aura toujours quelques divergences de vues à cause des diverses tournures d'esprit, mais l'important est que l'union des cœurs se maintienne. On va bien en général pour la santé.

La lettre de Jean Le Bihan m'a fort inquiété. Où en est il de sa santé ? L'an dernier il s'est constamment bien porté ici. Il ne faut pas le laisser se prendre de la poitrine. Qu'en dit le médecin ?

Il est toujours convenu que M. Henry² ira vous voir bientôt.

Remerciez tous de leurs bonnes et affectueuses lettres. Mais qu'ils m'accordent un délai pour les réponses car je suis débordé par la correspondance en ce moment.

Souhaitez à tous de ma part une bonne et sainte année.

Adieu, à vous et à tous bien affectueusement en M.

E. A. pr SV

Faites faire des promenades en voiture à M. Edouard si cela peut lui faire bien et plaisir.

Vous ferez la note des voitures et je paierai tous les frais.

¹Charles Maignen

²Henry Tardé

1911

- A Lucien Chevalier

Paris, 3 Janvier 1911

Mon cher Lucien

Parmi toutes les lettres reçues assurément la vôtre a été une des plus douces pour moi. J'y vois si bien votre bon cœur et aussi votre foi et vos désirs du bien. Et puis, la note pessimiste et un peu empreinte de découragement que je constate quelquefois avec un peu de peine, ne paraissent pas. Vous savez que : « Diligit Deus hilarem datorem ».

J'aime trouver cette note de joie dans mes enfants. Sans doute la croix apparaît partout sur la terre, mais l'onction et la douceur en découlent quand on vit de la foi.

Merci de vos vœux de fête et de nouvel an, surtout de vos prières de ces jours et de toujours.

Moi aussi je forme mille vœux pour vous, pour votre santé, votre sainteté et votre éternité.

Tous les jours je prie pour vous.

Adieu, mon cher Lucien.

Que Dieu vous garde et vous prépare à l'ordination du sous diaconat.

A vous bien affectueusement en M.

Em Anizan

- A Henri Grosse

Paris, 4 Janvier 1911

Mon cher Enfant

Votre bonne lettre m'a bien vivement touché. Combien je vous suis reconnaissant de vos vœux, de votre affection et de vos prières !

Que Dieu vous accorde aussi une sainte année, la santé aussi et tout ce que vous désirez, mais surtout une Ordination bien préparée et féconde.

Vous n'avez fait presque que recevoir jusqu'ici, car, même dans le sous diaconat, vous avez beaucoup plus reçu que donné ; le moment arrive où il faut que Dieu recueille des fruits de ce figuier si soigné, si choyé, cultivé avec tant d'amour !

Préparez vous à devenir un apôtre désintéressé, ardent et prêt à tout. Prêt à tout c'est beaucoup dire et pourtant c'est ainsi.

D'ici l'Ordination priez, donnez vous à la sainte et chère volonté de Dieu, et travaillez de votre mieux sans vous épuiser.

Adieu, mon cher enfant.

A vous bien affectueusement en M.

Em Anizan pr SV

- Au Cardinal José Vivès y Tuto
(brouillon)

Paris, 5 Janvier 1911

Eminence

Il n'eût pas été prudent d'envoyer cette lettre par la poste, les correspondances sont trop peu sûres, aussi ai-je attendu une occasion de la faire porter à la main. C'est la cause du retard de cette réponse.

Je veux tout d'abord remercier Votre Eminence de la confiance qu'Elle a bien voulu me témoigner en me communiquant la plainte qu'Elle a reçue.

Il m'était impossible de remédier au mal signalé sans faire une petite enquête discrète. Je l'ai faite moi même avec toute la prudence possible, en sorte que le secret que demandait Votre Eminence soit gardé.

Je crois pouvoir affirmer que contrairement à ce que dit l'auteur de la lettre, « les jeunes frères ne sont pas exposés à entendre flétrir la mémoire du Père Leclerc et que personne ne se trouve sans armes pour le défendre comme il convient ».

Depuis que je l'ai remplacé, je n'ai pas manqué une occasion d'honorer sa mémoire et de parler de lui devant la communauté réunie et dans les maisons de formation avec la vénération et l'affection dues à un ancien Supérieur Général. J'ai attesté à diverses reprises, comme me l'a demandé Votre Eminence, que le Père Leclerc n'a pas été déposé, et, si l'auteur de la lettre m'avait signalé les faits qu'il y relate, j'aurais apporté un remède immédiat et efficace, car la phrase qui termine la lettre n'est pas juste. M. Vinot n'est pas plus en faveur que tout autre, tous mes enfants, même ceux qui m'ont fait le plus de peine, sont en égale faveur auprès de moi et dans mon cœur.

Pour le fait concernant M. Vinot, il a un fondement, mais il a été exagéré, involontairement sans doute, mais certainement : mon enquête me le prouve.

Quoi qu'il en soit, j'ai donné un avertissement à ce frère qui m'a promis de s'observer davantage et de ne répondre qu'avec prudence

et charité même aux questions qui lui seraient posées. Ces questions, nul du reste ne serait tenté de les poser, si trois ou quatre de nos frères ne persistaient dans leur attitude irréductible et malheureusement visible à tous.

Dans son désir de la paix et de la charité, Votre Eminence avait recommandé le silence sur le passé, l'oubli, l'union et l'obéissance dans la charité. Toute la congrégation a suivi ces conseils si surnaturels sauf ces trois ou quatre plus ou moins irréductibles.

L'un d'eux, le principal, persiste depuis trois ans à ne jamais m'adresser la parole si je ne la lui adresse moi même le premier, à ne pas venir me saluer quand j'arrive dans sa maison et à répondre à peine à mes avances quand je lui adresse un salut ou que je lui tends la main, et cela devant tous ses frères qui en sont scandalisés. Et pourtant j'ai tâché d'avoir pour lui toutes sortes de bontés.

C'est Monsieur Maignen.

Quant à mes Assistants il ne leur adresse jamais la parole et affecte de ne pas les connaître.

Le Maître des novices qui se montre convenable pour moi, n'agit pas de même tant s'en faut, avec mes Assistants.

De plus, lui, qui devrait avoir plus de retenue que tout autre à l'égard des jeunes novices qui sont absolument étrangers au passé, a le tort d'y faire devant eux des allusions transparentes.

Ces jours derniers, un jeune profès qui sort du noviciat venait me confier son étonnement et ses inquiétudes.

« M. Hello, me dit-il, dans trois conférences à propos des Constitutions, nous a fait un tel éloge et si emphatique des vertus du P. Leclerc qu'il paraissait le défendre contre des ennemis. Et puis, il nous a dit qu'il était mort en victime et en martyr. Qu'est-ce que cela veut donc dire ? Les autres novices sont étonnés comme moi. »

Et puis, le pauvre M. Hello qui est un exalté, fait souvent l'éloge de M. Maignen et de M. Rollin aux dépens de plusieurs autres qui sont de l'administration. Nouvel étonnement pour les novices.

Aussi n'est il pas étonnant que certains jeunes profès sortant du noviciat soient tentés de poser des questions auxquelles certains anciens pourraient bien répondre maladroitement.

Quant au troisième, M. Imhoff, c'est une intempérance de langage et d'indiscrétions véritablement inouïe et qui fait de lui la fable de toute sa communauté.

Si je me permets de signaler ces faits à votre Eminence, c'est pour épancher un peu dans son cœur la peine que me causent ces choses et indiquer la cause de certaines indiscrétions qui peuvent se présenter. Ce n'est pas pour demander à Votre Eminence d'intervenir auprès de ces pauvres frères ; ce serait inutile, ils sont et ils resteront irréductibles, quelques lettres d'eux tombées entre mes mains aussi bien que les faits me le prouvent à l'évidence.

C'est aussi parce que, j'en suis convaincu, ils épient mes actes et ceux de l'administration actuelle pour les montrer sous un jour défavorable et les dénoncer à l'occasion et qu'ils rêvent je ne sais quelle revanche.

Dans une lettre du 11 Octobre 1907, c'est-à-dire après mon élection, lettre écrite toute de sa main et que j'ai en ce moment sous les yeux, M. Maignen écrivait ce qui suit à l'un de ses frères intimes : « Je compte bien écrire souvent au Cardinal Vivès, il sera bon que vous fassiez de même. Je vais écrire aussi à Mgr Giorgi qui était devenu presque un ami pour moi. J'écrirai à la fin du mois seulement au P. Pie pour son retour à Rome. C'est lui qui peut le plus agir et stimuler le zèle combatif du Cardinal Vivès.

A vrai dire, je ne vois pas trop ce qu'ils pourraient faire actuellement, mais un moment viendra, et bientôt, où le Conseil demandera à Rome que les Constitutions soient retouchées, et ce sera pour le P. Pie et le Cardinal l'occasion d'agir. C'est pour cela qu'il est important de les renseigner, de les tenir au courant sans se décourager de leur silence, car ni l'un ni l'autre ne répondront à nos lettres. »

Et le 8 novembre de la même année, le même M. Maignen terminait une autre lettre par ces mots : « Ce que nous voyons est la fin d'un acte, ce ne peut être la conclusion du drame. »

Tout cela ne m'effraye pas parce que Dieu voit et sait tout et que Votre Eminence est là ne cherchant que la gloire du Seigneur, la

justice et la charité. Je n'ai du reste pas oublié votre parole d'il y a deux ans : « Si c'est à moi qu'ils recourent pour fomenter des troubles, vous pouvez être tranquille. »

Je le suis, et c'est en dépit de tout que je continuerai l'Œuvre de paix et de charité que Votre Eminence m'a recommandée.

Je me reprocherais de ne pas profiter de cette occasion pour renouveler à Votre Eminence tous les vœux de nouvel an et toutes les promesses de prières que notre Procureur vous a offerts en mon nom.

Daigne Votre Eminence agréer les bien humbles hommages avec lesquels je suis heureux de me dire son bien dévoué et reconnaissant serviteur en N. S.

- A Eugène Le Bihan

Paris, 7 Janvier 1911

Mon cher Eugène

Je suis très touché de votre bonne lettre et de vos témoignages si précieux d'affection. Merci de vos vœux de vos prières, de vos souffrances offertes. Dans ma situation qui m'est si peu sympathique à certains égards et que j'ai acceptée si à contre cœur j'en ai bien besoin et je vois que je puis compter sur vous. Priez aussi pour cette pauvre classe populaire si trompée, si tyrannisée et si malheureuse surtout au point de vue moral et religieux.

Je souffre de vos épreuves et surtout de ne pas constater dans mes voyages la délicatesse et les attentions que je souhaiterais.

Malheureusement je n'y puis rien. Mes remarques sont peu comprises, il y a un sens qui ne se donne pas.

Ce que vous avez à faire, mon cher enfant, c'est d'accepter totalement et héroïquement l'épreuve. Ne vous croyez pas inutile, ce serait une erreur. Vous ne l'êtes ni pour la gloire de Dieu, ni pour le bien des âmes ni pour la famille. Pourvu que vous soyez abandonné à la chère et sainte volonté divine.

Moi aussi, je suis tourmenté pour Jean¹ qui m'a écrit longuement.

M. Henry² est parti hier pour Palestro ; je lui ai donné une lettre demandant qu'on le fasse sérieusement examiner et si le climat ne lui va pas je le ramènerai ici. Je ne crois pas qu'il y ait autre chose que sa santé du moins il me l'affirme.

Adieu, mon cher Eugène.

Croyez toujours à ma bien vive affection en M.

Em Anizan pr SV

- A Gustave Debeauquesne

Paris, 11 Janvier 1911

Bien cher Ami

Oui j'ai reçu le nécessaire pour vos trois crucifix, je pense que tout est fait. Vous aurez reçu sans doute mon télégramme.

Merci de vos vœux de fête et de nouvel an, merci encore plus de vos prières et de celles de tous les enfants compris, et aussi de vos témoignages d'attachement et d'affection qui me sont très doux et très précieux.

Je suis heureux que les santés soient bonnes, veillez en particulier à la vôtre, vous pouvez constater vous même combien elle est nécessaire à votre maison. Ce serait folie de la compromettre en quoi que ce soit.

J'ai eu à dîner l'autre jour Mgr Tétu qui était en passage à Paris.

¹Jean Le Bihan

²Henry Tardé

Il est bien nécessaire que vous vous occupiez un peu du Patronage Laval et surtout de la petite communauté. M. Pauc n'a pas grande expérience et est un peu vif et peut être un peu ombrageux. Tâchez donc d'y veiller.

Faites vous donc aider autant que vous le pourrez pour les préparatifs de vos noces d'or.

Comment va Lévis, voyez vous M. Verret et le fr ?

Je suis un peu inquiet de cette petite famille.

Ici nous n'avons pas de nombreuses nouvelles. Nous avons de nos amis à St Dizier MM. Perroll.¹ et Tible, puis au Buttes Chaumont à Paris, MM. Pecqu.² et Glad. M. Delemare a remplacé le 1^{er} à Montreuil. M. Augros est à Ste Anne et M. Allès est à Kain.

M. Veillet a maintenant dans sa maison une école d'apprentissage. On y travaille le fer et la ferblanterie. Il y a 22 apprentis qui, l'an prochain, doubleront de nombre.

La réunion du 27 a été très bonne, nous étions de 60 à 70.

M. Henry³ est à Rome pour les affaires matérielles des maisons.

Que devient le bon Cordeau ?

Avez vous pu donner qqn à St Hyacinthe pour remplacer Legaré ? M. Mac Leod vous a-t-il dit qu'il serait bon d'avoir l'œil à la sacristie tant que l'on fait la peinture de St V. de P. qui paraît marcher bien lentement. J'aimerais bien que cela se fasse ailleurs ou que cela se termine rapidement.

Adieu, cher Ami.

Faites patienter ceux qui n'ont pas encore de réponse. Je suis accablé de lettres. Mais cela viendra.

A vous bien affectueusement en M.

E. A. pr SV

¹ Jules Perrollet

² Philippe Pecqueur

³ Henry Tardé

- A Raymond Calbardure

Paris, 13 Janvier 1911

Mon cher Enfant

Je vous remercie de vos vœux de fête et de nouvel an.

Moi aussi je forme mille vœux pour vous, santé vertus, fécondité d'apostolat, fidélité parfaite au Bon Dieu et plus tard belle place dans son paradis.

Oui, appréciez la mission qui vous est confiée, qui vous mûrit et vous donnera plus de puissance d'adaptation pratique dans les études qui vous restent à faire pour vous même.

Pour cela, je vous conseille de vous mettre entre les mains de celui qui a grâce pour vous conduire et vous conseiller.

Les vues personnelles sont excellentes en ce qu'elle font agir avec plus de conviction et avec moins de servilité intellectuelle mais reconnaissez que vous manquez encore d'expérience et que les conseils des autres peuvent et doivent compléter, corriger et perfectionner votre personnalité.

J'espère que le côté spirituel va bien aussi.

Partageant votre tâche, j'espère que vous arriverez à débrouiller et à former plus sérieusement ceux qui vous restent.

Adieu, mon cher enfant.

Bon courage, et confiance en Dieu.

A vous bien affectueusement en M.

E. A. pr SV

- A Joseph Le Lidec

Paris, 13 Janvier 1911

Mon cher Enfant

Je vous aurais répondu plus tôt si j'avais pu, mais cela m'a été impossible.

J'ai été bien uni de cœur de pensée, et de prière avec vous en la touchante et belle nuit de Noël, plus touchante et plus belle encore pour vous cette année. Vous avez offert à l'Enfant Jésus le cadeau le plus précieux et le plus cher pour lui. Veillez à ce qu'il s'embellisse de plus en plus et aussi à ce qu'il reste toujours son entière propriété.

J'espère que tout va bien à votre nouvelle demeure et que là, vous allez faire un grand bien immédiat à ceux qui vous sont confiés.

Pour cela mettez vous bien dans la main de votre compatriote breton M. Yv.¹ qui vous aidera de ses conseils et de son appui.

Merci, mon cher Joseph, de vos vœux de fête et de nouvel an.

Moi aussi je forme mille vœux pour vous. Que Dieu vous donne la santé, la sainteté, la fécondité auprès des âmes à vous confiées.

Adieu, mon cher Enfant. Bon courage, ferveur et confiance.

E A pr SV

¹ Yves Allès

- A Ferdinand Cochin
(brouillon)

Paris, 23 Janvier 1911

Cher Ami

Je reçois à l'instant une lettre du Cardinal Archevêque de Reims me dénonçant comme absolument inconvenante et injurieuse pour son clergé et le clergé en général une longue lettre que vous vous êtes permis d'adresser à une dame de son diocèse, lettre qui a irrité et profondément blessé ceux qui l'ont lue.

J'ai en main cette lettre qui non seulement est imprudente et inconvenante, mais va contre l'obéissance, car je vous avais formellement défendu de poursuivre cette œuvre qui n'entre en aucune manière dans vos attributions.

Le Cardinal déclare qu'il ne veut pas qu'on sollicite la charité dans son diocèse pour une œuvre de ce genre.

Hélas ! voilà où on aboutit quand au lieu de suivre la voie de l'obéissance on veut suivre son sentiment propre et mettre son jugement au dessus de celui de ses Supérieurs.

Je vous prie tout d'abord de cesser cette campagne que je vous ai déjà interdite, et cela au nom de l'obéissance.

De plus, veuillez cesser jusqu'à nouvel ordre toute quête et toute démarche dans le diocèse de Reims.

Enfin, faites moi savoir si vous avez montré cette lettre ouverte à votre Supérieur avant de l'envoyer comme la règle vous y oblige, et puis veuillez m'envoyer de suite le nom, l'adresse de toutes les personnes auxquelles vous avez envoyé cette lettre ou une lettre du même genre.

- Au Père Lintelo

Paris, 28 Janvier 1911

Mon Révérend Père

Je crois de mon devoir de vous mettre en garde contre une campagne absolument imprudente, subreptice et sans proportion avec ses moyens que fait M. Cochin en s'autorisant de votre nom.

Cette campagne qu'il mène en dehors et à l'insu de ses Supérieurs, je la lui avais interdite deux fois déjà, ses devoirs d'état étaient absolument négligés et du reste des projets de cette ampleur ne convenaient nullement à ses épaules.

Il l'a reprise à mon insu avec l'imprudence qui le caractérise ; c'est le Cardinal Luçon qui me l'apprend dans une lettre de plaintes qui traite les feuilles du dit M. Cochin d'inconvenantes et d'injurieuses pour le Clergé. Ce n'est pas sans raison.

J'ai déjà eu plusieurs ennuis de ce genre. Le pauvre M. Cochin est sans cesse hanté par des projets grandioses et chimériques, négligeant le nécessaire et l'obligatoire.

Nous somme tous, certes, partisans de la Communion fréquente et de la Communion des petits enfants ; hélas ! par ses imprudences et ses pratiques inacceptables et ouvertement soutenues envers et contre tous il fournit des armes trop plausibles à ceux qui ont le tort de désirer des restrictions aux règles apportées par le Souverain Pontife.

J'interdis de nouveau à M. Cochin de s'occuper de cette campagne qu'il mène si mal et je tiens à vous en prévenir, mon Révérend Père, pour qu'il ne prétexte pas auprès de vous des paroles habillées par son imagination.

Je sais du reste que vous me serez reconnaissant d'arrêter des démarches qui vous compromettent vous même puisqu'il ne manque pas de vous nommer, qui nous compromettent nous aussi bien que la cause qu'il veut servir.

Daignez agréer, mon Révérend Père, mes bien respectueux et dévoués hommages en N.S.

Em. Anizan
82, Rue de l'Université, Paris

- Au Cardinal Luçon
(brouillon)

[Janvier 1911]

Eminence

Je tiens tout d'abord à vous remercier d'avoir bien voulu me prévenir moi même de l'écart de M. Cochin et aussi de m'avoir envoyé sa lettre en effet imprudente inconvenante et injurieuse pour le Clergé.

Je dois ajouter qu'elle ne blesse pas moins l'obéissance car je lui avais défendu à deux reprises de se livrer à cette campagne absolument étrangère à ses attributions et qui le hante comme une monomanie. Il devait plus que qui que ce soit se tenir dans une modeste réserve n'ayant jamais brillé dans ses études tant s'en faut. Il a un certain zèle sans doute. Aussi ses appréciations sur le prétendu manque de sérieux d'une partie du clergé est-elle encore de sa part plus étonnante. Mais malheureusement c'est le jugement qui fait défaut.

Il avait envoyé de son propre mouvement et à mon insu, bien entendu, un long mémoire à son Eminence le C^{al} Vivès sur ce projet que j'ignorais absolument, sollicitant des approbations dont il se serait autorisé.

J'eus heureusement l'occasion d'aller à Rome à ce moment et de mettre les choses au point. Le Cardinal me donna le mémoire, approuvant l'apostolat dont il était question mais me laissant le soin de permettre et de faire ce qui convenait.

C'est alors que je défendis formellement à M. Cochin de se donner à une entreprise n'étant nullement son fait.

Il est revenu à la charge auprès de moi et m'a supplié de lui laisser la liberté de faire cette œuvre d'accord avec le P. Lintelo. Je le lui ai défendu absolument une seconde fois.

C'est donc contre l'obéissance et en dehors de ses Supérieurs qu'il a agi.

Etant hors Paris pour quelques jours, je n'ai pu me rendre compte s'il y est lui-même en ce moment, mais je lui ai écrit de suite d'avoir à abandonner immédiatement cette campagne et cela au nom de l'obéissance, et même je le relève de la charge de quêter pour les besoins de notre œuvre et de notre famille en dehors de Paris. De plus, je lui enjoins de me donner la liste des personnes auxquelles il a envoyé des lettres du genre de celle dont il s'agit et si dans le nombre se trouve quelque personne du diocèse de Votre Eminence je l'en préviendrai.

En toute hypothèse du reste je ferai connaître à Votre Eminence l'issue de cette affaire. Je la conjure seulement de ne pas faire retomber sur la famille entière ce qui n'est le fait que d'un de ses membres peu équilibré et qui en cela a agi contre la volonté de ses Supérieurs.

Permettez moi, Eminence, de profiter de cette occasion pour vous dire avec quelle admiration j'ai suivi et je suis toutes les péripéties de vos luttes pour la défense des âmes des petits et de l'Eglise. Je ne suis que l'écho d'un grand nombre en constatant combien il est réconfortant d'être guidé par des chefs si éclairés et si vaillants.

Daigne, Votre Eminence, agréer, avec mes excuses pour le fait regrettable objet de cette lettre, l'hommage des sentiments les plus respectueux et les plus dévoués de celui qui aime à se dire son bien humble serviteur.

- A Yves Allès

Paris, 15 Février 1911

Mon cher Yves

Je suis désolé. Une affaire survient qui m'empêche de partir demain, qui retardera de quelques jours mon voyage.

Je me faisais une fête de vous voir, il me faut faire mon sacrifice, cette affaire est trop grave pour que je puisse la laisser en suspens.

Dites à tous que mon retard ne sera pas de longue durée.

J'espère que vous avez réglé bien des choses avec M. Henri¹. Je vais lui écrire aussi à Frinoise.

Je n'ai qu'une minute pour que ma lettre puisse partir ainsi que celle de M. Henri.

Adieu et à bientôt.

Faites prier les enfants pour la famille. A vous bien affectueusement en M.

E A pr SV

P.S. Je réfléchis que le mieux est que je vous adresse ma lettre pour M. Henri Tar.

Veuillez la lui remettre aussitôt que vous pourrez.

¹Henry Tardé

- A Henri Hello
(copie manuscrite)

Paris, 16 Février 1911

Bien cher Ami

Je suis depuis trois jours dans une peine et une inquiétude que je voudrais garder pour moi seul, sachant surtout que vous sortez d'une indisposition et pourtant je ne le puis car le temps presse. Voici ce dont il s'agit.

Je reçois de la Ligue Française Antimaçonique par l'intermédiaire du C^{dant} Cuignet des plaintes contre vous M. Maignen et M. Rollin au sujet de votre intervention imprudente dans les démêlés qui ont surgi entre les MM. de la Ligue et M. Copin-Albancelli.

J'ai pensé d'abord devoir nier et plaider l'in vraisemblance n'ayant pas eu un mot de vous sur cette intervention. Mais des lettres écrites par vous à M. Brenier et dont j'ai vu les originaux, lettres rapprochées de certaines autres de M. Maignen et d'autres encore relatives à M. Rollin m'ont hélas ! fermé la bouche et après contrôle avec certains passages d'articles de M. Copin, il a bien fallu me rendre.

On vous accuse d'avoir livré de vous-même, alors même que vous n'en étiez pas sollicité, d'avoir jeté dans le débat des lettres personnelles adressées à vous par M. Brenier. On ajoute que vous l'avez calomnié en affirmant que vous avez été sollicité par lui d'entrer dans une société secrète. Or lui et ses collègues affirment que c'est faux, et une lettre de votre main très admirative à votre correspondant semble bien leur donner raison.

M. Copin a usé et usera de votre témoignage et des lettres livrées tant qu'il le pourra. Ce qu'il a fait jusqu'ici en est la preuve. Vous n'avez pas été sans lire les N^{os} du journal qu'il rédige. Vous lui fournissez son principal argument contre ses adversaires.

Ceux-ci affirment qu'un certain nombre de personnes ont été trompées et entraînées contre eux par votre intervention qui leur a fait un tort considérable.

De plus M. Copin a intenté à ces Messieurs un procès qui vraisemblablement va avoir du retentissement. M. Copin ne manquera pas de s'appuyer sur votre témoignage et on lui répondra.

Vous voyez d'ici les publications des journaux, votre situation et celle de la famille à un moment où une interpellation sur les Cong. à la Chambre va peut être ranimer la persécution.

Je vous adresse bien à contre cœur les conclusions d'un rapport préparé par ces MM. et qui concerne vous M. Maignen et M. Rollin.

Il est indispensable que vous connaissiez la mentalité des membres de la ligue, et ce qu'ils se proposent de faire ils le feront, je l'ai vu à leur attitude et à leur manière de parler.

Pourquoi, cher Ami avez vous eu l'imprudence de vous mêler de toutes ces choses qui ne concernent ni vous personnellement ni votre charge, lesquelles choses du reste remplissent trop votre esprit.

Que va-t-il résulter de tout cela pour vous pour nous pour nos œuvres ?

Sans doute j'ai espoir que la T.S. Vierge nous tirera encore de ces nouveaux dangers. Mais avons nous le droit de nous y précipiter nous-mêmes et comme religieux pouvez-vous vous engager dans ces affaires et ces démêlés sans m'en parler et en dehors de toutes les autorités de la Congrégation.

Je vous demande de me répondre au plus tôt en confiant votre lettre à M. Henri¹ que j'ai prié de rester à Tournai dans ce but jusqu'à lundi. Je ne veux pas qu'aucune de ces correspondances passe par la poste.

Vous comprendrez que je ne puis m'orienter ni rien répliquer à ces MM. avant d'avoir votre réponse.

Je n'ai pas besoin de vous exhorter à prier et à faire prier pour la famille ses œuvres et tous ceux qui les fréquentent.

Je vous demande de réfléchir devant Dieu avant d'écrire votre lettre et de ne pas perdre de vue le danger imminent suspendu sur nous.

¹Henry Tardé

Je sais bien que vous n'avez pas eu mauvaise volonté ; mais il faut tâcher de parer le coup. Je crois devoir vous défendre de vous servir de cette lettre et de la pièce des conclusions que je vous adresse auprès de M. Copin ou d'autres. Elle est pour vous et si vous faisiez intervenir votre supérieur dans une affaire de ce genre, les conséquences en seraient plus tristes encore.

Croyez à mes bien affectueux sentiments en M.

E A

- A Charles Maignen

Paris, 16 Février 1911

Cher Ami

C'est avec une véritable peine que je me vois contraint de vous adresser cette lettre en ce moment, mais il y aurait péril en la demeure.

J'ai reçu visite et lettres du Commandant Cuignet, visite et lettres retardées, paraît-il, par les supplications d'un de vos amis de ne pas me mettre au courant.

Au nom des membres de la ligue antimaçonnique il porte contre vous les plaintes et les accusations les plus sévères, relativement au concours que vous avez crû devoir apporter spontanément à M. Copin Albancelli dans son conflit avec la ligue.

Ces accusations portent sur la lettre ou plutôt sur la note que vous avez envoyée à M. Maurras, note dont on m'a montré l'original écrit à la machine et signé de vous, note que ces Messieurs de la ligue jugent mensongère et calomniatrice. Ils prétendent en réfuter tous les points qui les intéressent.

Il vous reprochent ensuite l'affirmation que vous apportez de la proposition faite par M. Brenier à MM. Hello et Rollin d'entrer dans une société secrète, proposition à laquelle ils opposent une lettre de M. Hello lui même et plusieurs paroles de M. Rollin à M. Pascal.

Une troisième plainte est que vous ayez adressé votre note au chef de l'Action Française dans le but évident d'entraîner toute la ligue contre eux.

Ils vous reprochent enfin le refus que vous avez apporté à une demande de confrontation ou plutôt d'entrevue avec le Commandant Cuignet, demande qu'il vous avait fait adresser par Dom Besse, je crois.

Ces Messieurs sont très montés, se jugent calomniés, affirmant que beaucoup de personnes ont été trompées et éloignées d'eux par votre fait, et réclament réparation.

Du reste, je crois mieux, malgré la répugnance que j'y ai de vous faire part de la conclusion d'un rapport que ces Messieurs parlent de publier, si désagréable soit elle pour vous. Il importe que vous connaissiez leur mentalité actuelle et aussi ce qu'ils exigent de vous.

Pourquoi, cher Ami, vous être mêlé sans que ce soit nécessaire, à une querelle dont vous ne pouviez prévoir l'issue, au risque de compromettre toute la famille et ses Œuvres ?

M. Copin a intenté à la ligue un procès qui ne manquera pas d'avoir du retentissement, dont les journaux parleront et dans lequel votre nom viendra sans doute et avec votre nom celui de la Cong.

Et nous sommes à un moment où l'on va chercher à rallumer la persécution contre les religieux à la Chambre !

Et puis, n'auriez-vous pas dû me prévenir avant de vous compromettre ainsi et d'écrire dans la feuille de M. Copin Alban.

Ces MM. exigent une rétractation écrite, faute de laquelle un danger grave est suspendu sur la famille.

Du reste, le danger évité d'un côté ne reparaitra-t-il pas de l'autre ?

Vous voyez notre situation.

J'ai besoin d'avoir au plus tôt une lettre de vous et c'est pour cela que j'ai prié M. Henri¹ de rester jusqu'à lundi pour me la porter, car je ne veux pas qu'aucune lettre sur cette affaire passe par la poste.

¹Henry Tardé

Je vous défends de [vous] servir de ma lettre aussi bien que de la pièce ci-jointe auprès de M. Copin ou d'un autre.

L'affaire est assez grave pour ne pas l'aggraver davantage en y mêlant davantage la famille et son chef.

Priez et faites prier pour que Dieu nous épargne les conséquences redoutées.

A vous bien affectueusement et tristement en M.

- A Marguerite Durouzeau Huriez

Paris, 2 Mars 1911

Ma chère Marguerite

J'ai dû ces jours ci aller en Belgique pour une affaire pressante et j'en suis revenu avant hier soir. Ne m'attends donc pas de suite, le voyage dont je t'avais parlé est fait.

Je me suis occupé du Christ en ivoire pour Louis, et tu vas le recevoir d'un moment à l'autre.

C'est un très beau Christ que j'ai acheté en fabrique et par conséquent moins cher que dans les grands magasins. Malheureusement il est encore plus cher que tu ne m'avais indiqué.

Tu m'avais dit que tu irais à 120^f, ou 125^f, je crois.

Le Christ que j'ai choisi est de 150^f. Il est ordinairement de 200^f, on m'a fait une forte remise et il était vraiment si supérieur à ceux de 120^f, ou 125^f, à plus forte raison à ceux de 100^f, que j'ai cru entrer dans les vues que tu m'avais exprimées, en le choisissant. On m'a fait encore remise de la croix qui eut été de 10^f ou 12^f.

Si tu ne peux tout payer de suite tu me rendras le surplus un peu plus tard.

Je t'aurais bien écrit pour savoir si tu consentais, mais c'était le seul de son genre et il aurait été enlevé d'un moment à l'autre.

Tu le recevras par colis postal.

Il doit partir aujourd'hui.

C'est de l'ivoire vert, c'est le nom qu'on lui donne quoique non vert du tout, mais c'est un bel ivoire.

J'espère que vous allez bien, ma santé à moi est bonne.

Adieu. Mille amitiés à tous.

A toi bien affectueusement en NS

Em Anizan pr SV

- A Joseph Rouillaud

Paris, 3 Mars 1911

Bien cher Ami

C'est avec un douloureux étonnement que j'ai reçu à la Tombe, Dimanche, pendant les vêpres, la triste nouvelle de la mort du cher Marius¹. Je le croyais sauvé. C'est une blessure de cœur qui se refermera difficilement. Enfin, que la volonté de Dieu soit toujours bénie ! Mais que d'épreuves, de peines, d'inquiétudes successives et perpétuelles ! Pendant cette quinzaine d'inquiétude je ne vous ai guère quittés.

Dites à toute la chère famille romaine que dans les familles unies le passage de la mort resserre les liens des cœurs endoloris qui restent. C'est bien ainsi en ce moment pour moi à votre égard à tous.

Le P. Lantiez que je voyais tantôt me disait : « C'est un protecteur pour la maison de Rome. » J'en ai la confiance.

Pour la malheureuse affaire qui a amené M. Jules² chez vous, je n'ai pas voulu la régler définitivement avant d'avoir vu MM. Maign³ et

¹ Marius Benoit

² Jules Schuh

³ Charles Maignen

Hell.¹ Je les ai vu lundi et mardi. Je leur ai fait voir leur imprudence de s'être mêlés d'une affaire si délicate et pour laquelle personne ne les avait sollicités. M. Hell. a regretté de s'être mis dans cette affaire tout en affirmant que pour le fond il a raison ce qui ne me paraît nullement prouvé par ses explications.

Quand à M. Maign. il m'a fait une scène violente et presque grossière, soutenant avec insolence qu'il avait raison en tout, que ce qu'il avait fait par paroles et par écrit sans permission il avait droit de le faire et il le referait, que c'était moi qui étais dans mon tort en acceptant de recevoir un rapport le traitant ainsi etc. etc... J'en ai profité pour lui dire un certain nombre de vérités et en fin de compte je l'ai prié de sortir après lui avoir dit son fait.

Je ne sais quelle attitude il va maintenant pouvoir prendre avec moi. Quant à moi, c'en est fini des avances que j'ai toujours faites, pour la paix et l'édification.

Une fois faites ces démarches que je devais faire, et après avoir écrit également à M. Roll.² très ennuyé mais qui ne voulait non plus faire aucune rétractation, j'ai vu le C^t. Cugni.³ et lui ai dit le résultat de mes démarches, en le priant, s'il poursuit sa pensée, de retirer le nom de la famille, ce qu'il a fait séance tenante. J'ai séparé la cause des imprudents de la famille, je ne pouvais faire plus.

Vous avez bien fait et vous ferez bien de prendre des précautions. Il en faut plus que jamais. Dites le à M. Delran qui n'a guère coutume d'en prendre.

Adieu. Mille choses à tous et à vous bien affect^t en M.

E A pr SV

Et le bon P. Edo.

¹ Henri Hello

² Charles Rollin

³ Commandant Cuignet

- A Marguerite Durouzeau Huriez

Paris, 5 Mars 1911

Ma chère Marguerite

J'ai reçu ta lettre et les 150^f, dont je te remercie. J'ai aussitôt payé le Christ dont je t'adresse le reçu.

Ne t'inquiète pas des 5^f de surplus pour le port, c'est payé et je te prie de ne pas me les renvoyer, ce n'est rien et je n'en veux pas.

Je suis bien aise que ce Christ vous plaise j'ai fait pour le mieux et vraiment il est bien.

Je vais être obligé d'aller à Auch pour les premiers arrangements du congrès que nous y tiendrons cette année. Je serai donc absent de Paris une bonne semaine.

J'ai reçu l'autre jour la visite de ta tante et d'Ernestine qui semble très bien aller. Tout le monde va bien dans la famille.

Adieu, ma chère Marguerite.

Je t'embrasse bien affectueusement.

Ton oncle

Em Anizan pr SV

- A Joseph Rouillaud

Paris, 21 Mars 1911

Cher Ami

Merci de ce que vous avez fait pour M. de Gont. C'était nécessaire. Je suis heureux aussi que vous ayez offert nos vœux de fête au Saint Père.

Je m'occupe de Rome, mais il ne faut pas vouloir que les choses marchent à la vitesse j'ai trop d'intérêts engagés.

J'ai prévenu Ro. Gauvin de la décision. Je le laisse prendre ses dispositions. Je ne sais ce qu'il fera mais les études sont impossibles.

L'archevêché de Paris et M. Lerolle père président de l'Œuvre, me pressent de prendre pour nous l'Œuvre des forains de Paris. Je l'ai accepté sans avoir réglé qui s'en chargera. Peut être prendrai-je l'affaire avec M. Devuyst en mettant celui ci en avant.

Celui ci est souffrant de la grippe.

Adieu et bien affectueusement à vous en M.

E A

Je suppose que vous avez reçu samedi mon télégramme répondant affirmativement pour toutes les ordinations.

- A Joseph Le Lidec

Paris, 1^{er} Avril 1911

Mon cher Joseph

J'apprends avec peine le résultat de votre voyage qui du reste ne faisait guère de doute pour moi.

Remettez vous en à celle à laquelle vous vous êtes donné qui a protégé vos frères et vous protégera vous-même.

Elle permettra, j'en ai la confiance, que le bien sorte du mal.

Dites mille choses à vos bons parents et ajoutez que les considérant comme nôtres nous prions tous pour eux chaque jour.

Pour vous, mon cher Joseph, vous savez que je pense à vous et prie pour vous comme pour mon enfant très particulier.

Adieu et à bientôt, j'espère. Si je ne vous vois pas à Paris je vous verrai à la Tombe.

A vous bien affectueusement en M.

E A pr SV

- A Marguerite Durouzeau Huriez

Paris, 1^{er} Avril 1911

Ma chère Marguerite

Oui, je suis de retour depuis plus de huit jours de mon voyage dans le Midi. J'ai dû aller à Poitiers pour affaires, à Auch pour poser les jalons du congrès des Œuvres de 1911.

J'en ai profité pour aller faire ma retraite à Lourdes qui est proche de là. J'en ai été fort heureux.

Non, le Christ n'a pas été béni, il est parti du magasin. Je suis bien aise qu'il vous plaise et remplisse bien le but désiré.

C'est sans doute aujourd'hui que les petites terminent leur retraite, j'espère qu'elles en profiteront.

J'ai su en effet l'incendie arrivé à Saint Sauveur, mais je crains fort que le cinéma n'en soit pas ébranlé car ce n'est pas la salle qui a été brûlée, je crois. Ces exhibitions sont généralement fort mauvaises et très attirantes pour les pauvres gens, car c'est bon marché.

J'ai vu l'autre jour Albert qui m'a en effet donné de bonnes nouvelles de toute la famille.

J'espère que le temps s'est adouci pour vous comme pour nous.

Adieu, ma chère Marguerite. Dis mille choses pour moi à Stéphane et embrasse les enfants.

Ton oncle affectionné

Em. Anizan pr SV

- A Joseph Rouillaud

Paris, 1^{er} Avril 1911

Cher Ami

Les difficultés s'accumulent pour m'empêcher de vous venir en aide quoique je m'occupe toujours d'une solution.

M. Crozat déclare que si je vous l'envoie c'est sa mort que tout en lui et hors de lui s'y oppose, les Batet se raidissent, etc... etc... La question n'a pas avancé depuis huit jours, malgré un voyage du docteur² et des correspondances.

Enfin, je cherche une combinaison viable.

Vous êtes en fête sans doute aujourd'hui. Je prie pour les jeunes ordinands auxquels je suis uni de cœur.

MM. Le Lidec et Gauvin sont également pris pour le service, c'est tout le monde.

Y a-t-il une solution pour M. Avril ? M. Blét.¹ très fatigué est à Hyères. Il se sent mieux. M. Devuy.² a eu la grippe actuellement guérie.

Nous avons eu cette semaine les réunions plénières du B^{eau} Central. Elles ont été bonnes. On a traité : La Presse et les Œuvres - Le préapprentissage - Les Soldats.

J'ai commencé un petit ministère auprès des forains que l'Archevêché vient de nous confier.

Faites prier pour une pauvre jeune fille danseuse de corde qui se meurt de la poitrine et que je n'ai pu encore aborder tant elle est entourée par ses compagnons de cirque. La roulotte ne désemplit pas.

¹ François Bléité

Je fais une fois la semaine le catéchisme dans une roulotte à de pauvres enfants pleins de bonne volonté. J'ai là deux jeunes dompteurs, un de 13 ans qui ne se commet encore qu'avec des loups et son frère de 15 ans qui travaille déjà avec une lionne ce dont il est assez fier. Priez pour cette pauvre population. Je fais le catéchisme au son des orgues et du reste.

Quand M. Marmi.¹ sera-t-il prêtre ? quand pourra-t-il l'être ?

Soignez M. Grosse. On n'est guère content de son frère René à Kain et je souhaite pour le bien des autres qu'on puisse le caser dans un métier quelconque.

Adieu, cher Ami.

A vous et à tous bien affectueusement en M.

E A pr

Un M. Auguste Petit qui a connu Duret et m'a dit être connu de M. Edouard me conjure de venir établir un petit Auteuil en face de Jersey sur les bords de la Mer dans un climat délicieux, dit-il, et d'y établir une chapelle pour une population très abandonnée. Nous aurions dans notre clientèle de nombreux aviateurs. Vous voyez que toutes les originalités nous poursuivent.

Demandez à M. Ed. ce qu'il pense de ce M. Aug. Petit.

- A Eugène Le Bihan

Paris, 10 Avril 1911

Mon cher Eugène

J'ai reçu votre petite lettre qui m'a fait plaisir. Il est bientôt 11h. du soir et je ne puis vous écrire qu'un mot M. Henr.2 partant dès demain matin.

¹ Jean-Marie Marmignon

Je ne sais ce que vous voulez dire avec ma grippe qui en effet m'a saisi en Janvier mais qui a disparu au bout d'une dizaine de jours. Il ne m'en reste aucune trace.

Ne faites pas d'imprudences surtout et suivez strictement les conseils du médecin.

Pour vos ennuis je les comprends, mais acceptez les pour les âmes. Soyez l'Ange consolateur pour ceux qui en ont besoin, Dieu en sera glorifié et vous bénira.

Il est bon qu'on ne se sente pas libre de tout dire et de tout faire devant vous. C'est autant de gagné.

Priez du reste pour que la charité triomphe dans tous les cœurs et que toutes les aigreur s'adoucissent.

Hélas ! je n'y puis grand'chose directement, et je souffre de tout cela pour moi et pour vous tous surtout.

J'arrive de St Etienne où on m'a demandé des détails sur votre état de santé.

Adieu, cher petit.

Je vous embrasse bien affectueusement.

Prions l'un pour l'autre afin que Dieu nous sanctifie et nous accorde de faire du bien chacun à notre façon.

Em Anizan pr SV

Jean va bien à tous les points de vue. Il va aller à Javel pour les fêtes et les vacances de Pâques. Il ira voir votre frère.

- A Gustave Debeauquesne

Tournai, 14 Mai 1911

Bien cher Ami

J'ai été tous ces temps derniers plus surmené que jamais, c'est la cause de mon silence.

Il m'est impossible de m'échapper encore cette année pour aller à Québec. Si j'avais été prévenu l'an dernier à temps j'aurais remis mon voyage de quelque mois, mais y retourner en ce moment m'est impossible. M. Schuh me remplacera, vous devez en être avisé déjà. L'avantage sera qu'on fera sa connaissance et qu'il connaîtra lui même le Canada.

Je lui ai communiqué votre lettre afin qu'il prenne ses dispositions pour faire ce que vous me demandiez.

Il vous arrivera peu de jours avant la fête, mais à temps. J'ai appris avec grande joie tout ce qui se prépare et en particulier les embellissements de la chapelle et la générosité que chacun y apporte.

Veillez dire aux chers jeunes gens et aux ancien mon regret très vif de ne pouvoir être avec eux dans cette circonstance solennelle j'y serai de pensée et de cœur et je prierai pour vous tous et pour eux.

Je souffre bien je vous l'avoue de savoir que vous êtes si chargé d'ouvrage et de ne pouvoir vous aider davantage. Cela viendra, mais c'est long.

Tout va bien en France et ici. C'est en ce moment la retraite des Supérieurs qui est excellente. Avant, c'était une de nos frères donnée à la satisfaction de tous par M. Bruno Mayet.

Vous avez su que nous avons perdu Messieurs Asseray et Benoit. J'envoie à Rome pour remplacer ce dernier M. Sattler. M. Edouard va toujours doucement.

Veillez remercier ceux qui m'ont écrit et auquel je vais tâcher de répondre ces jours-ci.

Comment vont les noviciats ?

J'ai la lettre de M. Mac Leod, elle me fait craindre que le Petit Nov. soit encore bien dégarni.

Adieu, cher Ami. Dites mille choses à tous nos chers enfants de Québec et de Lévis. Je pense à eux, je prie pour eux et je les aime toujours autant.

Veillez à ce que les bonnes sœurs n'étouffent pas M. Schuh avec des avalanches de gâteaux. A vous bien affectueusement en M.

E. Anizan pr SV

Le retard pour les FF. Cordeau et Tremblay vient d'un malentendu. Je vous croyais prévenu.

- A Henri Grosse

Paris, 19 Mai 1911

Mon cher Enfant

Oui, je suis bien meurtri de la mort du cher M. Ben. L'annonce de sa mort m'est arrivée au moment où j'étais rassuré par les meilleures nouvelles reçues.

Vous avez raison de vouloir imiter ses vertus, car il en avait de grandes. Que de fois M. Augr.¹ m'avait dit : « M. Ben.² est le Saint du Pit Nov. » Mais que Dieu soit béni de tout !

Pour vous, mon cher Henri, veillez sur votre santé et ne vous surmenez pas trop, tout en travaillant consciencieusement.

Oui, la mortification est absolument nécessaire et il faut vous y appliquer, mais non par des moyens qui usent vos forces.

Etudiez la Sainte Carmélite Thérèse de l'Enfant Jésus et tâchez de vous mortifier et d'aimer comme elle.

La voie du bon plaisir de Dieu est la plus sûre et la plus parfaite.

¹ Marc Augros

Je vous engage aussi à mettre la chère Sainte Vierge dans vos intérêts en redoublant de dévotion pour elle. Son amour est un chemin de perfection.

Adieu, mon cher Henri.

Je prie pour votre ordination, pour votre constante sanctification et pour votre santé.

A vous bien affectueusement en M.

E A pr SV

- A Gustave Debeauquesne

Paris - St Germain, 26 Mai 1911

Bien cher Ami

Le temps ne me permet que de vous adresser un mot. J'ai plus de 100 lettres à répondre.

Merci de vos vœux de fête, de vos témoignages d'affection qui me sont si précieux et de vos prières.

Dites à tous que c'est une vraie privation pour moi de manquer l'occasion de votre belle fête pour les revoir, mais le devoir me retient. Je suis du moins heureux de vous envoyer M. Jules² qui fera connaissance avec tous et que tous seront heureux de voir.

Je suis de plus en plus surmené qu'on excuse mon silence forcé. Je serai avec vous tous de prière et de cœur.

Ah oui, je voudrais vous envoyer du secours en prêtres, mais le moyen ? Il en pousse et bientôt vous en aurez toute une colonie.

Je ne crois pas que Ludger Arteau puisse continuer. Sa tête toujours malade et ses idées bizarres et noires m'inquiètent. Il ne se trouve pas dans son milieu et je crois qu'il a raison.

Les autres vont très bien.

Veillez à Lévis et écrivez m'en. Vous en parlerez du reste avec M. Jules.

Envoyez vous quelqu'un à St Lazare cette année ?

Adieu, cher Ami.

Je vais tâcher de vous envoyer une statue de Jeanne d'Arc pour votre fête du cinquantenaire.

A vous de tout cœur en M.

Em. An pr SV

N'entretenez pas M. Guey dans la pensée et l'espoir de retourner chez vous. Je vous l'aurais renvoyé si vous aviez voulu l'an dernier mais plus maintenant. Veillez à ce que personne ne le pousse dans ce sens. Je serais obligé de lui refuser, du moins jusqu'à nouvel ordre.

- A Alexandre Josse

St Germain, 26 Mai 1911

Mon cher Alexandre

Merci de votre petite lettre si pleine de cœur et d'affection. Merci aussi de vos vœux et de vos prières.

Je ne vous oublie pas et vous laisse toujours votre place.

M. Hello me dit que vous êtes revenu fatigué de Lille l'autre jour.

Je vous en conjure soignez vous et ne faites pas d'imprudence.

Vous êtes encore faible ne vous traitez pas comme un robuste.

Continuez à prier pour que je devienne un saint.

Je n'ai qu'une minute.

Adieu, je vous embrasse comme je vous aime.

Votre père et ami

Em Anizan pr SV

- A Gustave Debeauquesne

Paris, 30 Mai 1911

Bien cher Ami

J'avais l'intention de vous envoyer une statue de Jeanne d'Arc pour votre chapelle, mais M. Piché m'a défrisé en m'affirmant que M. Nunesv.2 en a inauguré une, je ne m'en souvenais pas et je ne me souviens pas l'avoir vue.

J'aurais voulu vous envoyer un souvenir pour votre fête du cinquanteaire, mais quoi ?

Je regrette vivement de ne pas être des vôtres, mais depuis mon retour du Canada en Septembre dernier, ma vie a été un tourbillon. Quoiqu'assez fatigué il me faut ce mois ci parcourir la Lozère, l'Aveyron et peut être la Bretagne pour les vocations. Nous avons plusieurs colonies de vacances qui nous sont confiées il faut les organiser.

J'ai sur les bras l'Œuvre des forains de Paris que l'Archevêque vient de nous confier et qu'il me faut suivre moi même pour la réorganiser. M. Allès est nouveau au pit. noviciat et il me faut le suivre et l'aider. Je n'étais pas l'an dernier à la Saint V. de P. Beaucoup se réunissent à cette occasion il me faut y être. J'ai aussi deux retraites auxquelles je ne puis encore manquer et d'autres choses encore qui nécessitent ma présence.

Dites le à tous pour qu'ils sachent bien que le devoir seul me retient loin de vous dans cette occasion solennelle.

M. Jules2 se prépare à partir.

Adieu, cher ami.

Mille choses à tous.

A vous bien affectueusement en M.

E A

- A Henri Huriez

Paris, 2 Juin 1911

Mon cher petit Henri

Combien j'aurais été heureux d'être avec toi au moment où le Bon Dieu qui t'aime tant va venir dans ton cœur pour la première fois !

Malheureusement cela m'est impossible, mais je penserai à toi, je dirai la messe pour toi tout seul et je demanderai au Bon Dieu et à la Sainte Vierge de te faire beaucoup de bien.

J'espère que tu vas promettre au Bon Dieu de devenir un enfant très bon chrétien. Tu vas lui promettre de bien faire toujours tes prières, de bien te tenir à l'église, de bien obéir à Papa et à Maman qui représentent Dieu auprès de toi, et d'être bien gentil pour tes sœurs et pour Louis. Il faut aussi que tu deviennes un bon travailleur.

Pour arriver à tout cela et pour rester bon toute ta vie, tu te confesseras et tu communieras souvent. C'est comme cela qu'on est sûr d'aller dans le beau ciel du Bon Dieu d'où l'on ne sort plus quand on y est entré.

Adieu, mon cher Henri.

Tu garderas l'image de Jeanne d'Arc qui est pour toi et si plus tard tu es soldat comme tu me l'as dit tu l'imiteras et elle te protégera.

Je t'embrasse bien fort.

Ton oncle qui t'aime

Em Anizan pr SV

- A Marguerite Durouzeau Huriez

Paris, 2 Juin 1911

Ma chère Marguerite

Il me serait très agréable à bien des égards d'assister à la première Communion du cher petit Henri, mais je ne le puis pas pour plusieurs raisons.

La 1^{ère} est que je suis souvent obligé de refuser des demandes dans ce sens à mon monde et que si je prends les douceurs que je dois refuser à d'autres, je me trouve désarmé.

Le seconde raison est que je suis absolument pris Dimanche.

Je prierai beaucoup pour Henri, je dirai ma messe de Dimanche pour lui, ne m'en veuillez pas de n'être pas présent de corps.

J'espère que vous allez tous bien. Je n'ai vu personne de Vincennes depuis longtemps, j'ai seulement appris par une lettre de deuil la mort de Madame Dubourguet.

Tu liras à Henri la petite lettre ci jointe.

Adieu, ma chère Marguerite. Mille choses à Stéphane et aux enfants.

Ton oncle affectionné

Em. Anizan pr SV

- Aux Frères de Saint Vincent de Paul Canadiens

Paris, 7 Juin 1911

Mes chers Enfants

C'est un gros sacrifice pour moi que de ne pas profiter de la raison si légitime que m'offrent les noces d'or du Patronage pour retraverser l'Océan et retourner voir tous mes chers Canadiens d'origine ou d'adoption.

L'éloignement qui forcément espace mes visites m'est habituellement déjà si pénible !

Je tiens du moins à vous affirmer que cet horrible proverbe « loin des yeux loin du cœur » est de plus absolument faux pour ce qui vous concerne. Je pense plus souvent à vous qu'à mes enfants qui sont proches, et il me prend quelquefois des envies de vous revoir qui me rendraient douce la traversée pourtant si ennuyeuse en elle même et si longue.

Mais en ce moment le devoir me retient.

Je me suis longtemps posé la question : « Irai-je, n'irai-je pas ? » j'ai pesé le pour et le contre, mais il m'a bien fallu enfin reconnaître qu'en cédant à la pente du cœur, en vous rejoignant je manquerais à mes obligations les plus pressantes et je compromettrais gravement les intérêts de la famille.

Est-ce à dire que je renonce à retourner désormais au Canada ? Non, cent fois non. Si Dieu me prête vie je retournerai vous voir, vivre de votre vie et m'entretenir avec chacun de ses affaires qui sont miennes.

En attendant, je vous envoie mon premier Assistant M. Schuh comme un autre moi même, il vous aime déjà beaucoup et vous l'accueillerez comme moi. Il me remplacera admirablement pour tout ; vous vous ouvrirez à lui, il va au Canada pour vous, il sera tout à vous il vous fera, je le sais, beaucoup de bien.

Il vous porte une circulaire de ma part, circulaire faite pour toute la Congrégation mais sur laquelle j'attire toute votre attention et

votre bonne volonté. Elle contient ce qu'il y a de plus vital et de plus important pour nous.

Chacun recevra du reste son exemplaire et vous pourrez y revenir quand vous voudrez en votre particulier.

J'espère que vous êtes tous de bons religieux, bien réguliers, fidèles à vos vœux, mortifiés, charitables et ardents pour le salut des âmes.

Merci à tous ceux qui m'ont écrit de si affectueuses lettres à l'occasion de la Saint Jean et de la Saint Emile.

Quels bons cœurs, quels cœurs français que les vôtres, comme on sent bien la race !

Si je ne réponds pas toujours de suite à vos chères lettres, ne croyez pas que ce soit indifférence la faute en est à mon perpétuel surmenage. Continuez quand même à me donner de vos nouvelles, rien ne peut m'être plus agréable.

Je recommande à votre si bon économe, M. Donati, de bien soigner les malades pour qu'ils guérissent et aussi les bien portant pour qu'ils persévèrent dans la santé.

Adieu, mes chers enfants, glorifiez Dieu, sanctifiez vous, aimez vous les uns les autres, soyez tout pétris de charité pour les pauvres et les petits. Développez vos belle œuvres. Enfin, priez Dieu d'envoyer beaucoup de bons moissonneurs afin d'étendre notre action dans tout votre cher pays et même au delà s'il lui plaît.

J'embrasse tous, les vieux et les jeunes, les profès, les chers grands novices, les bons petits du P. Mac Leod.

Je serai avec vous par la pensée et le cœur dans toutes vos fêtes.

Que le P. Debeauquesne qui s'est déjà donné tant de mal se soigne et se repose ensuite, ainsi que tous ceux qui ont contribué à la préparation.

Priez aussi pour tous les bienfaiteurs qui vous ont procuré le moyen de faire de si belles choses.

Votre père affectionné aussi Canadien que Français

Em. Anizan pr SV

- A Joseph Rouillaud

Tournai, 27 Juin 1911

Bien cher Ami

Je puis enfin vous écrire, ce n'est pas sans peine.

Merci du bel ouvrage que vous m'avez envoyé par M. Grosse. Il me sera sans nul doute très utile. Je vais m'y plonger après la retraite.

La circulaire N.6 avait pour objet les écarts de quelques jeunes de France croyant faire œuvre d'hommes de doctrine en passant par dessus les règles de la prudence et de la morale au nom du décret sur la communion, et nous attirant de graves ennuis avec le Clergé. Je vous adresse cette circulaire. Vous en ferez l'usage que vous jugerez bon, mais je crains qu'elle ne soit pas comprise du C^{al} Vivès.

Vous devez avoir reçu en temps voulu les pièces que vous avez demandées et qu'on est venu apporter ici pour les expédier de Belgique.

Pour M. Goullot je vais lui répondre mais toutes les demandes de permissions extraordinaires devraient m'être transmises par vous.

Si M. Monestès est nommé à Poitiers c'est bien à l'insu de toutes les autorités de ce diocèse, car je viens de voir M. Chantrel, le neveu de Mgr Pelgé, qui en arrive et qui m'affirme que le remplaçant ne peut être nommé que deux mois après la mort et qu'on affirme là bas que la nomination n'est pas faite. Si M. Monestès est nommé il ne sera pas l'ami de notre administration actuelle, j'ai en main une lettre de lui fort violente, lettre écrite après notre Chapitre à M. Imhoff ou à M. Maignen.

Je n'ai pas tous les secrets de l'affaire Copin Alban. Mais la « trahison de Brenier » me paraît bien peu sûre car il continue à combattre la Franc Maçonnerie avec Cugnet et les autres. Le D^r. La Nècle a en effet pris position pour Copin. Mais le D^r. Dauchez me disait que M. La Nècle, excellent, est un peu crédule. - Il ne l'approuve pas de soigner des malades qu'il n'a jamais vus ? ?

Je suis bien chagrin de tout ce qu'on me dit du cher M. Edouard. Evidemment il n'ira pas bien loin. Je vais lui adresser encore un mot que vous voudrez bien lui remettre.

La Retraite commencée hier soir va bien. C'est M. Bruno¹ qui la donne. - J'ai quelque'idée de mettre ce dernier à St Lazare et je tâche de préparer la chose par ces retraites qui lui gagnent nos frères.

Le Docteur² est à Québec. Une dépêche de lui m'annonce que les fêtes ont été splendides.

Je prie pour que le choléra n'arrive pas à Rome. Dans ce cas, il n'y aurait qu'à gagner au plus tôt le Giglio.

Adieu, cher Ami.

Mille amitiés à tous. Je vais tâcher de répondre à quelques lettres mais que cela me devient difficile !

A vous bien affectueusement en M.

Em A pr SV

¹ Bruno Mayet

- A Joseph Rouillaud

Tournai, 28 Juin 1911

Cher Ami

M. Thieffry va être ordonné, mais j'ai appris bien tard que sa mère est dans une misère noire et qu'elle a absolument besoin de son fils. Nous ne pouvons nous charger de sa mère indéfiniment dont on n'a connu la situation que ces derniers temps. Aussi j'ai conseillé au sujet de rentrer dans le Clergé séculier. L'Evêque de Beauvais l'accepte. Mais il y a une dispense à demander. Pour éviter un retard et des risques, je vous adresse sa demande d'ici. Faites donc le nécessaire. Je dis à M. Goullot que je ne puis lui permettre son voyage à cause des conséquences pour les autres.

Adieu. Nous prions pour M. Edouard

A vous bien affectueusement en M.

E A pr SV

Toujours même situation avec M. Ch. Mai.2 qui ne m'adresse pas la parole, pas même un bonjour.

- A Donatien Clavier

Tournai, 30 Juin 1911

Bien cher Ami

Si M. Malaizé doit en règle passer un examen je ne vois guère la raison de le dispenser. Il me parle d'une parole que je lui aurais dite, qui m'étonne, et dont je ne me souviens nullement.

Je vais lui demander de me préciser et de me rappeler ce que je suis étonné d'avoir dit, car il n'est pas le plus occupé des assujettis.

Ce que je voudrais savoir c'est s'il a encore un examen à passer.

Dans ce cas on pourrait le remettre à un an s'il me donne une raison, mais il serait mauvais de donner cet exemple de faiblesse. Je n'ai pas remis votre lettre et je vous en reparlerai !

Voudriez vous remettre la lettre ci-incluse à M. Béziau.

Il s'agit d'une commission dont je l'ai chargé pour une affaire dont il m'a parlé.

On va bien ici et tout va bien.

Le temps est un peu chagrin.

J'arrive de St Lazare où on a fêté St Pierre, le Pape et les Zouaves Pontificaux hier.

Pour votre examen cela me gêne bien un peu, car je ne puis interroger les enfants sans avoir un peu préparé les matières dont je ne connais pas même l'objet et qu'ils ont vues dans des auteurs qui me sont étrangers. Le temps du reste me manque pour me livrer tant soit peu à cet exercice. Vous feriez mieux de chercher un autre examinateur tel que M. Helmig ou M. Augros qui a, je crois, fait passer les examens l'an dernier.

Adieu, cher Ami.

A vous et à tous bien affectueusement en M.

E A pr SV

Du reste pourquoi les enfants ne passeraient-ils pas l'examen avant leur retraite comme les jeunes prêtres.

Enfin, nous en reparlerons.

- A Marguerite Durouzeau Huriez

Tournai, 23 Juillet 1911

Ma chère Marguerite

Je regrette bien de n'avoir pu m'arrêter à Lille et aussi de n'avoir pas eu le temps de t'en prévenir, ma série d'affaires survenues au dernier moment m'a absolument empêché.

J'ai appris avec peine que Marie Louise n'avait pas réussi son brevet sup. Mais elle est si jeune que le petit retard ne lui sera guère préjudiciable.

Ses compositions étaient du reste plutôt singulières comme sujets.

Comment vous tirez vous de cette chaleur intense ?

Ici, nous cuisons littéralement. Il est regrettable que vous ne soyez pas en ce moment à Malo, c'eût été une grande douceur.

Pour le paquet de linge fais le donc porter chez M. Mayet de St Léonard, je crois qu'il doit venir ici mercredi.

Je serai obligé de rentrer promptement à Paris.

Adieu, ma chère Marguerite. Dis mille choses à Stéphane.

Je t'embrasse ainsi que les enfants.

Em. Anizan pr SV

- A Joseph Rouillaud
(lettre incomplète)

Tournai, 23 Juillet 1911

Cher Ami

Que j'ai de mal à trouver le temps de répondre aux lettres ! De plus en plus les visites, réunions de Comités, affaires se multiplient.

Les retraites successives m'absorbent aussi, car si l'on veut être à la disposition de tous comme ils le désirent, tous les instants sont pris. Et puis, par suite de l'absence du D² il faut que je garde tout.

Je suis très ennuyé de savoir qu'au Giglio il y aurait à faire des réparations urgentes non faites avant les vacances. Les 500^f que nous avions destinés à cet effet n'ont pas été employés à cela depuis deux ans, me dit-on, il eût fallu s'en expliquer mieux et j'aurais pris sur moi de faire le nécessaire. Evidemment il doit être trop tard pour cette année.

Faites pour le mieux. Vous devriez acheter des rideaux de tulle contre les moustiques comme j'en ai vu chez les Chartreux de Santa Margherita. Du moins on serait tranquille la nuit.

Faites le si vous le pouvez, je me charge des frais pourvu que vous alliez à l'économie sans nuire toutefois à la solidité. Il en faudrait pour tous.

On m'écrit que M. Calmein est à Lyon en ce moment. Je le verrai à mon retour jeudi ou vendredi.

Je ne puis vous envoyer cette année Bruno². Mon projet est arrêté pour lui. Il m'en coûte de faire ce grand chagrin à Henri H.2 car je prévois que c'en sera un, mais c'est la conscience qui m'y oblige.

Pour M. Thief.¹ nous ne pouvions trouver une meilleure solution. Après toutes les études faites et les efforts considérables de tant d'années, il fera du bien à la campagne. Etant seul il se remettra mieux. J'avais pensé attendre la fin de ses engagements en lui donnant toutes les permissions. Si c'était possible ce serait peut-être la

¹ Arthur Thieffry

meilleure solution car il en a pour peu de temps. Ecrivez moi à ce sujet. Il accepte tout ce que l'on veut. L'Evêque de Beauvais l'accepte.

Merci de tous les détails si consolants sur le cher P. Edouard que je pleure et regrette plus que je ne puis le dire. J'ai rencontré peu d'âmes de bonne volonté comme la sienne. Son esprit était admirable, sa foi sans la moindre ombre, il avait conservé plus que l'amour, l'enthousiasme de sa vocation et de sa famille. Il tenait à Rome une place que nul autre ne tiendra, je crois. Mon espoir est qu'au ciel il nous obtiendra beaucoup de Dieu. Faites recueillir les souvenirs de ceux qui l'ont connu.

Je vous recommande aussi mes petits forains que je catéchise en ce moment. Je dis forains il faut ajouter foraines car je vois les deux. J'ai un pauvre petit garçon de 11 ans qui va faire ses débuts de dompteur Dimanche prochain avec une hyène.

Ces pauvres enfants me donnent des preuves de bonne volonté extraordinaires.

Je viens de recevoir les ouvrages de Mgr de Ségur reliés. Je vous les expédierai aussitôt que je le pourrai pour le Cal Vivès qui a témoigné plusieurs fois le désir qu'il en a. Vous les lui offrirez de ma part.

M. Le Bihan vient de perdre son père. Robert Gauvin nous quitte.

Je lui ai déclaré que nous ne pouvons le laisser continuer ses études. Son frère se berce de la pensée de le faire admettre à Meaux ?

Il faut sans doute que vous demandiez sa dispense. Cependant comme il est retranché d'office de l'état où il était entré, j'ai une hésitation. M. Donatien² vous écrira.

Adieu cher Ami.

Excusez moi auprès de ceux qui m'ont fait le plaisir de m'écrire et auxquels je...

- A Donatien Clavier

Frinoise, 24 Juillet 1911

Cher Ami

Tout va bien. Le 19 a été très bien, officier et banquet (140 prés.)

Nous aurons réunion lundi prochain. Les jeunes ne vont pas mal. Le jeune Louis seulement a été très éprouvé par la chaleur qui est en effet accablante depuis le début.

L'examen s'est passé comme de coutume.

Hélas, Frinoise est toujours de même.

Eugène Le B.¹ ne va guère, il a fait son testament.

Le P. Reth. est court et bon. Rien d'extraordinaire aux annexes de St Laz. et de la Tom.

Adieu et à bientôt.

Je compte revenir jeudi.

A vous bien affectueusement

E A pr SV

J'ai reçu ce matin votre mot.

- A Marguerite Durouzeau Huriez

Tournai, 26 Juillet 1911

Ma chère Marguerite

Je pars demain matin, il m'est donc impossible de donner un rendez vous au jeune homme dont parle la sœur Berchmans.

¹ Eugène Le Bihan

Si j'eus reçu la lettre plus tôt j'aurais pu lui donner rendez vous ici.

A mon défaut il pourrait aller voir M. Mayet de St Léonard lui exposer son affaire comme à moi même. M. Mayet m'en écrira et nous verrons. Donne donc cette indication à la Mère Berchmans.

Je te remercie de la boite qu'on m'a remise hier et aussi des linges qui sont probablement arrivés à Kain et qui seront très utiles. Je dis probablement parce que je n'ai vu personne depuis hier de Kain.

Je suis peiné de l'indisposition de Marie Louise. Espérons que ce ne sera pas long et que vous pourrez partir.

Je pense être à Paris quand vous y passerez. Mais d'ici là il peut survenir quelque chose qui me force à un voyage.

Tâche en tous les cas de venir voir, ou demande par le téléphone .

Adieu, il est onze heures du soir.

Mille amitiés à tous.

Je t'embrasse de cœur.

Ton oncle affectionné

E A pr SV

- A Donatien Clavier

Paris, 22 Août 1911

Cher Ami

C'est avec grand plaisir que j'ai reçu vos nouvelles et celles de votre bonne mère.

Que Dieu soit béni pour vous rendre assez de santé pour pouvoir travailler à sa cause !

Acceptez avec amour les restes de maladie qui vous permettent de lui offrir quelques sacrifices et de mérites et mettez vous entre ses mains pour faire son œuvre aussi bien que possible.

Faites provision de forces en respirant largement l'air du pays.

J'ai reçu ce matin la visite d'un jeune prêtre de Nantes auquel je vous avais demandé autrefois d'écrire, M. Deniau de Varades Loire-Inférieure.

Il est venu passer un mois à Belleville.

Il semble décidé à devenir des nôtres aussitôt qu'il pourra.

Il me presse beaucoup de retourner à Nantes où il y a d'autres espérances.

Demain matin nous nous réunirons pour plusieurs engagements et affaires.

Celle de St Lazare et de St Léonard se prépare.

Adieu, cher Ami.

Nous serons très heureux quand vous reviendrez, mais usez de votre congé.

Présentez mes meilleurs souvenirs à votre vénérée et chère mère et dites lui que nous prions pour elle et que nous la considérons comme nôtre.

Vous lui donnerez de ma part la petite image ci jointe et qui a été faite à Auteuil.

A vous bien affectueusement en M.

E A pr SV

- A Joseph Rouillaud

Paris, 27 Août 1911

Bien cher Ami

J'ai reçu votre dernière lettre. Vous me demandez une adresse ; celle que vous avez (M^{me} de S.) est bonne. Si la dernière lettre a été un peu retardée c'est exceptionnel. Pour le binage si vous rencontrez quelques difficultés laissez cette affaire.

M. Goullot me demande d'aller voir son frère à son passage en Italie parce qu'il ne le reverra pas de si tôt. Je lui accorde volontiers cette permission.

Le changement de St Lazare est fait, non pas encore effectivement, ce sera pour la mi-Septembre, mais tout le monde est prévenu, j'entends les intéressés.

N'en parlez pas avant que la chose soit réalisée.

Personne n'en parle encore et ne paraît s'en douter ici. J'y ai été amené par une série d'événements providentiels évidemment.

Il est difficile de parler de tout cela dans une lettre.

Peut être va-t-on prévenir le C^{al} Vivès ; s'il vous en parlait lui même vous pourriez répondre que M. Hel2 m'y a forcé par la persistance de sa défiance à mon endroit, par ses imprudences auprès des novices, son manque de soumission réelle. J'ai poussé la patience jusqu'aux dernières limites, mais malgré les recommandations du C^{al} lui-même, ils n'ont jamais désarmé, et pour être sourde leur opposition n'en est pas moins réelle et active.

M. Monestès est venu passer plusieurs jours chez M. Petit sans me donner signe de vie et il a dit à table qu'à Rome il descendrait chez M. Delran. J'en écrirai à ce dernier pour qu'il ne fasse pas d'avance.

M. Monestès avait pris parti pour ces MM. De même Dom Besse que je vous prie de ne plus inviter. Il agit en véritable ennemi.

Adieu, cher ami. Je pars pour Auch préparer la place.

A vous et à tous de cœur

Em A pr SV

J'ai les trois pièces que vous m'avez envoyées Thiéffry, Desrousseaux et ordinations.

- A Gustave Debeauquesne

Paris, 28 Août 1911

Cher Ami

M. Aubert de Lévis m'écrit pour demander de renouveler ses engagements. M. Verret joint à cette demande une simple petite note conçue en ces termes.

« Quant à sa moralité vous en savez autant que moi. Cette année il n'est pas venu une fois en direct. Il a eu de l'argent sur lui tout le temps. J'ai des refus d'obéissance ouverts ou déguisés, des réponses grossière etc... »

Puis, sa signature, et c'est tout.

Evidemment il y a conflit dans la maison. Je ne puis me prononcer définitivement sur un renvoi avec ces seules données.

Ayez donc l'obligeance de voir ce qui en est véritablement en consultant discrètement les uns et les autres et voyez s'il y a lieu d'envoyer un refus à la demande Aubert. De loin, je suis bien embarrassé.

S'il n'y avait pas entre le sujet et M. Verret un conflit déjà ancien je m'en rapporterais de suite à la note du dernier. Mais M. Jules² est d'avis qu'il faut un mot de vous.

Je crois que M. Ver. ne peut rester à Lévis, mais il n'y a qu'un moyen de le changer c'est de l'envoyer à Montréal, de le remplacer par M. Mac Leod lequel aurait pour successeur M. Degesne qui en brûle.

Mais j'attends un mot de M. Piché, et je vous prie de me parler également de cette affaire.

Adieu. Mille choses à tous. Je voudrais répondre. Cela viendra mais je suis débordé en ce moment.

A vous bien affectueusement en M.

Em An pr SV

- A Yves Allès

Paris, 21 Septembre 1911

Cher Ami

Vous avez bien fait de célébrer N.D. de la Salette, je suis allé moi-même dire la ste messe au sanctuaire dont M. Le Prév.¹ s'était constitué le chapelain.

De quelles restrictions vous a-t-on parlé ? Il n'y a pas à en faire.

Je suis heureux des bonnes nouvelles que vous me donnez et en particulier je me réjouis de vous voir vous soulager en confiant à chacun une part de surveillance. Confiez la réellement et ne vous en préoccupez plus, c'est à cette condition que vous serez vraiment soulagé et que du reste chacun prendra son affaire au sérieux.

J'arrive de chez M. Etcheton. J'ai béni un orat. et dit une 1^{ère} messe.

Dieu soit béni de la bonne promenade de Gand !

Si Servin n'a jamais eu d'attrait il nous a bien trompés.

Adieu, mon cher Yves, il est tard et je n'ai pas fini.

A vous et à tous bien affectueusement en M.

¹ Jean-Léon Le Prevost

E A pr SV

- A Yves Allès

Paris, 23 Septembre 1911

Bien cher Ami

Il faut faire connaître le nombre et le nom des enfants que vous jugez envoyer à Vaugirard (orphe.). Prévenez les aussi pour qu'il n'y ait pas surprise.

Vous les enverrez après votre retraite, en disant bien à ces enfants qu'ils sont petits novices et qu'ils devront vous écrire de tps en tps. Vous suivrez leurs notes et leur conduite.

M. Mock vous reviendra c'est réglé. Ce sera après sa retraite et sa profession. Nous en causerons à mon retour.

Si vous êtes pour rester 60, il ne faudrait plus je crois, ouvrir les portes pour accepter des nouveaux non encore annoncés. La maison ne le comporte pas.

Rendez vous compte si M. Carroll vous apporte des économies par son travail, c'est important avec notre pauvreté. Gardez le pour le travail présent, mais je désire être renseigné pour l'avenir. Dégagez vous de tout ce qui n'est pas proprement votre charge, vous avez assez de personnel pour cela et il est urgent 1°. que vous ne vous fatigiez pas, 2°. que vous soyez tout à votre travail personnel, au travail de votre charge.

Ne visez pas trop haut en pratique, pour commencer surtout ; ceux qui arrivent ne sont pas formés et les autres ne peuvent être non plus parfaits.

Il faut que le travail de perfection se fasse dans la douceur, selon la marche humaine et dans la charité. « Tanquam lignum plantatum secus decursus aquarum quod fructum suum dabit in tempore suo. » L'arbuste ne donne pas de suite son fruit. Soyez père et mère.

Adieu, et à vous de tout cœur en M.

E A pr SV

- A Gustave Debeauquesne

Paris, 23 Septembre 1911

Bien cher Ami

Vous allez recevoir d'un jour à l'autre la statue de Saint J. Baptiste que j'ai fait faire pour vous.

J'ai payé le port et l'assurance contre la tempête et contre la casse.

Quand elle arrivera il faudra vérifier devant un témoin officiel si elle arrive en bon état.

Si elle était cassée ou endommagée il faudrait le faire constater par un certificat officiel et on rembourserait de quoi en faire une nouvelle.

Ce sera le souvenir des noces d'or.

J'espère que vous allez bien. Je pars pour le congrès d'Auch qui s'annonce bien.

Je n'ai qu'une minute.

Adieu, amitiés à tous.

J'écrirai pour répondre aux lettres reçues depuis le voyage de M. Schuh après le Congrès.

A vous bien affectueusement en M.

E A pr SV

- A Gustave Debeauquesne

Paris, 4 Octobre 1911

Bien cher Ami

Vous avez dû recevoir un télégramme vous autorisant à faire l'achat du terrain pour lequel vous m'avez écrit. Outre les besoins de la section Béhal, vous avez aussi besoin d'un but de promenade moins lointain que St Pierre et celui ci va perdre beaucoup de son charme par la suppression des bains dans la rivière Jouine. Les conditions, du reste, semblent exceptionnelles. Mais je voudrais bien que ce soit la propriété de la famille plus que la Côte d'Abr.¹ si c'est possible. Faites pour le mieux. A pareille distance il est difficile de se concerter au dernier moment. Faites donc l'affaire, si vous pouvez, en vous inspirant de mon désir, si possible.

Pour les petits, nous ne pouvons changer cette année, ce sera pour l'an prochain.

Vous me parlez de séminaristes à recevoir, je ne comprends pas bien la combinaison. En tous les cas, cela ne presse pas d'ici l'an prochain.

Arteau doit être arrivé. Son maintien chez nous devenait impossible, sa tête déménageait presque.

Pour Lévis, il nous faut éclaircir les choses et aboutir à une amélioration ou à un changement radical mais comment ?

M. Verret m'a écrit et m'a donné sa version qui est bien entendu le contre pied de celle de M. Thibodeau. Il me demande le changement de M. Aubert et il sollicite pour le remplacer M. Fortin qu'il me promet de soigner et de guérir de son estomac. Il m'affirme que si je lui rends la charge de directeur de l'Œuvre et que si j'appuie son autorité auprès de son personnel il va se remettre à tout. Je veux essayer de sauver ce pauvre ami, et, pour cela, faire un dernier essai qui ne lui laisse aucune excuse.

¹ Côte d'Abraham

Je vous demande donc, cher Ami, de m'aider, et pour cela de prendre M. Aubert et de lui donner M. Fidèle Fortin.

Je vais l'écrire à Lévis, rendre la direction de l'Œuvre à M. Verr. et recommander à son personnel de se montrer plus confiant et plus aimable. Je vais écrire aussi à M. Thibodeau, mais de votre côté dites à celui ci que je compte sur lui et sur son bon esprit pour accepter sa situation et m'aider à sauver l'œuvre et M. Ver. Je sais qu'il est très bon et surnaturel. Je sais aussi qu'il ne cherche que le bien. Qu'il fasse les sacrifices nécessaires en ce moment. Nous verrons ensuite.

La statue de St Jean est partie Lundi 2 Octobre pour Le Havre où on l'embarquera sur un bateau de la C^{ie} Allan qui va directement à Québec. Je l'ai assurée contre les risques maritimes, mais je n'ai pu contre le risque de la casse, car on me demandait 110^f. Elle est bien emballée, dans une bonne caisse, j'espère qu'il ne lui arrivera pas malheur. Je pense qu'elle plaira à tout le monde, car j'ai surveillé sa confection et elle a été très soignée. Elle est en Carton-plâtre. Elle a 1^m60 c'est une des 2 grandeurs que vous m'aviez indiquées (1^m50 ou 1^m60). M. d'Albert est à Clign¹.

Prévenez moi d'un mot quand la statue sera arrivée et quand le changement Aubert Fortin sera fait.

A Kain il y a 60 enfants, à St Lazare une vingtaine de jeunes gens. Trois scol. partent au régiment et trois en reviennent.

Adieu, cher Ami.

Dites mille choses à tous. J'espère me remettre à répondre aux lettres. Le Congrès d'Auch a été très beau et très bon. L'an prochain ce sera à Chalons sur Marne.

A vous bien affectueusement en M.

E A pr SV

Excusez moi auprès de ceux qui attendent des réponses. Je suis heureux des 2 bonnes retraites. J'ai les résolutions.

¹ Clignancourt

- A Joseph Le Lidec

26 Octobre 1911

Mon cher Joseph

J'ai appris avec grande joie que Dieu vous avait gâté et que tout allait bien pour vous. Oui la grâce vous accompagnera partout.

S'il vous est possible d'aller à Alençon le jour de la Toussaint vous ferez bien d'y aller, cela vous donnera l'idée de ce que vous pourriez peut être faire au Mans. Mais je voudrais bien aussi n'être pas trop longtemps sans vous voir. Le bien avant tout. Allez donc à Alençon.

Pour votre famille, ne renouez pas trop les liens brisés, ce ne serait bon ni pour elle ni pour vous. Vous attend on à Noël ?

M. Grandin me dit qu'on songe à une réforme temporaire pour vous. Si vous avez des chances d'être réformé ensuite, ce serait parfait, si cela devait même vous épargner un an ce serait encore très bien, mais si cela doit simplement retarder vos deux ans de service, il vaudrait mieux en finir maintenant que vous y êtes. Tenez moi au courant de cette affaire qui, vous devez le penser, m'intéresse au premier chef.

Dites donc de ma part à M. Grandin que je ferai tout ce que je pourrai pour lui au Comité et que je lui écrirai dès que j'aurai pris des renseignements sur le manuel.

Nous allons bien ici. Je prie pour vous, mon Joseph, afin que Dieu vous protège et vous mette à même de faire beaucoup de bien. Voilà le vrai moyen de bien passer votre période de service.

M. Bouet est avec M. Clavier, M. Le Calvez est parti chez lui à l'air natal.

Rien de bien nouveau.

Adieu, mon Joseph. Croyez toujours à ma vive affection en M.

E A pr Sv

Mes meilleurs souvenirs à votre cher Aumônier que je n'oublie pas.

- A Joseph Le Lidec

Paris, 4 Novembre 1911

Mon cher Joseph

Je serai heureux de vous voir Dimanche si vous pouvez venir, ce sera mon dernier jour avant de partir pour l'Italie.

J'apprends avec joie les bonnes nouvelles que vous me donnez.

Si vous pouvez aller à Falaise allez y le 26. Ce sera une leçon de choses pour vous.

J'avais oublié que vous n'étiez pas allé chez vous avant le service.

Vous choisirez une époque favorable quand vous voudrez l'important est de ne pas renouer trop les liens et qu'on ne se croit pas autorisé à vous avoir souvent.

Je pars pour le Pas de Calais jusqu'à mercredi.

Dites à M. Grandin que la réunion du Comité est mercredi et que j'y serai pour défendre ses intérêts avec le Colonel Le Licou.

Dites lui aussi que j'ai envoyé sa première lettre à M. Salles qui, je l'espère, lui procurera ses manuels.

Adieu, et tout affectueusement à vous.

E A pr SV

- A Eugène Le Bihan

Rome, 25 Novembre 1911

Mon cher Eugène

Il m'a été impossible jusqu'aujourd'hui de répondre à votre lettre du commencement du mois.

Je ne vous oublie pourtant pas.

Je sais, hélas ! que vous portez une double croix, et il faut que ce soit vraiment la volonté de Dieu pour que je ne parvienne pas malgré tant de désirs, de recherches et de prières à améliorer la situation. Si les croix n'étaient que des fardeaux je ne m'en consolerais pas, mais, nous le savons, c'est la condition de la sanctification et du salut.

Prenez vos croix surnaturellement ne vous scandalisez pas, parlez en le moins possible autour de vous et vivez avec Dieu et sa Sainte Mère.

On parle ici beaucoup des Cardinaux. J'ai vu ces jours derniers le P. Billot qui est fort ému et soucieux de son élévation. Mgr de Cabrières qui m'a dit lui être très content et Mgr Amette qui me réserve un billet pour le Consistoire auquel il faut bien que j'assiste.

Ci jointe la jolie Madone volée et retrouvée. Qu'elle soit votre étoile au milieu des ténèbres de l'épreuve et qu'elle vous donne espérance joie et paix !

Ici on va bien.

Je fais les visites can.

Tout le monde prie pour vous.

Nous passons de la pluie au soleil et réciproquement.

En ce moment c'est le soleil.

Dites mille choses à tout le monde et spécialement aux chers malades pour lesquels je demanderai au Pape une spéciale bénédiction.

Dites à MM. Kennedy, Marcaire, Bouveret, Chammy que je pense à eux et que je prie et fais prier pour eux.

Adieu, mon cher Eugène. Bon courage ! confiance en Dieu et en Marie ! Priez, ou plutôt prions.

Je me suis arrêté deux jours à la Chartreuse à Farneta pour me reposer un peu l'âme et prier. A vous tout affect^t.

Em Anizan

- A Donatien Clavier

Rome, 28 Novembre 1911

Cher Ami

Merci des nouvelles reçues ce matin. Veillez sur votre santé, vous savez que nous avons besoin de vous, outre les autres raisons.

J'ai parlé à M. Joseph de votre idée sur l'Ordo. Il prendra des renseignements et nous en reparlerons à mon retour.

Nous avons plus beau temps que mauvais, cependant nous avons eu également de la pluie il y a quelques jours.

Je suis jusqu'au cou dans les visites et les cérémonies. Ce n'est pas par goût, je vous assure.

J'ai vu les quatre Cardinaux français et aussi Mgr Bisletti. J'ai assisté à la remise solennelle de la nomination Cardinalice à Mgr Amette, ce qui est assez émouvant.

Puis il va falloir aller demain à la remise de la barrette, après demain au Consistoire public et ensuite aux prises de possession des Eglises titulaires et à la réception à St Louis des Français.

Cela n'en finit plus et allonge ma visite.

J'ai vu aussi le Cal Vivès et le P. Pie nommé Archevêque de Corinthe.

Faites pour le mieux avec M. Deciry.

Oui, je prie pour vous dans mes pèlerinages.

Je demanderai mon audience après le Consistoire si le Pape n'est pas trop fatigué, car il vieillit et s'affaiblit.

Adieu, cher Ami.

Dites mille choses aux chers étudiants que je n'oublie ni dans ma pensée ni dans mes prières.

Qu'ils prient un peu pour moi, car il est difficile de rester recueilli au milieu de tant de démarches et pourtant que j'y aspire !

A vous bien affectueusement en M.

E A pr sv

Mes compagnons d'ici vont bien et vous adressent leurs amitiés à vous et aux autres.

- A Charles Devuyt

Rome, 1^{er} Décembre 1911

Cher Ami

Vous avez raison de ne pas vous émouvoir de la lettre que vous m'envoyez, il faut marcher sans laisser même paraître quoi que ce soit. Nous cherchons le bien, c'est tout.

Pour M. de Villantreys, dites lui que vous en avez parlé à Mgr de Poterat qui préfère lui voir conserver la présidence de sa commission et que moi je suis à Rome. Du reste les syndicats heureusement n'attendent pas la commission pour aller de l'avant.

Je suis bien aise des bonnes dispositions de M. Georges et de la bonne marche de l'Œuvre.

La bonne politique, celle qui est selon Dieu, c'est la franchise et l'attitude nette. Puisque nous avons accepté une œuvre paroissiale nous ne devons pas en faire une œuvre bâtarde.

Je suis heureux que tout aille bien du côté de l'opération pour M. La., le reste se remettra en place, j'en suis convaincu.

Je crois que ce n'est qu'une suite. Il faut l'encourager.

Remerciez M. Ne. de la lettre mais ce qu'il me dit au sujet de l'affaire Roux m'étonne, car je n'avais nullement compris les choses comme il me les dit.

J'espère que le jeune homme parti le jour où vous m'écriviez fera l'affaire. C'est une bonne espérance.

Nous avons ici très beau temps.

Les Cérémonies des Cardinaux ont été fort belles, surtout le grand Consistoire où le Pape est venu sur sa Sédia.

Mais que de dérangements à la visite ! Tout à l'heure il me faut aller à la réception de St Louis des Français, demain à la prise de possession du C^{al} de Cabrières à N.D. de la Victoire, Dimanche au dîner du C^{al} de Paris, puis à sa prise de possession. Je reçois encore à l'instant où je vous écris une invitation au dîner de Mgr de Cabrières et à celui du Cal Dubillard.

Enfin, il le faut. Mais cela retardera peut être encore un peu mon retour qui pourtant ne devra guère aller au delà du 20 ou 21.

Adieu. Mille choses à tous et à vous

E A

J'ai vu avec plaisir qu'on a reproduit quelque part votre rapport d'Auch. - Je n'ai pas encore demandé mon audience mais j'attends des nouvelles des feuilles de signatures.

- A Mademoiselle Le Bihan

Rome, 10 Décembre 1911

Mademoiselle

Que je suis désolé de n'avoir pu répondre plus promptement à votre lettre ! Elle m'arrive aujourd'hui seulement parce que je suis au loin, à Rome, et elle a dû faire un long voyage avant de me joindre.

J'ai reçu télégramme, lettres, et même une lettre du cher Eugène lui même. Il est paraît-il, bien malade, à la suite d'un nouvel accident, d'un crachement de sang qui l'a beaucoup affaibli. Il m'écrit lui-même qu'il est en danger et qu'on n'a plus d'espoir, il me dit adieu en y ajoutant la lettre la plus touchante de résignation, d'esprit de sacrifice, de joie même et d'affection. Il est admirablement préparé et s'en va joyeux vers le Bon Dieu. Malgré la consolation de le voir dans de si admirables dispositions, je ne saurais vous dire mon chagrin de le voir partir.

J'ai sollicité bien vite une bénédiction du Pape et une indulgence plénière qu'il a reçues avec joie et qui l'ont sanctifié encore.

J'attends des nouvelles et peut être hélas ! l'annonce de sa fin.

Ici tout notre monde prie pour lui avec moi.

C'est encore une nouvelle peine pour vous qui en avez tant eues déjà. Cette peine nous sera commune.

Je vous promets de prier pour vous afin que Dieu vous soutienne et vous console vous et votre chère sœur.

Assurément ma lettre vous arrivera après une ou deux de Jean2.

Permettez moi de vous envoyer pour vous et votre sœur deux petites images. L'une est la douleur de la séparation, l'autre la joie de la définitive réunion.

Veillez agréer, Mademoiselle, mes meilleurs sentiments en N.S.

Em Anizan pr SV

- A Henri Grosse

Rome, 13 Décembre 1911

Mon cher Enfant

Impossible de vous répondre longuement, je n'ai guère de minutes à moi. Je ne puis presque faire de pèlerinages. J'achève la visite de Palestro et vais commencer celle des Prati. On va bien ici.

Je vois que votre pauvre corps vous tourmente toujours et réclame sans cesse contre votre bonne volonté.

Je ne sais que vous dire à ce sujet par une lettre, j'aime mieux en parler de vive voix quand j'aurai la joie de vous revoir. Ce sera bientôt.

Soyez toujours à Dieu, vivez en union avec lui, travaillez, souffrez pour lui. Qu'Il soit votre vie. Voilà Noël, bonne occasion pour vous renouveler.

Soignez bien vos enfants pour son amour.

Adieu, mon cher Henri.

Bon courage ! Tous ici pensent à vous, prient pour vous et vous adressent leur meilleur souvenir, moi mes plus affectueux sentiments en M.

E A pr SV

- A Eugène Le Bihan

Paris, 21 Décembre 1911

Cher Ami

J'ai été bien touché et ému de votre bonne lettre, si je ne vous ai pas répondu c'est qu'elle était tellement l'annonce de votre départ vers Dieu que je craignais que ma lettre ne vous arrive pas.

J'ai appris avec grande joie que vous êtes un peu revenu et que tout se maintient.

Je vous reverrai donc et vous embrasserai encore.

Ce sera peut-être très tôt car M. Thomé voudrait que je reçoive ses vœux et en égard aux circonstances de sa vocation je lui donnerai volontiers cette satisfaction.

J'espère que cette nouvelle alerte vous a encore détaché sanctifié et rapproché de Dieu. N'en perdez pas la grâce.

A bientôt, j'espère.

A vous tout affect^t en M.

Em Anizan pr SV

- A Joseph Le Lidec

Paris, 31 Décembre 1911

Mon cher Joseph

J'ai reçu votre lettre et ai appris votre passage ici. Quel regret pour moi aussi de vous avoir manqué !

J'ai du moins appris avec joie que votre santé est bonne et votre mine superbe.

Merci de vos vœux et de vos prières. Moi aussi je vous souhaite une bonne et sainte année, une année d'apostolat fécond.

Vous devez être en Bretagne aussi vais-je retarder un peu le départ de cette lettre bien courte à cause de tant d'affaires qui me tiennent.

Vous saurez du moins que j'ai pensé à vous et prié pour vous dès la 1^{ère} heure de 1912.

Adieu, mon Joseph. Je vous embrasse de tout cœur.

E A pr SV

- A Marguerite Durouzeau Huriez

Paris, 31 Décembre 1911

Ma chère Marguerite

Je suis bien touché de tes vœux de bonne année et aussi de ceux de Stéphane et des chers enfants. Moi aussi j'en forme de nombreux pour vous, santé, prospérité, bonheur, fidélité de tous à Dieu et toutes ses bénédictions.

Mon voyage à Rome s'est bien passé. Il a été seulement allongé par les cérémonies et réceptions des nouveaux Cardinaux.

Je suis très heureux de vous savoir tous en bonne santé en dépit du temps.

J'espère vous voir à mon premier voyage dans le Nord. Je n'en sais pas la date car je m'appartiens si peu ! Je tâcherai de t'en prévenir.

J'ai eu de bonnes nouvelles de ta tante de Vincennes. Elle m'a écrit et j'ai déjà vu aujourd'hui Eugène et sa famille ainsi qu'Emile et sa femme.

Adieu, ma chère Marguerite. Remercie Stéphane de son mot. Je joins une petite réponse pour chaque lettre, je ne puis faire ces jours-ci que de courtes réponses à cause de mon abondante correspondance.

Ton oncle affectionné

Em. Anizan pr SV

1912

- A Monsieur Mézière

Carte de visite 1912

L'Abbé Anizan remercie mille fois Monsieur Mézière de ses vœux.

Il en forme également de nombreux pour la chère et vénérée malade pour lui même et pour les siens. Il est bien vrai que le seul moyen de réaliser les vœux est de les accompagner de prières. Il n'y manque pas.

- A Eugène Le Bihan

Paris, 1^{er} Janvier 1912

Mon cher Eugène

Je tiens à vous redire que je pense à vous que je prie pour vous et que je fais mille vœux pour vous.

J'espère que 1912 vous remettra peut être assez pour que vous puissiez mériter longtemps encore pour les pauvres âmes délaissées qui attendent de nous le salut.

Je veux aussi vous remercier de votre si beau travail de la Messe de St Vincent de Paul, travail qui me restera toujours cher à cause de son mérite mais surtout à cause de vous.

Vous avez parlé de le mettre à Kain, pourquoi pas ici ? il ne renferme rien de compromettant. Il faudra faire achever le texte et le confier ensuite à quelqu'un qui viendra à Paris.

J'ai été fort peiné de la vilaine et méchante parole qui vous a été dite à ce sujet, parole absolument fausse. Mais, hélas ! ce n'est pas la seule et comment y remédier ? Offrez à Dieu votre croix qui est bien aussi la mienne ; et surtout portez la avec patience, et amour de Dieu.

Adieu, mon cher Enfant.

Je suis souvent d'esprit et de cœur avec vous.

Priez un peu pour moi, demandez surtout ma sanctification.

Je vous embrasse de cœur

Em A pr SV

- A Alexandre Josse

Paris, 1^{er} Janvier 1912

Mon cher Alexandre

J'ai reçu avec joie et reconnaissance vos vœux et promesses de prières. Les secondes me sont encore plus précieuses car sans elles que produiraient les souhaits.

Je prie Dieu de vous donner la santé, la fécondité, la Sainteté, la joie et plus tard, très tard, son beau paradis.

J'apprends avec une vive peine que M. Bruno¹ n'est pas remis. Je le croyais guéri après le mieux que j'avais constaté.

Il devrait faire venir de Lille un médecin qui le connaisse et qui soit expérimenté. Le frère Camillien n'est pas un médecin, et quand la chose dure il faut un homme du métier. Dites lui de ma part que mon désir est qu'il appelle un médecin de Lille. Je réglerai ses frais volontiers, mais qu'il se soigne sérieusement. Je crains tous ces remèdes qu'il s'applique lui même ou que lui applique le bon frère. Tout cela est

¹Bruno Mayet

bon pour les petites indispositions qui ne durent pas et ne tirent pas à conséquence.

Peut être le D^{eur} Guermonprez ou un autre qu'il connaît serait bien, mais qu'il ne craigne pas d'appeler quelqu'un au plus tôt.

Dites à tous que je prie Dieu de les bénir.

On me parle d'un candidat breton. J'ai envoyé des renseignements. Il s'agit encore de Guingamp. Comment va mon jeune Mons. Marchand ? Il était bien triste de la séparation l'autre jour.

Adieu, cher ami.

Que la Sainte Vierge veuille bien continuer à vous avoir sous sa garde.

A vous bien affectueusement en M.

Em A pr SV

Je vous avais donné il y a qq tps une partie de la pension pour M. Leclerc. L'affaire est-elle terminée ?

- A Marguerite Durouzeau Huriez

Paris, 3 Janvier 1912

Ma chère Marguerite

J'ai reçu avec grand plaisir tes vœux de bonne année ceux de Stéphane et des quatre chers enfants. Je vous souhaite aussi à tous une heureuse année, santé, prospérité et toutes les bénédictions de Dieu.

J'aimerais mieux vous porter moi même mes souhaits mais ce n'est pas possible en ce moment.

J'aime à penser que vous allez tous bien et que les vacances du premier de l'an ont été sans nuage.

Je vais bien.

J'ai vu aujourd'hui ta tante de Vincennes, et, ces jours derniers, tous ses enfants. Ils vont bien, sauf Joseph qui a un reste de grippe assez désagréable.

J'adresse une petite étrenne à chacun des enfants. C'est bien peu de chose, mais dans mon état, les règles n'autorisent pas à disposer de beaucoup.

Je ne sais encore quand je passerai à Lille. J'en profiterai assurément pour vous voir lorsque l'occasion se présentera.

J'ai appris en effet la mort du docteur Desplat. On me dit que Madame Vanheuil est aussi assez fatiguée. Tu pourrais aller prendre des nouvelles si tu passes de son côté.

La petite lettre d'Henri, la première, je crois, m'a fait plaisir. Elle est bien écrite et très propre, je l'en félicite.

Adieu, ma chère Marguerite. Dis mille choses aimables à Stéphane et embrasse les enfants pour moi.

Ton oncle affectionné

Em Anizan pr SV

- A Joseph Rouillaud

Paris, 22 Janvier 1912

Cher Ami

L'échec de M. Sattler me contrarie grandement. Evidemment, il ne s'est pas assez préparé. Mais qu'y faire ? Faites pour le mieux.

Si on vous parlait de l'appel de M. C. M.¹ auquel je ne crois pas encore, vous pourriez dire que s'il quitte la famille cela ne souffrira pas

¹Charles Maignen

de difficultés de notre côté, bien que ce serait quelque peu désagréable, mais que si c'est en restant nôtre la chose ne peut se faire. Après sa conduite qui ne s'est pas démentie depuis plus de quatre ans et que je serais obligé de faire connaître avec preuves à l'appui (ce qui me serait fort désagréable et pourrait du reste lui nuire à lui même), cela me rendrait la conduite de la famille impossible et tout pourrait arriver de la part du conseil et de moi. Il nous est impossible d'envisager la perspective d'un séjour à Rome chez nous en restant nôtre.

Faites prier pour cela, ce serait si gros de conséquences que je ne veux même pas en envisager la possibilité.

Je ne puis croire du reste que des hommes de bon sens et animés de l'esprit de Dieu se lancent dans une pareille affaire sans m'en parler d'avance, d'autant qu'ils savent par M. Louis que j'y suis opposé et que du reste ce serait notre mal.

Conseillez à M. Louis de détourner de démarches de ce genre Mgr Monestès. Lui même en porterait bien un peu la responsabilité.

Tous savent que c'est lui qui a ouvert nos portes à l'Evêque de Dij. on sait ses rapports avec lui, son voyage actuel et nul ne pourra se défendre de croire que tout cela se fait d'un commun accord.

S'il quitte la famille, je m'en désintéresse.

Vous pourrez faire savoir tout ce qui précède avec prudence et dans la mesure où vous le jugeriez bon, mais seulement si on vous en parle. Vous pouvez seulement dès maintenant agir sur M. Louis, si vous le jugez prudent.

Adieu, cher Ami. Bon courage et à vous de tout cŒur en M.

Em. Anizan

- A Eugène Le Bihan

Paris, 26 Janvier 1912

Mon cher Eugène

On me dit que vous êtes bien faible et que vous avez plutôt empiré.

Combien j'en suis chagrin ! et que je conjure Dieu de vous laisser à notre affection même malade, car n'êtes vous pas encore par là au travail de l'Apostolat ?

Pendant comme vous, mon Eugène, je veux la volonté de Celui qui vous aime infiniment, entre les mains duquel vous êtes et qui peut bien avoir accepté votre sacrifice volontaire.

En tous les cas, mon cher Enfant, dites à Dieu que vous l'aimez, que votre vie est à Lui, que vous l'offrez pour sa gloire ! pour les pauvres et pour la famille qui est sienne. Nul ne peut donner une plus grande preuve d'amour à celui qu'il aime que de donner sa vie pour Lui.

Si Dieu vous demande votre vie, donnez la lui, généreusement, joyeusement si c'est possible, de tout votre cœur.

Lui donner sa vie, c'est aller à Lui. Il attend avec impatience dans son amour de pouvoir nous donner son beau ciel.

Que la Sainte Vierge soit auprès de vous sur votre lit de souffrance ! que votre Ange gardien ne vous quitte pas !

Par la pensée et par le cœur je ne vous quitte pas un instant. Je prie sans cesse et je fais prier pour vous.

Adieu, mon cher enfant.

Je vous bénis de tout mon cœur. Faites une prière pour moi qui en ai tant besoin avec les charges que je porte.

Je vous embrasse tendrement.

Votre père

E A pr SV

Merci de votre cher et beau travail, je veux l'avoir et le conserver.

Jean² ne cesse de prier pour vous. Nous parlons de vous avec lui.

- A Alexandre Josse

Paris, 28 Janvier 1912

Mon cher Alexandre

Je ne crois pas avoir répondu à votre mot de Saint Maurice.

J'ai été heureux des nouvelles rassurantes sur le cher Monsieur Bruno¹. Quel tour du diable, juste au moment où il venait d'entrer en fonctions !

Veillez bien à ce qu'il obéisse ponctuellement aux prescriptions du docteur. Empêchez le [de] dépasser la mesure. Je vous ai donné toute autorité pour cela.

J'espère que vous même allez bien et vous fortifiez. Faites le nécessaire pour devenir fort afin de travailler longtemps et beaucoup à la grande œuvre des âmes, afin aussi d'avoir de la résistance si quelque accroc de santé vous survenait.

J'espère que vous vous sanctifiez et que vous priez pour que je devienne plus saint moi-même. Mes désirs augmentent toujours dans ce sens. Mais que de prières il faudrait pour aboutir !

Adieu, cher ami.

Mon jeune compagnon va bien et travaille beaucoup à son perfectionnement.

A vous, à M. Bruno à M. Dautriche et à tous de cœur en M.

E A pr SV

¹Bruno Mayet

Vous devez avoir la dispense Lauze. J'en ai la formule et je compte que M. Bruno a pu faire le nécessaire. Il en est chargé !

- A Auguste Mosnier

Paris, le 29 Janvier 1912

Cher Monsieur l'Abbé

Je suis bien touché des sentiments qu'exprime votre lettre. Tout y est surnaturel et bon. Aussi suis-je absolument enclin à vous écrire Venez !

Il y a cependant une formalité qui s'impose à moi et qui ne retardera mon oui définitif que de quelques jours. C'est un certificat de votre Supérieur.

La règle l'exige tout d'abord, je dois m'y conformer.

Attendez donc quelques jours seulement et je ne ferai pas attendre ma réponse.

J'écris à Monsieur le Supérieur en même temps qu'à vous, ce ne sera donc pas long.

Veillez agréer, cher Monsieur l'Abbé, mes sentiments de bien cordial dévouement en N.S.

Em. Anizan pr SV

Vous vous attendez n'est-ce pas à trouver matière à sacrifice ? Il est partout mais il doit être surtout là où il y a appel à une plus grande perfection.

- A Joseph Rouillaud ou Jules Schuh[?]

[Janvier ou Février 1912 ?]

...M. Maig¹ doit en être bien marri, car pendant la retraite dernière il m'a évité tant qu'il a pu et par conséquent ne m'a adressé ni un mot ni même un salut.

Ce matin j'ai vu M. Petit qui m'a parlé de Mgr Monestès, lequel avait, paraît il, l'intention de me voir et de me demander d'envoyer M. Maig. à Rome où il se contenterait de représenter ou de servir de correspondant à je ne sais qui. J'ai répondu simplement : « Jamais ! » Si je voyais Mgr. Mon. je lui proposerais de le prendre lui-même dans son diocèse comme Vic. Gal ou autre chose, car je crois le pauvre ami incurable. Depuis quatre ans son état d'esprit n'a pas varié, il a autant d'amertume sinon plus.

M. Petit m'avait demandé de permettre à M. Maig. de remplacer Mgr. Monest. à la publication de Ste Philom. Je l'ai accordé. M. Maig. a refusé en déclarant qu'il lui fallait une publication plus combative, le bulletin de Ste Philomène ne s'occupant que de piété.

Adieu, cher Ami.

A vous et à tous bien affectueusement en M.

E A

¹Charles Maignen

- Au Cardinal José Vivès y Tuto

[Février / Mars??] 1912

Eminence

J'apprends par une lettre de notre Procureur que Votre Eminence se préoccupe de la situation de Monsieur Maignen, et j'en suis heureux car je m'en préoccupe moi même depuis longtemps ; mais tous mes efforts ont échoué et peut être Votre Eminence serait-elle plus heureuse pour trouver la solution qui n'est pas en mon pouvoir.

Monsieur Maignen a rendu déjà de grands services à l'Eglise et il pourrait en rendre encore, mais que faudrait-il pour cela ?

Avant que je reçoive et après que j'eus reçu le poids de ma charge, Votre Eminence nous avait adjuré d'accepter celui qui serait l'élu de Dieu, d'oublier le passé et de nous unir tous dans la charité, la fidélité à l'esprit religieux et la poursuite du bien des âmes.

Sans doute M. Maignen avait le désir de suivre vos conseils, mais il n'a pas su surmonter comme il l'aurait dû, l'aversion qu'il éprouvait pour les membres de mon Conseil et moi.

Dès le premier jour et la première rencontre, après un voyage qu'il fit, arrivant en retard à un repas que je présidais, il ne me salua même pas, n'eut pas un regard pour moi, alla s'asseoir sans un mot, à la stupéfaction de tous. Je me levai alors, lui tendis la main et lui demandai de ses nouvelles, il me répondit à peine.

Il dut venir pour me demander son poste. Je lui demandai s'il avait un désir, et, devant son embarras, je lui offris de travailler à l'histoire des débuts de notre Congrégation, à recueillir et à collationner les lettres de notre Père fondateur et à faire la vie de nos premiers frères.

Il accepta avec empressement et satisfaction et me dit qu'il aurait là du travail pour plusieurs années. Il devait du reste exercer quelques ministères dans des communautés voisines.

A quelque temps de là on me dit qu'il se jugeait sacrifié. Je lui offris alors le poste de Supérieur dans notre maison de Poitiers, le laissant libre de choisir. Le lendemain il me déclara préférer continuer son travail à notre maison principale de Belgique, je le laissai.

Quelqu'un vint un jour me demander qu'il pût écrire dans la Gazette de France. Ce journal étant purement politique je dus le refuser au nom des Constitutions qui s'y opposent. Il avoua du reste lui même que je ne pouvais faire autrement.

A quelqu'un qui lui disait : « Vous devriez demander d'écrire. » Il répondit, « non, car on ne me laisserait pas toute ma liberté. Pour moi, c'est tout ou rien. » Il ne me demanda jamais, et je n'allai pas au devant, parce que je ne pouvais le laisser écrire sans un certain contrôle. Plusieurs fois le Père Leclerc, mon prédécesseur, avait dû réprimer certains excès, et à cause de cela le Cardinal Richard avait dû intervenir lui-même et exiger une sanction.

Il est donc resté jusqu'ici attaché à sa première besogne et il a en plus une aumônerie qui l'occupe suffisamment, c'est du moins ce qu'il m'a dit à sa dernière retraite.

Depuis quatre ans et ½ que je suis son Supérieur, Monsieur Maignen a conservé et conserve sans se démentir une attitude absolument blâmable. Il ne m'adresse jamais la parole, me fuit, ne vient jamais me saluer quand je vais visiter sa maison, se détourne, se tient à l'écart et reste muet aux récréations auxquelles j'assiste. Chaque fois je vais à lui, je lui tends la main, lui demande de ses nouvelles, il me répond à peine. C'est encore pis à l'égard des Assistants et des membres du Conseil. C'est une peine constante et un véritable scandale pour ses frères qui à chaque instant m'en font la confidence.

Je pourrais ajouter bien d'autres détails que je passe sous silence parce que ce n'est pas un réquisitoire que je fais, je veux seulement montrer à Votre Eminence que la situation est intolérable et ne peut durer longtemps.

J'ai cherché plusieurs fois à être agréable à M. Maignen, toutes les fois même que j'ai pu.

Au début, le voyant fatigué je lui ai offert d'aller se reposer le temps qu'il voudrait et où il voudrait. Je lui ai [dit], voyant ses hésitations, d'aller à Lourdes je paierais tous ses frais.

Il y est allé et est resté 10 à 12 jours, le temps qu'il a voulu. Il ne m'en a même pas remercié.

M. Lucien Brun qui a beaucoup de sympathie pour lui m'a demandé de lui permettre d'assister à un congrès de Jurisconsultes dans le Midi de la France. Je le lui ai accordé.

Il m'a demandé ou fait demander plusieurs permissions d'aller visiter sa famille je le lui ai toujours accordé.

Dans ces derniers temps, voyant que je ne pouvais rien, car quelques démarches de ma part n'avaient rien produit, j'ai demandé à plusieurs de ses frères qui ont conservé de l'affection pour lui de tenter une démarche pour le rapprocher de moi, tout a été inutile.

L'un d'eux me demanda si j'autoriserais M. Maignen à assister au Sacre de Monseigneur Monestès avec lequel il est lié, j'ai accordé avec empressement. Quand on le lui a écrit, il a répondu qu'il n'irait pas, qu'il ne voulait même pas de mes faveurs. Si bien que ce prêtre me disait : « Il n'y a rien à faire, c'est de l'aveuglement. »

Un jeune prêtre près de mourir qui se confessa quelque temps à M. Maignen, désolé de voir son attitude à mon égard me proposa, ¹[quand il se sentirait près de mourir de faire une tentative auprès de lui peut-être à ce moment aurait-il qq influence sur son cœur. La veille de sa mort il me fit dire : « Dites au Père Anizan qu'il n'y a rien à faire ! »

En résumé, l'attitude de M. Maig. depuis les 4 ans ½ que je suis son Sup. n'est pas celle d'un bon religieux, pas même celle d'un religieux, elle est un objet d'étonnement et de scandale pour presque toute la congrégation. Je dis presque parce qu'un très petit groupe qui du reste n'agit pas de même cherche quelques explications à une pareille conduite.

On m'a dit dans ces derniers temps que M. Maignen souhaiterait que je le mette à Rome. C'est impossible, car ce serait la perte de notre Scolasticat et la division à brève échéance.

Si je me suis étendu sur ces détails pénibles, Eminence, c'est pour vous faire sentir que ce pauvre ami est buté et aveuglé. Je suis inquiet pour son âme car il est impossible que Dieu bénisse une telle conduite quels que soient les lacunes et les défauts d'un Supérieur et sans aucun doute je n'en manque pas.

¹ la partie entre [] appartient à une autre version de brouillon.

En tous les cas, je ne puis rien, la Congrégation souffre et je crains bien qu'il y ait là une âme en péril.

Y aurait-il quelque chose à faire ?]

- A Auguste Mosnier

Paris, 2 Février 1912

Mon cher Enfant

J'ai reçu le certificat demandé, rien ne s'oppose plus à votre venue puisque Monseigneur lui même a donné son autorisation.

Venez donc aussi tôt que vous pourrez, vous serez reçu à bras ouverts.

Vous viendrez d'abord à Paris où je me trouverai j'espère. C'est de là que vous partirez pour Tournai qui n'est qu'à quatre heures à peu près. Vous connaissez mon adresse. Si vous êtes embarrassé pour me trouver, dites le moi, j'enverrai quelqu'un au devant de vous.

Il faudrait me prévenir à l'avance du jour et de l'heure de votre arrivée.

Pour ces détails vous pouvez m'écrire directement 82 rue de l'Université en évitant seulement les formules compromettantes.

Adieu et à bientôt.

Votre bien affectueusement dévoué en NS

Em. Anizan pr SV

- A Alexandre Josse

Paris, 6 Février 1912

Mon cher Alexandre

Mes nominations ne sont pas souvent de votre goût, soit dit sans aucun reproche pour vous. Je vous ai habitué à me parler librement et je ne veux pas que vous changiez. Je sais du reste que vos remarques partent du cœur de mon enfant le plus aimant et le plus soumis, et aussi qu'elles n'ont pas d'autre but que le bien. J'ai du reste grande confiance dans votre jugement, et la pente de mon cœur est de faire comme vous voulez.

Pour le cas présent, je vous ferai remarquer que je veux avant tout faire cesser une situation qui n'est pas selon l'ordre. A côté de M. Cro.¹ il ne peut y avoir place, je crois, pour un homme très actif. S'il y avait autre chose qu'un patronage, cela pourrait être, mais il n'y a qu'une œuvre, M. Cro. a beaucoup d'activité et il a pris des habitudes qu'il ne changera pas sur place.

Il lui faut donc, à mon avis, un aide très secondaire, mais délicat, régulier et suffisamment zélé. Vous connaissez le milieu, c'est vrai, mais indépendamment du milieu il y a les individus et la situation.

Je tâcherai de vous faire visite à la fin de la semaine. Par conversation il sera plus facile d'en discuter.

J'ai reçu la demande d'entrer à Saint Lazare d'un Abbé L. Deschamps connu de M. Godet et aussi de Chavagnes. J'aurai besoin qu'il me donne lui même quelques renseignements. Je viens d'en demander du reste à son Supérieur.

Continuez à soigner M. Bruno² et dites moi si vous ne croiriez pas utile qu'il change un peu de cadre et aille se reposer un peu ailleurs. Les dispenses sont arrivées pour M. Rivoallan et M. Spigel.

J'irai volontiers au p^{it} Séminaire d'Hazebrouck comme me le demande M. Bruno.

¹ Alphonse Crozat

² Bruno Mayet

Adieu, mon cher Alexandre.

Votre père et ami

E A pr SV

J'ai reçu la lettre de M. Bruno.

- A Joseph Le Lidec

Paris, 6 Février 1912

Mon cher Enfant

J'ai reçu tous les détails que vous m'avez envoyés sur votre dernière journée d'Alençon. J'ai vu également M. Weyland qui m'en a parlé. J'ai été très heureux de tout.

J'espère que vous continuez à bien aller.

Vous avez su, je pense, la mort de M. Le Bihan. Il est parti en saint.

Je suis retenu à la chambre par un gros rhume que je cherche faire passer le plus tôt possible pour pouvoir reprendre certaines courses qui pressent.

Je viens de faire un article pour montrer où en serait l'Aumônerie en cas de guerre. Je voudrais bien attirer l'attention sur ce sujet si important.

Adieu, mon cher Enfant. Continuez autant que vous pouvez à faire le bien.

Transiit beneficiendo est il dit de N.S. pendant son passage sur la terre. Il faudrait qu'on puisse dire de même à la fin de votre service.

Adieu et bien affectueusement vôtre

Em An pr SV

- A Joseph Rouillaud

Paris, 7 Février 1912

Très cher Ami

Merci de votre lettre et de tous les détails précieux qu'elle contient. Vous avez très bien agi en tout cela et vous avez déjà rendu un grand service à la famille en mettant au point ce que vous avez pu sans briser avec Mgr Mon.¹

Une conséquence de tout ce qui a été dit est fort consolante, à mon avis, c'est que les allégations apportées par M. Ch.² sont toutes fausses. S'il n'a rien à dire de plus c'est que sa cause est bien mauvaise. Il y a là, un ensemble de choses mensongères ou gratuites. Ce n'est pas là la voie droite et selon Dieu. Ces mensonges sont pour moi une preuve palpable de plus que nous avons toujours été dans le vrai, et que c'est Dieu lui-même qui a pris notre cause en main.

M. Petit m'a demandé d'aller à Rome pour assurer par l'autorité de Mgr Monestès la réussite de ses démarches pour l'affaire de Ste Philomène. J'ai hésité à cause de la marche de sa maison, puis, j'ai accordé parce qu'il disait la circonstance unique.

Vous savez vous, si nous avons nous même entrepris la guerre contre M. Lec³. et si nous l'avons fait mourir. C'est lui qui l'a entreprise et c'est sur l'ordre du C^{al} Richard que nous nous sommes défendus.

Aux propositions d'arrangement il s'est toujours refusé c'est ce qui a surtout amené la conclusion.

M. Ch n'a eu en mains que les pièces venant de leur côté, moi au contraire j'ai en mains toute sa correspondance. Il a bien pu avoir en mains quelques lettres de mécontents, toutes les propositions de M. Im.² tirées des archives contre nous tous, mais tout cela n'a guère

¹ Monseigneur Jacques-Louis Monestès

² Charles Maignen

³ Alfred Leclerc

paru concluant puisque Mgr Justini a dit à M. Ch. « Je ne comprends pas qu'on se dispute pour de pareilles vétilles ».

Vous savez aussi s'il y a eu pression pour les élections. Quand Mgr Mon. dit que pression a été faite par des personnages influents il veut parler du Coadjuteur de Paris. Or, nous savons s'il a rien fait pour presser sur personne. Donc, nouveau mensonge.

Il ose ajouter que c'est moi qui ne dit pas bonjour à M. Maignen ? dès la première entrevue, lui ne me dit pas bonjour et devant la communauté entière je lui ai tendu la main. Depuis, toutes les fois que je suis allé à Frinoise, lui n'a jamais pris l'initiative de me dire bonjour, moi, je l'ai prise toujours et encore à la Saint Jean dernière où il ne s'approchait pas pour me souhaiter ma fête comme les autres. Je suis allé à lui.

C'est moi qui lui ai offert de travailler la vie de M. Le Pr.¹ ses lettres et la vie de nos premiers. Il m'a témoigné que ce travail lui plaisait et qu'il en avait pour plusieurs années. Comme qqn semblait dire, qu'il était laissé là sans position, je lui ai offert la place de Sup. à Poitiers avec son ami M. R.² il m'a déclaré préférer rester à Frinoise.

J'ai refusé en effet au Gal Récamier de le laisser écrire dans la Gazette de France et je le ferais encore, parce que c'est là un journal essentiellement politique. Lui même a dit au G^{al} Récamier « Je comprends ce refus, mon Sup. ne pouvait faire autrement ». Vous voyez donc que tout est faux. Encore une fois Dieu ne bénira pas cette duplicité.

Voici ce qu'il faut de votre part.

1° Ne pas croire tp facilement et sans preuve que ces MM. du Prati vous trahissent. Ils ont pu aller voir Mgr Mon. sans prendre parti.

Mais il faut vous informer discrètement par Mgr St Cl³ qui, d'après ce que vous dites, semble dévoué, de ce qui peut se passer à ce point de vue, et me tenir au courant. Je doute encore sur ce point.

2° Entretenir des relations avec Mgr St Cl. qui peut être pourra vous tenir au courant de ce que ns avons besoin de savoir. Si vous

¹Jean-Léon Le Prevost

²Charles Rollin

³ Monseigneur André Saint-Clair

pouvez l'entretenir dans les vrais intérêts de la famille, ce sera bien. Mais éviter les maladresses qu'il pourrait faire.

3° Ne pas vous mettre dans votre tort ni aux yeux des hommes, ni surtout aux yeux de Dieu. Par conséquent, conduire ces affaires en esprit surnaturel et en évitant ce qui serait vrai manque de charité. Ce n'en est pas que de faire connaître la situation réelle pour défendre la famille. C'est là l'un de vos rôles.

4° A l'occasion, faire savoir que je juge impossible moi (et mon administration) d'envoyer M. Ch. à Rome tant qu'il sera dans la famille. Ce serait recommencer les divisions que personne ne veut.

5° Faire prier nos enfants pour ces affaires.

Maintenant je veux vous dire, mon très cher ami, que je suis avec vous, que je vous estime que j'ai confiance en vous et que je vous aime. Je ne veux pas qu'on vous fasse souffrir et qu'on vous combatte. Vous êtes mon représ. et nous ne faisons qu'un.

Si je vous ai qqf fait remarquer certaines lacunes et si je vous ai fait parfois de la peine, le cœur n'y était pour rien, c'était parce que je croyais vraiment voir ces lacunes et je cherchais votre bien et celui de la maison. Mais vous n'êtes pas isolé là-bas, nous tous du cons. sommes avec vous et nous vous considérons comme nôtre.

Je vous dis tout cela à cause de la peine que vous me dites avoir qqf là-bas.

Les enfants sont bien avec vous de cœur. Je l'ai constaté plus d'une fois. M. Ch ne peut rien contre vous là-bas. S'il a qq influence c'est sur un groupe (toujours le même). Un jour viendra sans doute où M. Ch sera plus connu.

Non, je ne chercherai pas à voir Mgr Mon. S'il veut me voir il me le dira. Je ne veux pas du tout chercher l'occasion de me défendre et d'attaquer M. Ch. J'ai fait ce que j'ai pu pour lui, je prie pour lui, je lui pardonne mille choses que je pourrais lui reprocher. Il continue chaque jour dans le même esprit ses marques d'hostilité. M. Le Bi.¹, avant de mourir, a tenté de le ramener à de meilleurs sentiments, et, qq jours (deux jours) avant sa mort, il a dit au Docteur² : « Il n'y a rien à faire il

¹Eugène Le Bihan

²Code pour Jules Schuh

est irréductible ». M. Allès voulait aussi tenter qqch. Il y a qqs jours il m'écrivait : « Il n'y a rien à faire ».

M. Petit qui a fait deux ou trois démarches lesquelles lui ont aliénés M. Ch., je le sais, m'a répété la même phrase : « Il n'y a rien à faire c'est de l'aveuglement ». Vous savez qu'à l'offre faite par lui en mon nom d'assister au sacre de Mgr Monest. M. Ch. a répondu en parlant de moi : « Je ne veux même pas de ses faveurs. »

Que pouvons nous faire de plus ?

Il ne reste qu'à défendre la famille et je m'y emploierai.

Si vous apprenez quelques manigances de nos MM. de Rome, n'importe lequel faites le moi savoir avec vraies preuves à l'appui, et nous verrons. Je ne suis pas d'humeur à laisser remettre le trouble chez nous. Le C^{al} Ferrata m'a dit il y a quatre ans au nom du St Père : « Je compte sur vous pour remettre la paix dans votre C. »

Je garde cette parole et autant que je le pourrai je la réaliserai.

Ne vous tracassez donc pas. Suivez l'affaire avec calme et vigilance et comptez sur Dieu comme moi.

Adieu. En voila bien long, mais c'était nécessaire.

Je voudrais vous donner la paix, la joie, le réconfort, maintenant et surtout dans le cas très douteux où il y aurait quelques luttes à soutenir.

Croyez à tout ce que je vous dis plus haut, c'est sincère.

Je suis affecté d'un gros rhume et je garde la chambre.

Je vous embrasse de cœur et suis toujours tout vôtre en N.S.

E A pr SV

- A Raymond Calbardure

Paris, 8 Février 1912

Mon cher Enfant

Je prie avec vous pour la grande circonstance du 2 Mars. Donnez vous généreusement, Dieu sera plus généreux encore et vous recevrez plus encore que vous ne donnerez.

Oui, continuez à lutter pour les lacunes assez saillantes que je vous ai signalées. Veillez surtout à la charité, charité discrète, délicate et patiente. Evitez d'importuner et vous même sachez supporter tout pour Dieu. Lui, vous voit, vous comprend et vous donnera la grâce.

J'ai lu ce que vous me dites et la lettre de votre mère. Je suis fort peiné de tout cela, mais puis-je intervenir ? Il y a tant d'éléments divers !

Mon intervention du reste ne fera-t-elle pas plus de mal que de bien ?

Au début, il y a eu un peu excès de la part de votre bonne mère ; elle venait trop souvent et restait trop longtemps. Cela a été remarqué. Comme à tous les excès, un autre a succédé regrettable lui aussi, c'est certain, c'est la situation actuelle dans laquelle se font trop jour la jalousie et le manque de charité.

Si votre mère était à même de le comprendre, le mieux serait pour un temps l'abstention, je crois. Peu à peu les fâcheuses impressions s'effaceraient et tout reprendrait son cours normal. Il est probable que M. Edm.¹ ne veut pas vous expliquer tout cela pour ne pas parler de votre mère.

Ce n'est pas lui qui m'en a parlé depuis votre lettre, car je ne l'ai pas vu, même depuis longtemps. Mais je connais à peu près la situation.

Ce qui a aussi un peu envenimé la chose pour votre jeune frère, c'est que votre bonne mère ne pouvant obtenir qu'on fasse venir M. Edm. l'envoyait savoir s'il était là et le prévenir. Quoiqu'il en soit,

¹Joseph Edmont

quand je verrai M. Edm., sans lui dire ce que vous m'avez écrit, je l'ex-citerai à plus de charité et de condescendance pour votre mère, eu égard surtout à vous.

Adieu, mon cher Enfant.

Bon courage, et confiance en Dieu.

A vous bien affect^t en M.

E A pr SV

- A Auguste Mosnier

Paris, 8 Février 1912

Cher Monsieur l'Abbé

J'apprends avec peine le deuil qui frappe votre famille. J'unis bien volontiers mes prières aux vôtres pour la chère défunte.

Restez donc près des vôtres la fin de ce mois et venez nous au commencement de Mars.

Je vous engage à ne pas rester au delà de ce moment, car le départ sera d'autant plus pénible et vous serez exposé à d'autant plus d'obstacles que vous tarderez davantage. La nature réclame d'autant plus qu'on lui accorde davantage.

D'ici là, priez et que votre vie soit une préparation.

Je prierai également Dieu d'adoucir pour les vôtres la peine de la séparation.

Veillez agréer, cher Monsieur l'Abbé, mes plus affectueux sentiments en N.S.

Em. Anizan pr SV

Vous me préviendrez quelques jours à l'avance de votre arrivée à Paris où je vous verrai d'abord.

- A Joseph Rouillaud

Paris, 9 Février 1912

Bien cher Ami

J'ai reçu de vous une lettre datée du 29 Janvier, puis du 5 Février dans laquelle vous me parlez de votre entrevue avec Mgr Monest¹. Le lendemain c'est à dire hier j'ai reçu pendant le souper une lettre du 6 relatant votre entrevue avec Mgr de Ligonès, enfin aujourd'hui je reçois une autre du 6, c'est celle qui a été écrite par vous avant la précédente. Hier soir je vous ai adressé un télégramme. Ce soir je veux vous donner une ligne de conduite.

Pour moi, il ne serait vraiment pas digne d'aller au devant de toutes ces choses et même d'aller à Rome pour une pareille affaire. Du reste, les enfants ne sauraient ce que cela veut dire et Ch.² serait immédiatement prévenu, cela ferait son jeu.

Si l'on me propose qq ch pour Ch. je ferai un rapport.

Pour vous, ayant reçu de Mgr St Cl.³ ces confidences, c'est tout à fait différent. Vous pouvez, non pas en mon nom, mais au vôtre comme procur. vous présenter pour défendre la famille.

Je n'ai jamais persécuté Ch. je l'ai mis à la seule place où je pouvais et après qu'il m'a témoigné que cette place et que le travail que je lui donnais lui plaisait.

Le voyant fatigué je l'ai autorisé à aller à Lourdes je le lui ai même proposé. Il l'a accepté avec joie. Je lui ai laissé la latitude d'y rester le temps qu'il voudrait. Il y est resté huit à dix ou douze jours. Je

¹Monseigneur Jacques-Louis Monestès

²Charles Maignen

³Monseigneur André Saint-Clair

lui ai permis de s'arrêter à Paris quelques jours et j'ai payé tous les frais.

Plus tard entendant dire qu'il se plaignait d'être mis de côté, je lui ai offert d'aller comme Sup. à Poitiers avec son ami, le laissant libre d'y aller ou de rentrer à Frinoise. Le lendemain il m'a déclaré désirer rester à Frinoise. Depuis aux retraites de chaque année je me suis enquis de ce qu'il en était de son travail et si tout allait bien. Il a une aumônerie de la Ste Union qui lui plaît beaucoup, d'après ce qu'il m'a dit, et il m'a affirmé qu'il était suffisamment occupé, qu'il ne pourrait pas plus.

Le G^{al} Récamier m'a demandé qu'il écrive dans la Gazette de France. J'ai refusé parce que c'est un journal purement politique et que cela est interdit par les Constitutions. Lui-même a avoué au Gal (qui me l'a répété) que je ne pouvais l'autoriser à cela.

M. Lucien Brun m'a demandé une année de l'envoyer au Congrès des Jurisconsultes, je le lui ai permis, même d'y faire un rapport s'il voulait.

M. Petit lui a offert avec ma permission de faire sa chronique de sa revue de Ste Philomène, il a refusé.

Il lui a offert de ma part d'aller au sacre de Mgr Monestès, il a déclaré qu'il ne voulait pas même de mes faveurs.

Si je n'ai eu que bontés pour lui (et il ne me l'a jamais rendu que par des insolences d'attitude que presque toute la famille connaît) je l'ai encore moins persécuté pour le Sillon et le Modernisme.

Je suis comme j'ai toujours été contre le Sillon. Je l'ai combattu et ses partisans ne me le pardonnent pas.

J'ai été dès le début contre Loisy et j'ai engagé à le dénoncer. Je suis antimoderniste absolument.

Toutes ces accusations colportées contre moi, si j'en crois le commandant Cuignet, par M. Ch., sont calomnieuses.

Au moment où j'écris ma lettre, arrive la vôtre du 170, celle qui a suivi votre entrevue avec le C^{al} Vivès. Elle ne change pas pour le moment ma décision de ne pas aller à Rome en ce moment. Je ne suis

guère d'avis de prendre ainsi les devants et de donner ainsi aux invités de Mgr Monest., l'appui de notre résistance et le corps qui lui manque.

Vous pourrez, vous, en votre nom répondre aux insinuations malveillantes. La meilleure solution serait que M. Ch. soit, comme le disait tout d'abord le C^{al} Vivès, sous la surveillance d'un Evêque de ses amis, dans son diocèse, mais hors la famille qu'il scandalise. Qu'on lui conseille cela ! insinuez-le, mais en votre nom.

Si nous allons ainsi au devant, nous levons la 1^{ère} difficulté qui est de me proposer à moi une solution extra-légale et qui serait une pression.

C'est une mauvaise tactique.

Je laisse venir les événements, si toutefois ils viennent, mais ce que je demanderai, c'est son départ de chez nous. C'est la seule solution.

Si on le met à Rome j'épurerais le personnel des 2 mais. de Rome, je dis si on le met à R. j'entends (en dehors de la famille).

Ne nous émotionnons pas trop de tout cela, cher ami. Suivez l'affaire avec vigilance et charité. Ce que je souhaite c'est le bien de Ch. comme le nôtre.

Si vous voyez que la chose prend plus de consistance, j'écrirai bien un mot au C^{al} Vivès. Mais pour Dieu, n'allons pas au devant et ne paraissons pas chercher occasion d'attaquer Ch.

Je vais aller demain, je pense, à St Lazare recevoir des V.

J'y serai Dimanche.

Un enfant de Kain, Thon, est atteint, m'écrit-on, d'une méningite. Faites prier pour lui.

Adieu, cher Ami.

Comptons sur la Ste Vierge pour l'affaire présente comme pour les autres. Si cela pouvait amener le départ de l'intéressé, quel soulagement pour toute la famille !

A vous de tout cœur

E A

Je vous répète que si vous y voyez utilité un jour, j'écrirai au C^{al} Vivès.

- A Yves Allès

Rome, 14 Février 1912

Mon cher Yves

Mon projet d'aller vous voir, mon départ précipité, les démarches que j'ai déjà dû faire ici m'ont empêché de vous écrire ma douleur de la maladie du cher Gabriel. Et pourtant je pense sans cesse à lui, je prie pour lui, je fais prier tout autour de moi. Que le Bon Dieu daigne nous épargner l'épreuve de cette perte ! Et pourtant, il faut vouloir sa volonté. Je vais faire tout à l'heure un pèlerinage pour lui.

J'espère que pour les autres tout va bien. Ces inquiétudes et chagrins de famille font souvent du bien dans les maisons comme le passage de Dieu.

Puisse le bien de tous sortir de cette grande épreuve, car c'en est une grande pour moi et, j'en suis sûr, pour vous.

L'affaire pour laquelle je suis venu ici va bien pour l'avantage de la famille. C'est une affaire douloureuse, mais c'est le lot des pères de porter les plus gros fardeaux et de parer à tous les dangers. Continuez à prier. Je ne pourrai repartir qu'à la fin de la semaine.

Sitôt que je le pourrai j'irai à Kain. J'espérais pourtant bien vous voir Dimanche dernier !

Adieu, mon cher Yves.

Avez vous des nouvelles du cher et bon père ?

Je crains bien que cette maladie de Gabriel ne vous fatigue.

Veillez à votre santé, je vous l'ordonne.

A vous de cœur en M.

E A pr SV

- A Jules Schuh

Rome, 14 Février 1912

Cher Ami

Mon voyage s'est bien passé. J'ai suivi le plan combiné avec vous. Je me suis arrêté à Lucerne. La chapelle dont vous m'aviez parlé et qui est au bout du pont à gauche était bien ouverte, mais pas de gardien, sacristie fermée, pas de réponse aux coups de sonnettes. J'ai dû aller à l'Eglise aux deux clochers plus éloignés. Je suis tombé en pleine grand'Messe. On m'a emmené dire ma messe au Grand Séminaire tout proche. Mais naturellement j'ai dû laisser partir le premier train. Mais comme il y en avait un autre à 11h. je n'ai guère été retardé.

Dés mon arrivée ici j'ai envoyé demander un rendez-vous au P. Pie qui m'a fixé hier dans la matinée.

Il était un peu préparé par les quelques paroles de M. Rouillaud et par une petite conversation avec Mgr Battandier.

Il m'a alors écouté avec bienveillance. J'ai mis les pieds dans le plat et ai tout raconté : histoire des fonctions, tentatives pour rapprocher le cœur, attitude, inutilité des interventions, entêtement. On m'a interrogé sur les élections.

Cela a duré 1h.½. A mesure que je parlais la lumière se faisait, je le voyais par le jeu de la physionomie par les gestes et par les réflexions. A la fin il a dit : « Mais ce n'est pas seulement de l'hostilité, c'est de la révolte ! »

Il m'a alors déclaré qu'à la suite des conversations avec Mgr Monestès il était convaincu que le sujet était mis de côté et annihilé de parti pris, et qu'il avait été réglé avec le Cal Vivès qu'on allait promouvoir le sujet consultant de l'Index et des Religieux.

Mais que j'avais fait la lumière dans son esprit et qu'il ne demanderait rien, qu'il s'opposerait même à moins que je ne demande

moi-même. Il ne comprenait pas que cette charge de Consultant parût si relevée en France.

Je déclarai que si la chose se faisait ce serait un scandale et la division allait recommencer.

Il me dit alors : « C'est bien, cela ne se fera pas, j'y serai opposé et je puis vous répondre qu'il en sera de même du C^{al} Vivès que je verrai. A-t-on parlé au C^{al} Merry del Val ? Je ne crois pas, mais soyez assuré qu'il ne fera rien sans en parler au Protecteur et sans en faire parler à vous même. On aurait peut-être passé outre s'il avait été à Rome déjà, mais pour faire venir à Rome cela ne se fera pas. Vous pouvez être tranquille. » « Voyez le C^{al} Vivès puisqu'il est votre Protecteur, vous lui direz que nous avons traité l'affaire et que je lui parlerai. Pour les élections, ils ne disent que des choses vagues, il ne fallait du reste pas tant attendre s'ils avaient qqch à dire. Et puis, Mgr de Ligonès qui vous aime bp m'avait déjà mis en garde dès que vous avez été élu. Il m'a dit : - Mettez vous en garde contre les réclamations des adversaires du nouveau Sup. »

Il nous a reconduits jusqu'à la porte de la rue, et en me serrant les mains il m'a redit « Vous m'avez éclairé et je vous en remercie. »

Je lui avais demandé ce qu'il me conseillait maintenant. Il m'a dit : « Affirmez votre Autorité, vous n'avez plus rien à craindre puisque vous êtes déjà le persécuteur. »

Il a dit aussi : « je ne ferai rien pour lui désormais que sur votre demande. Et puis, s'il vous quitte, je ne m'intéresse plus du tout à lui, c'est fini. Il y a bien d'autres théologiens ! »

J'attends encore votre paquet dont j'userai. Je ferai tenir les lettres qui vont - ad rem - par M. Rouill.2 à Mgr Sabadel.

Il faut que la conviction soit solide et que nous n'ayons plus rien à redouter désormais.

Le bien sortira encore du mal.

Dieu veuille nous assurer la paix pour toujours.

Je reste pour voir le C^{al} Vivès ou ce soir ou vendredi soir.

Je repartirai aussitôt que je pourrai, sans doute à la fin de la semaine. Puis, il faudra avoir une réunion.

Je pense à Auteuil.

Tout va bien ici. Demain jeudi j'assisterai à une petite fête aux Prati.

Comment va Gabriel Thon ?

A vous de cœur en M.

E A

- A Jules Schuh

Rome, 16 Février 1912

Cher Ami

J'espérais repartir ce soir mais impossible.

Le C^{al} Vivès qui voit plus clair lui aussi, nous donne un mot pour Mgr Sabadel nous demandant de le porter et de tout finir avec lui afin que nos histoires aient une fin.

Retour donc de M. Rouil.¹ chez l'Archevêque qui se trouve suffisamment renseigné et croit ne pouvoir rien faire autre que refuser désormais de se prêter à ce que nous craignons. Un mot de lui, laisse supposer que le C^{al} Billot pourrait bien tenter quelque chose de son côté.

Ce matin je revois Mgr Battandier qui me conseille de voir le Cal Bill. Je vais donc le voir ce soir.

¹Joseph Rouillaud

A Santa Chiara je rencontre Mgr Lobbedey fort aimable. Il me dit avoir vu M. Ch.¹ au congrès des Jurisconsultes. Je l'ignorais, on ne m'a demandé aucune permission.

Mgr Chollet de Verdun arrive demain samedi soir. L'Evêque d'Arras me conseille de l'attendre pour causer avec lui de la question de l'aumônerie militaire.

Je vais suivre son conseil. Mais cela remet mon départ à Dimanche soir ou lundi matin.

Votre télégramme m'arrive à l'instant. Les documents sont arrivés hier après midi. Mon rhume n'est pas encore terminé quoiqu'il aille un peu mieux, me semble-t-il.

Quelle épreuve que toutes ces histoires ! et quel ennui que ces démarches ! Si du moins c'était la fin dernière !

Je sais que notre pauvre et cher enfant est administré. Mais pas de nouvelles depuis deux jours.

Adieu, à vous et à tous.

Prévenez les amis de ces dernières nouvelles. Joseph est un peu énervé de tout cela. Je le comprends.

- A Jules Schuh

Rome, 18 Février 1912

Cher Ami

Tout est lent ici. J'aime la vapeur, aussi ne suis-je pas toujours dans mon élément.

Les gros morceaux sont enlevés je crois, Viv.² Sabad.³ Bill.⁴ mais Joseph⁵ est toujours en crainte qu'il y ait encore quelques autres

¹Charles Maignen

² Cardinal Giuseppe Vivès y Tuto

³ Monseigneur Armand Sabadel

⁴ Cardinal Louis Billot

⁵Joseph Rouillaud

dangers et il me tourmente pour attendre et ne partir que quand on verra qu'il n'y a plus à craindre.

Il voudrait que je reste jusqu'à mardi parce que l'entrevue Viv et Sabad n'a lieu que demain lundi.

J'ai profité du délai pour voir Mgr Lobbedey et aussi l'Evêque de Verdun pour la question de l'aumônerie militaire. Je viens de voir ce dernier. Je lui ai donné quelques notes et il va consulter aussi bien que traiter la question des pouvoirs.

Ce que vous me dites au sujet de la paix et tranquillité qui existent, et aussi que je puis sans grands inconvénients retarder mon retour, me met à l'aise. Je vous annoncerai mon retour aussitôt que je pourrai.

J'ai bien pensé à votre travail de la semaine dernière. J'espère que tout a bien été.

J'écris à Brun¹ d'envoyer Godet à Ch Dev.² Veuillez prévenir ce dernier et aussi nos amis de ce que je vous écris en ce moment.

Adieu, cher Ami.

Priez toujours pour que Dieu daigne mettre une fin à tous nos embarras s'il Lui plaît.

A vous bien affectueusement en M.

[*illisible*]

¹Bruno Mayet

²Charles Devuyt

- A Jules Schuh

Rome, 20 Février 1912

Cher Ami

Encore un délai pour mon départ. Le bon Joseph¹ croit qu'il faut que je revoie Mgr Sabadel pour plus de sûreté.

Celui-ci a dû en effet s'entretenir de notre affaire hier avec le C^{al} Vivès. J'y suis donc allé ce matin, mais il est en déménagement, n'a pu me recevoir et m'a fait répondre que je le trouverais demain mercredi soir.

Je ne puis plus me dérober à ce rendez vous, il faut donc attendre encore, ce qui m'énerve et m'ennuie fort. Joseph est toujours pour le plus sûr, moi je me serais contenté de mes premières visites qui avaient donné satisfaction.

Il est vrai que le C^{al} Vivès avait insisté pour que je retourne voir Mgr Sabadel et que je ne reparte pas sans que tout soit définitivement réglé. Mais celui-ci n'avait pas paru attacher grande importance à ce dire.

Cela va faire quinze jours.

Je n'ai aucune nouvelle de Gabriel Thon.

Comment va-t-il ? ?

Je ne serai plus maintenant à Paris avant vendredi 2h.

Adieu, à bientôt, et affectueusement à vous en M. J'ai écrit à Bruno² d'envoyer M. God.² à M. Dev.²

Nous avons tout à l'heure à déjeuner Mgr Battandier.

Pour notre affaire rien du reste de nouveau.

Quelle plaie que de semblables entraves survenant sans cesse et gênant la marche de la famille !

¹Joseph Rouillaud

²François Joseph Godet

- A Auguste Mosnier

Paris, 29 Février 1912

Mon cher Enfant

Je vous engage à ne partir de chez vous que mardi pour arriver ici le mercredi matin. L'avantage est que votre Maître des novices sera à Paris et pourra vous emmener ce jour là avec lui.

Si pourtant vous préférez partir lundi, venez, mais ce jour là nous serons pris toute la journée par une réunion d'hommes d'Œuvres et je pourrai à peine vous voir. Mercredi je serais plus libre à partir de midi.

En arrivant à Paris, vous pourriez prendre une voiture de place au sortir de la gare, et vous faire transporter 82 rue de l'Université. Vous donnerez au cocher la somme marquée sur le compteur de la voiture (1^f50 sans doute) avec un pourboire de 0^f30 ; cela, en arrivant à notre domicile.

Il n'y a pas de trousseau fixé absolument. Apportez votre linge personnel, chemises, bas, mouchoirs, ce que vous avez en chaussures et en vêtements.

Je comprends le sacrifice qu'il va vous falloir faire, mon cher Enfant. Je conçois aussi celui de vos bons parents.

Soyez bien généreux à l'égard du Bon Maître qui vous appelle et faites comprendre aux vôtres que la récompense sera belle pour eux aussi.

Dites également à vos chers parents qu'ils ne seront pas des étrangers pour nous, que des prières seront faites chaque jour pour eux et qu'ils auront de vos nouvelles.

Adieu, mon cher Enfant.

C'est une vraie joie pour moi de vous dire à bientôt.

Vous serez reçu à bras ouverts.

Croyez à mes sentiments bien affectueusement dévoués en
N.S.

Em. Anizan pr SV

- A Gustave Debeauquesne

Paris, 8 Mars 1912

Bien cher Ami

J'ai reçu de M. Verret une lettre me disant qu'il est assez gravement atteint dans sa santé.

Il me demande d'aller se reposer dans sa famille près du lac St Jean, chez un de ses frères.

Le découragement de ses amis joint à cette demande instante me détermine à vous envoyer un sujet que je réservais pour Juillet ou Août, M. Mourmant (qu'on appelle M. Stanislas). Il devait finir ses études à Rome où il est. Je lui écris de se préparer à partir dans une quinzaine. Il passera par New York. Mais voici mon embarras. Celui que je destine à Lévis est M. Mac Leod qui a déjà un peu d'expérience. Je destine M. Stanislas à la Côte d'Abraham comme aumônier de l'école et d'une des Unions sinon des deux.

Il fera, je crois, très bien, car c'est un sujet très pieux, très sérieux, homme de sacrifice et de dévouement.

D'autre part, il est fort ennuyeux de l'envoyer à Lévis puisqu'il n'y doit pas rester et comment enlever M. Mac Leod du pit nov. au milieu de l'année sans décourager les pits novices et lui même ? Peut être pourrait on envoyer M. Stanislas à Lévis momentanément pour tenir la place de M. Verret soit disant jusqu'à son retour. Et puis, aux vacances M. Mac Leod prendrait la place.

Ecrivez moi vite ce que vous en pensez.

J'ai télégraphié à M. Verret que j'allais pourvoir à son remplacement pour qu'il se repose.

J'ai écrit à M. Mac Leod mes idées pour le changement du pit novic. en lui demandant ses réflexions. Je ne reçois rien de lui, n'a-t-il pas reçu cette lettre qui était assez longue. Demandez le lui, et dites lui un mot à ce sujet. Encouragez ces pauvres amis de Lévis qui auront bientôt du changement. Bernard m'écrivait il y a qq tps qu'il était bien mieux, peut être pourrait-il reprendre son service ? Il ne faudrait le faire qu'à coup sûr ?

Pour le Séminaire de Québec, M. Degesne pourrait en effet prévenir lui même. Donner des nouvelles du terrain qd vous en aurez mais ne promettez pas trop vite un orphelinat qui nous mangera un monde considérable et empêchera des fondations d'Œuvres. Je voudrais bien aller vous voir cette année ? Mais sera-ce possible ?

Je suis fort fatigué en ce moment.

Adieu, cher ami. Mille amitiés à tous

E A

- A Yves Allès

St Germ[ain], 15 Mars 1912

Mon cher Yves

Non, ne comptez pas sur moi le 19. Je vous verrai très peu après, j'espère, mais pas mardi.

J'apprends avec plaisir que vous allez bien et que tout va également bien autour de vous.

J'aime à penser que notre grand et cher enfant de Puteaux n'est pas gravement atteint et que les indispositions dont me parle le docteur sont en bonne voie de guérison.

Pour moi, je vais mieux et compte reprendre toutes mes occupations dès lundi.

Le temps me paraît long de ne pas vous voir. Il y a longtemps que j'étais resté un tel espace de temps sans vous aller voir.

Enfin, Dieu fait bien toutes choses et vous n'en aurez pas souffert.

Adieu, mon cher Yves.

Je vous parlerai plus longuement de vive voix.

A vous et à tous bien affectueusement en M.

E A pr SV

- A Gustave Debeauquesne

St Lazare, Annonciation
[25 Mars] 1912

Bien cher Ami

Je vous adresse M. Stanislas pour pourvoir aux besoins pressants de Lévis puisqu'on m'a écrit que M. Verret n'allait pas et qu'il tomberait bientôt si on ne lui adressait du secours.

Je vous envoie là un bon sujet que je destinais à l'aumônerie de l'école et de vos Unions l'an prochain. Mais, comment pourvoir à Lévis ? Il peut toujours y aller provisoirement, il est prêt à tout.

M. Verret m'a demandé d'aller se soigner chez son frère près du lac St Jean.

Je le lui permets. Je pense qu'il n'y a pas grand inconvénient. Je ne saurais du reste où le mettre pour son repos.

Comment combinerons nous les affaires pour l'an prochain avec Montréal, Lévis et la Côte d'Abraham à pourvoir ?

Pensez y. Je n'ai personne autre de libre cette année. Il faudrait enlever à Rome un scolastique Canadien qui sera prêtre, mais c'est contre les règles de la Sacrée Congrégation des Réguliers.

Si M. Verret était mieux cela nous tirerait d'embarras pour un an.

En tous les cas, mettez M. Stanislas provisoirement à Lévis.

Il s'appelle M. Mourmant mais comme il n'est pas allé faire la seconde année de service qu'on exigeait après la séparation, il ne peut en ce moment rentrer en France et nous l'appelons M. Stanislas. Faites de même là bas. Inutile que le Consul sache son vrai nom.

Il vous donnera quelques détails sur l'Europe.

J'espère un peu vous aller voir, mais ne me demandez pas de retraite et [pourvoyez] Kain je suis trop fatigué cette année.

Adieu, cher Ami. Portez vous tous bien.

J'ai réglé la question du pit nov. à St Hyacinthe on réclamait une solution pour les locataires à remercier. J'ai écrit 2 fois sur ce sujet à M. Mac Leod. A-t-il reçu mes lettres ?

Adieu et à vous de tout cœur en M.

E Anizan pr SV

Vous, restez supérieur de Lévis. M. Stanislas vous rendra compte de tout. Aidez le.

Laissez M. Thibodeau à Lévis pour le moment. M. Stanislas sera directeur du Patronage mais il se fera aider largement.

J'exige qu'avant l'installation de M. Stanislas dans les chambres de M. Verret on purifie tout pour qu'il ne prenne pas de mal.

Ecrivez moi que c'est fait. Je ne veux absolument pas qu'il rentre dans ces chambres avant l'épuration. Le médecin a donné un certificat affirmant qu'il y a de la tuberculose dans son cas.

- A Monseigneur Léon-Adolphe Amette

Paris, 30 Mars 1912

Eminence

Madame la Marquise de la Ferronnays que je viens de voir sera mercredi saint à 3h. au rendez-vous que vous avez daigné me fixer pour elle à l'Archevêché.

Je rappelle à Votre Eminence pour mémoire que le terrain de la rue de la Roquette 51, mesure environ 2 200^m. Il est revenu avec les frais à 400 000^f.

On y a élevé une chapelle ou église de 30^m sur 19^m avec deux grandes tribunes, ce qui donnera environ 1 200 places.

Inutile d'ajouter que cette chapelle a pour but l'évangélisation du quartier aussi bien que du personnel des Œuvres.

Il y a en plus, des locaux neufs pour patronage de garçons et jeunes gens, pour cercle d'hommes (salles de jeux, grande salle de réunions etc) logement pour le personnel dirigeant, sans préjudice d'une cour suffisante avec préau.

Sur la rue, une maison déjà existante a été aménagée pour fournir 18 logements ouvriers. La petite cour de cette maison contient une buanderie pour les locataires et une petite salle spéciale pour garder d'enfants.

L'ensemble a coûté environ 250 000^f.

J'ai dit à la Marquise que Votre Eminence s'était préoccupée du vocable de la Chapelle qui sera aussi celui de l'Œuvre, et qu'elle lui demandera sans doute ses désirs.

Elle m'a promis d'y penser et d'en parler au Marquis d'ici mercredi, en sorte que Votre Eminence puisse régler cette question avec elle dans sa visite (de mercredi). Je serai très heureux pour mon compte d'adopter le vocable que vous aurez choisi avec elle.

J'ai tenu, Eminence, à mesurer à nouveau exactement la distance entre la nouvelle Chapelle et les deux Eglises de St Ambroise et de Sainte Marguerite. Je suis hélas ! habitué, à ce qu'après coup Messieurs les Curés gémissent sur la prétendue proximité trop grande des nouveaux centres religieux reconnus auparavant nécessaires. Il est bon que Votre Eminence soit fixée.

Il y a 750^m de Sainte Marguerite et 800^m de Saint Ambroise. Il est facile de vérifier sur le plan de la ville de Paris par arrond. qui se trouve chez Monsieur Lapalme.

Dans une population aussi dense, la distance est, certes, suffisante pour qu'il n'y ait à craindre aucune concurrence gênante et pour qu'on réponde à un besoin urgent.

J'avais mesuré et indiqué ces distances avant que le terrain soit acheté, et on m'avait dit de poursuivre l'affaire.

Je serais désolé qu'on fit là encore des difficultés qui n'ont aucune raison d'être.

La chapelle est à 350^m environ de la place de la Bastille, il sera facile de rayonner jusque là comme c'est si nécessaire.

Daigne Votre Eminence agréer les sentiments de respect et de vénération bien affectueux de celui qui aime à se dire son bien humble et dévoué serviteur.

Em Anizan pr SV

- A Yves Allès

Paris, 13 Avril 1912

Mon cher Yves

Le départ ou non-départ de M. John dépend d'une lettre qu'a dû recevoir le docteur Julius¹, lettre dont je ne sais le contenu. Impossible donc à moi de vous répondre de suite.

Pour l'ornement vert dont vous me parlez, il sera tout aussi usé que ceux que vous avez déjà reçus. Laissez donc offrir ceux dont vous me parlez par les enfants.

Marais et Ducoin ont donc eu besoin de voir le médecin ? Je doute bien que ce pauvre Ducoin puisse continuer ses études, sa santé est si chancelante !

Vous me dites que vous avez écrit à M. Aigouy pour Hen. Qu'avez vous donc écrit ?

Mais, ne vous mettez pas en peine pour répondre à ces questions puisque je vous verrai bientôt.

J'ai eu quelques nouvelles du reste par votre professeur de seconde et R.

Rien de très nouveau ici.

Adieu, mon cher Yves. La bonne M^{ise} de Gontaut réclame des prières chaque fois que je la vois.

Merci des vôtres pour moi, je ne vous oublie pas.

A vous tout affectueusement en M.

E A

¹Code pour Jules Schuh

- A Gustave Debeauquesne

Paris, 30 Avril 1912

Bien cher Ami

Il paraît que les débuts sont rudes pour M. Stanislas¹. Il trouve tout en désordre et à refaire. Il faut que vous le souteniez et l'encouragez, c'est essentiel. Voyez le souvent, conseillez le, aidez le de toutes les façons même financièrement si c'est nécessaire.

Je vous recommande instamment de veiller à ce qu'il se repose tout d'abord de son voyage, de ses émotions et de l'épreuve du changement. Surtout que sa santé ne périlite pas. Nous l'avons envoyé très bien portant, il faut qu'il le reste.

Je pense que vous aurez fait désinfecter la chambre de malade de M. Ver.² Il était atteint, me disait-on, des poumons, il faut donc désinfecter à tout prix.

Je reçois une seconde lettre du f. Gosselin, lettre qui ne me donne aucun espoir, ni aucune garantie. Je crois qu'il vaut mieux qu'il parte. Pourtant, jugez en, car au loin comment se rendre compte ?

Il faudrait à sa place donner quelqu'un d'attaque pour aider à relever la situation. Choisissez un bon fr. et envoyez le à Lévis. Ne connaissant pas les postes je ne puis vous fixer un nom. C'est à vous à voir.

Melle Goulet m'a écrit très découragée, dit-elle, par les procédés de M. Fortin. Cela m'étonne un peu. Celui ci fait il bien l'affaire à Lévis ? C'est encore à vous à en juger et à me suppléer pour tout cela. Vous m'écrirez ce que vous aurez fait. Si M. Stanislas ne peut s'appuyer sur un bon personnel il s'usera en pure perte.

Je suis bien aise que vous ayez la campagne nouvelle. Mais ne prenez aucun engagement pour une œuvre nouvelle. Il faut tout d'abord fortifier les cinq maisons qui sont loin encore d'être suffisamment munies.

¹ Henri Mourmant

² Joseph Verret

Je me préoccupe toujours de la translation des petits à St Hyac¹. M. Mac L.² qui m'a répondu si tard, quand la réponse était donnée, n'y semble guère favorable. Mais que faire maintenant ? Le jeune Gagnon de Montréal m'a écrit également in extremis, que cela allait décourager tout le monde à Québec et à Montréal. Pour Montréal M. Piché me dit que c'est absolument faux. Vous m'avez paru favorable au changement, y a-t-il quelque dessous que je ne vois ni ne connais ? Dites m'en un mot.

On va bien en Europe. Je vais demain à Metz où on voudrait qu'on reprenne la maison de M. Risse

Je vous recommande Lévis. Je vous ai dit que la maison est sous votre direction un peu souple mais réelle.

Adieu, affection à tous.

A vous de tout cœur.

- A Monsieur Mézière

Tournai, 5 Mai 1912

Cher Monsieur Mézière

Pardon de ne vous avoir pas envoyé immédiatement l'expression de ma reconnaissance pour votre visite et pour la si généreuse ofrande que vous avez laissée en faveur d'un de nos petits étudiants.

J'étais presque au moment de prendre le train, et jusqu'à la dernière minute j'ai été pris. Monsieur Devuyt a dû vous le dire.

Je suis bien touché de votre souvenir affectueux et des preuves que vous nous en donnez en toutes occasions.

¹ Saint Hyacinthe (Canada)

² Henri Mac Leod

Croyez que pour mon compte je vous rends à vous et à votre chère famille en sympathie, en affection et en prières tout ce que nous vous devons.

Car la jolie villa qui nous est si utile nous vient de votre famille, je ne l'oublie pas, et votre intérêt pour nos enfants me prouve bien que votre cœur est à l'unisson de celui de votre vénéré oncle.

L'enfant qui bénéficiera de votre générosité priera pour vos chers enfants et pour toute votre famille.

J'aime à penser que votre vénérable mère va bien et que votre santé s'améliore.

Et vos deux chers garçons que j'aime tant ? Ne vous découragez pas pour eux et en particulier pour Pierre. Il est très bon, et s'il a plus de difficultés à cause de sa légèreté naturelle, ses qualités réelles se développeront. Je crois qu'il a besoin d'être encouragé et qu'il le mérite.

En tirant le billet que contenait l'enveloppe j'ai fait tomber sur ma table les seize coupons que j'ai vus ensuite. Je me demandais d'abord d'où ils venaient. Votre lettre me dit qu'ils étaient bien dans l'enveloppe. Je crois plus prudent de vous les remettre à la main.

Ne vous dérangez pas je les ferai déposer chez vous.

Veuillez agréer, cher Monsieur Mézière, avec un nouveau merci bien cordial l'assurance de mon respectueux et bien sincère attachement.

Em. Anizan pr SV

- A Yves Allès

Paris, 11 Mai 1912

Mon cher Yves

Avec quelle peine j'ai appris la mort de votre cher et bon père ! En ce moment je suis uni plus que jamais à vous de cœur et de prière. Dieu a permis que vous soyez là dans les derniers jours, que vous puissiez lui parler, l'encourager, le consoler et lui montrer le ciel. Si vous n'avez pas été près de lui au dernier instant ça été un sacrifice qui n'avait pas d'autre cause que le service de Dieu, sacrifice accepté de votre cher père et qui a dû lui valoir un fleuron éternel de plus. Ne le regrettez pas.

Je prie pour cette chère âme que Dieu, sans aucun doute, a reçu dans sa miséricorde et son amour et dont le bonheur sans fin est assuré.

Vous restez seul, mon cher Yves, Dieu sera d'autant plus votre père et votre tout, je reste aussi pour remplacer un peu ceux qui sont partis. Vous savez que mon cœur est à vous et dans toutes les péripéties de la vie je serai avec vous comme avec mon enfant bien aimé. Gagnons le ciel nous aussi, c'est là le grand but et la seule espérance digne de nous et de Dieu.

Pour régler vos affaires, je vous donne toutes les latitudes. Faites pour le mieux, tout sera bien. Du reste, vous me le direz en revenant.

Le Hyar.¹ est à St Laz. et Guérin est parti. C'est, je crois, une solution providentielle. Toutes les tergiversations de sa famille et peut être de lui, nous auraient tenus en suspens.

Les trois petits de l'Ardèche ont bonne physionomie. La maison ne va pas mal d'après ce que j'ai entrevu l'autre jour car je n'ai pu y rester que deux ou trois heures.

M. Rondelet va passer la fin de l'année à St Léonard et travailler avec M. Wiegand.² Nous verrons en Septembre.

¹ Le Hyaric

² Charles Wiegand

Continuez votre tournée si vous n'êtes pas trop fatigué. Dans le cas contraire, revenez, car avant tout votre santé. N'entreprenez pas de courses trop fatigantes, je vous le recommande.

Je dirai plusieurs messes pour le bon père et je prie pour mon cher enfant que j'aime plus que jamais et qui ne reste pas orphelin.

Adieu, mon cher Yves. Je vous embrasse de tout cœur.

Votre père en M.

Je vous donne toutes les autorisations.

- A Yves Allès

Paris, 18 Mai 1912

Mon cher Yves

Je termine à l'instant la visite Marc.

J'ai dû l'interrompre mercredi pour aller donner l'habit et le voile à une jeune postulante des Réparatrices à la chaussée de Lille, mais j'ai repris le train après la cérémonie jeudi à 1h. et il m'a été impossible d'aller voir vos petits.

Je sais seulement par M. Joseph St.¹ que j'ai vu aujourd'hui, qu'on va bien et qu'il a conduit deux petits alsaciens.

Je lui ai conseillé seulement de vous écrire sur eux et sur plusieurs autres.

M. Deciry a perdu aussi son père.

Ne vous fatiguez pas ; voilà une petite phrase que je voudrais vous répéter cent fois sur cette feuille. La comprendrez vous et entrez vous dans ce désir ?

¹ Joseph Studer

Rien de nouveau. Demain Jeanne d'Arc je vais le soir chez M. Ledoux parler de la B^{se}.

Vous ai-je dit que M. Rondelet est à St Léonard ?

J'ai vu à St Lazare Le Hyaric et Ducoin qui semblent bien aller.

J'ai offert pour votre cher père toutes les messes de ce matin sauf une nécessaire.

Adieu, cher ami.

Soignez vous bien comme vous me soigneriez et croyez toujours à la vive affection de votre père en M.

E A pr SV

- A Raymond Calbardure

Paris, 27 Mai 1912

Mon cher Enfant

Je ne puis vous répondre qu'un mot bien que votre bonne lettre du 9 courant m'ait donné tant de détails et de détails si intéressants.

Oui, priez, sacrifiez vous pour tant de pauvres âmes qui pourraient être sauvées et qui ne le sont pas. Etudiez les œuvres, que vous pourrez voir.

Continuez à lutter contre votre nature et, pour le faire, sachez consulter ceux qui sont chargés de vous et quelquefois un frère plus charitable.

Oui, je prie pour vous, afin que Dieu vous aide et vous sanctifie.

Evitez la contradiction et les raisonnements trop longs. Travaillez aussi à devenir pratique dans tous les détails extérieurs.

Merci de vos prières, mon cher enfant. J'en suis très touché.

Offrez à Dieu tous les petits ennuis que vous rencontrez, c'est la croix féconde.

Adieu, cher petit. Bon courage ! à vous bien affectueusement en M.

Votre père

E A

Votre petit frère sera bien à St Omer.

- A Yves Allès

Paris, 6 Juin 1912

Mon cher Yves

J'ai été bien anxieux jusqu'à lundi après midi où les journaux nous ont apporté les bonnes nouvelles.

Dieu y a mis la main sans aucun doute et maintenant il faut remercier après avoir imploré.

J'aime à penser et c'est du reste certain, que les troubles momentanés vont s'apaiser et que votre solitude ne sera pas troublée. Il y a une explosion de fureur qui vient de la profonde déception des ennemis de Dieu. Mais la répression va aider au calme.

En tous les cas, prenez des précautions pour la fermeture de votre maison, vos sorties et les promenades. Je voudrais bien être avec vous, mais les affaires se succèdent et me retiennent.

Je pense toujours beaucoup à votre organisation de l'an prochain.

On a dû être bienheureux de votre retour. Je me réjouis du bon esprit et de la bonne volonté dont vous me parlez.

J'enregistre avec plaisir votre promesse de ne pas vous surmener. C'est essentiel.

Je viens d'achever la visite de Dombasle. J'y retournerai ce soir pour la procession.

Adieu, mon cher Enfant.

Bon courage et confiance !

A vous et à tous de cœur en M.

E A

Merci des coupures de journaux.

- A Henri Grosse

Paris, 6 Juin 1912

Mon cher Enfant

Je ne puis répondre que quelques mots à votre petite lettre de fête, le temps me manque pour vous parler comme je le voudrais.

En deux mots donc merci de vos vœux, de votre promesse de prières et aussi des quelques détails que vous m'avez donnés sur vos préparatifs de fête de Jeanne d'Arc.

J'espère que votre santé se fortifie. Vous avez oublié de me le dire.

Voilà l'année qui avance, et, Dieu merci, vous n'avez pas été trop mal. Que Dieu daigne confirmer et perfectionner ce qu'il a bien voulu commencer !

Faites bien votre possible pour que vos enfants soient à la hauteur de la classe suivante à la fin de l'année.

Le cours va redevenir normal l'an prochain, j'espère ; poussez les vôtres, avec patience mais avec persévérance.

Adieu, mon cher Henri et à vous bien affectueusement en M.

E A pr SV

- A Joseph Le Lidec

Paris, 9 Juin 1912

Mon cher Joseph

Bien des raisons m'ont empêché de vous répondre mais je vous en fais grâce.

En ce moment je suis assez fatigué et je dois me reposer quelques jours.

Je vois avec grand plaisir que vous faites tout ce que vous pouvez et que vous ne perdez pas même le temps de vos longues gardes. Oui, il faut employer tout votre temps et dans le sens de votre vocation.

Faites tout pour le bien des délaissés et de vos pauvres camarades. On peut tout offrir à Dieu et tout est méritoire.

Vous pourrez profiter de votre congé de Pâques pour aller à St Lazare comme vous le projetez. Je serais bien heureux de vous voir, mais où serai-je à ce moment ? Nous verrons.

J'ai revu M. Collet il y a quelques jours à l'occasion de nos réunions de Mars. Quel apôtre !

Tâchez, mon cher Joseph, de faire du bien : « Transiit benefaciendo », il faut que ce soit votre devise au régiment.

Je prierai pour vous le 19 et, de peur de ne pouvoir à ce moment, je vous souhaite votre fête d'avance.

Adieu, mon Joseph. Je vous embrasse de grand cœur et ne vous oublie pas.

A vous tout affectueusement en M.

E A pr SV

- A Alexandre Josse

Paris, 11 Juin 1912

Mon cher Alexandre

J'ai reçu votre mot particulier pour ma fête du 22, aussi je tiens à vous dire un merci spécial, surtout pour votre messe, votre bréviaire et vos prières.

Plus je vais plus je sens le besoin d'être étayé par les prières et je compte sur vous, je sais que je le puis.

Inutile de vous assurer que mon affection pour vous n'a pas vieilli et qu'elle est toujours aussi vive. Je prie aussi pour vous. Continuez, mon cher Enfant, à aimer le Bon Dieu et la très chère Ste Vierge Marie comme vous le faites. Continuez à prier, à donner les exemples si nécessaires et si efficaces que vous donnez, je le sais, à vous appliquer à votre travail si fécond aussi, enfin à faire le grand bien que vous faites, croyez le. Que je suis tranquille (depuis que vous êtes là) de savoir que vous y êtes, et aussi quand je vais à St Lazare, de constater l'estime, l'affection qu'on a pour vous et surtout le bien que vous faites.

Ce que je vous dis, je le dis en connaissance de cause.

Adieu, mon Alexandre. Croyez toujours à la fidélité du cœur de votre père en M.

E A

- A Joseph Rouillaud

Tournai, 30 Juin 1912

Cher Ami

Oui, je sais quels sont nos futurs jeunes prêtres, je pense à eux, je prie pour eux et serai avec vous par la pensée le cœur et la prière pendant la retraite et les deux grands jours de l'Ordination et des 1^{ères} messes. Je serai alors sur mer. Il ne serait pas très conforme à la pauvreté d'envoyer un câblogramme pour vous redire mon union de cœur avec vous, mais si je puis dire la messe le 14 ce sera pour nos chers ordinands.

Je permets aux jeunes prêtres qui vont revenir en France de faire les qqs pèlerinages que vous me dites si vous n'y voyez aucun inconvénient.

A leur arrivée en France, ils pourront aller dans leurs familles quinze jours s'ils veulent, puis ils reviendront à Paris pour jusqu'à mon retour.

M. Goullot remplacera au faubourg St Antoine rue de Montreuil M. Baldran qui préside la colonie de vacances des conf. de St V. de P. M. Cannier ira au bureau central pour aider M. Devuyst. Tout cela est pour le temps des vacances vraisemblablement.

Gardez M. Houdiard jusqu'au retour de M. Calmein, puis il retournera à Paris et après ses visites utiles et satisfaction donnée à ceux qui s'intéressent à lui il se rendra au petit Noviciat auquel je le destine. Je vous l'ai déjà dit. M. Allès est prévenu.

Oui la bonne M^{ise} a reçu la bénédiction et l'indulgence que je lui ai fait gagner moi même avant qu'elle ait perdu connaissance. Sa mort a été des plus édifiantes. Elle a souffert bp moralement de la crainte des jugements de Dieu, mais elle n'a cessé de prier et d'offrir sa vie à Dieu. J'ai passé deux nuits pour la soutenir. Je me couchais et me levais selon le besoin.

Elle m'a demandé de réclamer de vous et des enfants des prières après sa mort.

Elle s'est éteinte doucement sans qu'on s'en aperçoive.

Elle a voulu être inhumée dans son costume de Terti. de St Franc.

M. Trouille s'affaiblissait depuis qq tps de jour en jour. Le médecin ne voyait rien d'attaqué dans ses organes. Je l'ai envoyé à sa grande joie respirer l'air de son pays au Pit St Jean dont il se proposait de revoir les comptes pour se distraire et être utile.

Il est parti seul très gai. En arrivant à Amiens il est allé dîner dans sa famille, puis il a voulu aller à pied avec son sac au Pit St Jean. En arrivant il a été pris d'étouffement et de faiblesse. Il a bp vomis.

Il était mieux le lendemain quoique ne pouvant se lever. Le médecin l'examina sérieusement et déclara qu'il n'avait aucun organe atteint mais seulement de la faiblesse.

Le soir il s'est endormi se sentant très bien après avoir pris une tasse de bouillon.

Il demanda qu'on lui apportât la communion le lendemain matin, mais il voulut se confesser le soir. On mit près de lui une clochette pour appeler au besoin M. Bulteau son voisin.

Le lendemain matin M. Nansot le trouva dans son lit, étendu sur le dos comme le soir mais la bouche ouverte et râlant. Il lui donna l'absolution et l'Extrême Onction à la fin de laquelle le cher ami expira sans revenir à lui. Depuis un certain temps il passait de longs moments à notre petite chapelle chaque jour et se préparait.

M. Imhoff va s'occuper des manuscrits du P. Planchat et je solliciterai des lettres des Evêques en revenant du Canada. Si pourtant j'avais une formule je ferais signer par les Evêques du Canada. Je vais voir.

M. Imhoff vous écrira sans doute.

M. Clavier s'occupe des messes de la M^{isè}, je lui ai lu le passage de votre lettre sur ce sujet.

Les exercices vont bien et l'esprit est excellent. Charles¹seul s'écarte et n'est pas venu me faire visite. Viendra-t-il d'ici demain où je vais partir ? ? ?

¹Charles Maignen

Si le voyage de M. Lec'hien n'est pas utile pour assurer son année prochaine, il est mieux qu'il reste, à moins que ce retour sur la permission donnée ne lui soit tp pénible surtout si sa famille l'attend. - Je suis allé faire des conférences aux Gds Séminaires de Nantes et Luçon. Dans le 1^{er} un prêtre et un séminariste voudraient ns venir. L'Evêque refuse sous prétexte que les vocations ont diminué. A-t-il ce droit et qu'en dirait-on à Rome ? A Luçon un jeune prêtre veut nous venir. Il va demander ces jours ci à l'Evêque. Obtiendra-t-il ? On voulait l'envoyer à Rome pour le doctorat pour en faire un professeur au gd Séminaire. Adieu, à vous et à tous de cœur en M.

E A

J'ai la lettre de M. Calmein. Qu'il fasse comme il me dit. Du reste, tous auront affaire avec M. Schuh pdt mon absence.

Avez vous répondu à Forget ? Il a besoin qu'on se montre bon pour lui. Je vous en prie, aidez moi à l'encourager et à le soutenir d'autant qu'il est en deuil.

- A Alexandre Josse

Chalons, 8 Juillet 1912

Mon cher Alexandre

Je reçois par M. Mayet votre mot affectueux dont je veux vous remercier de suite.

Que Dieu soit béni des bons fruits de la retraite en vous.

Il n'y a rien de plus pressant ni de plus important que la sanctification ; c'est elle que je veux avant tout pour vous et pour moi. Je prie pour que les premiers fruits en vous se développent et se confirment. C'est une si grande œuvre qu'une retraite !

Je sais bien que vous êtes soumis et même qu'à l'occasion vous iriez au devant.

Tenez vous dans cette disposition qui est bien celle de notre état.

C'est vrai, je ne songe pas à vous changer en ce moment parce que je sais que vous faites du bien où vous êtes et que cette Œuvre est une des plus importantes pour le présent et l'avenir. Je tâcherai toujours autant que possible que vous puissiez vous donner à une œuvre apostolique en même temps dans une certaine mesure.

Merci de vos prières ; je vous en conjure continuez les bien instantes pour que je sois l'instrument fidèle que Dieu veut. Je ne suis pas ce que je voudrais malgré mes désirs. Que d'occasions de faire de grands biens si j'étais tout ce que Dieu voudrait !

Adieu, mon cher Alexandre.

Je vous quitte pour aller souper chez Mgr. Le congrès s'annonce bien.

Continuez et étendez le mouvement de prières.

Je vous embrasse bien affectueusement sur le cœur du divin Maître.

Votre père

E A pr SV

- A Joseph Rouillaud

Chalons, 11 Juillet 1912

Bien cher Ami

Je reçois votre lettre. J'espère que la retraite laissera des fruits de sanctification aux chers Ordinands que l'ordination va d'ailleurs

comblent de grâces. Dites à chacun d'eux que je pense à eux, que je penserai à eux plus encore samedi sur mer. Je les bénis de grand cœur et leur demande de se livrer entièrement à l'action du St Esprit. Qu'ils prient à leurs premières messes pour la famille qui est celle de la Ste Vierge, pour qu'elle reste toujours dans l'esprit religieux, dans l'esprit de nos pères, dans l'amour du Pape, de l'Eglise et des chers pauvres, pour qu'elle se développe et multiplie le bien si nécessaire qui nous est confié.

Il ne faut pas vous étonner des petites craintes de MM. Henr.¹ et V². Tenant les cordons de la bourses et étant tenus de rendre compte de son contenu, ils craignent toujours que les prévisions ne soient dépassées.

Pour l'affaire Planchat je voudrais avoir la formule de M. Hertzog à présenter aux Evêques du Canada. Je tâcherai d'avoir les lettres autographes, mais je ne puis compter que tous en fassent. Si j'avais déjà la formule, je pourrais commencer avec les évêques qui sont ici et le C^{al} Luçon.

A propos des évêques, Mgr Monestès est ici. Nous avons des rapports courtois quoique pas chauds. Il ne m'a parlé de rien ni moi non plus.

Pour les vocations, je suis de votre avis pour les démarches particulières, mais il est peut être bon de signaler ces atteintes au droit. Gardez donc M. Lec'hien.

Une nouvelle affaire pour laquelle je vous aurais écrit même si votre lettre n'était arrivée.

Il a paru dans l'Echo Syndical un compte rendu d'une fête et d'un rapport qui sont incriminés par les mêmes surtout Ch.³ qui cherche toutes les occasions. Je n'ai pas entendu le rapport de Manquin car je suis obligé de me dispenser de toutes ces manifestations par prudence. Je ne l'avais pas lu non plus parce que j'étais en Bretagne. Du reste le docteur⁴ a été chargé par moi des syndicats. M. Calmein m'a signalé quelques passages qu'il eût été préféré de ne pas imprimer. J'ai lu alors la chose. Trois points m'ont un peu choqué, non

¹ Henry Tardé

² Valentin Vinot

³ Charles Maignen

⁴Code pour Jules Schuh

pas qu'ils me paraissent très attaquables en eux mêmes mais parce qu'il eût été préférable de ne les pas mentionner.

1° ce qui est dit des jaunes. On affirme que dans les ateliers on les considère comme des vendus aux patrons. Le fait est absolument exact mais il eût mieux valu ne pas le mentionner.

2° Le refus d'être soutenu par l'argent des patrons. Ils ont raison au fond, car s'ils acceptaient d'être soutenus par les patrons, et on peut le savoir, ils seront perdus dans l'esprit de leur entourage de travail et leur action syndicaliste sera anéantie.

3° L'affirmation que pour une cause juste et quand tous les moyens d'entente auront échoué ils seraient disposés à s'unir même à la Confédération Gal du travail.

Celle ci étant révolutionnaire, il n'était peut être pas prudent d'imprimer cela, bien que plusieurs fois déjà dans ces conditions des syndicats catholiques aient agi ainsi, pour la revendication du repos dominical par ex. à Versailles et pour une autre cause dans le Nord.

Mais, voilà que l'ex P. Barbier dans sa Critique du lib. dénonce cet article comme séditionnaire, l'accompagnant de commentaires absolument désobligeants. Et puis, c'est l'Univers à son tour qui (pendant l'absence de Fr. Veuillot) dénonce également l'article. Tout cela ne m'a pas ému. J'aurais préféré qu'on n'imprime pas tout cela, mais on a joint un toast de M. Couget qui est un adversaire du Syndicat, dont nous ne partageons pas du tout les tendances, qu'on avait invité pour tâcher de faire tomber une hostilité regrettable aux yeux des catholiques, auquel du reste M. Schuh a répondu dans un autre toast que le Pe Barbier ni l'Univers ne reproduisent.

On pensait à répondre ; je l'ai empêché pour ne contribuer en rien aux divisions qui paralysent les Catholiques.

En venant au Congrès Mgr Monestès se trouvant avec le vic. gal de Mgr de Durfort qui me l'a raconté lui même, lui montra le fameux numéro de l'Echo Syndical, lui confia qu'il ne voulait pas l'attaquer lui même au Congrès mais qu'il le pria de ne pas laisser passer la chose et de soulever un incident lors du rapport et de la séance sur les Syndicats.

Celui ci n'en a rien fait mais m'a prévenu. A cette séance Mgr Monestès est venu et a soumis ce cas à l'assemblée : « Je connais un syndicat qui a refusé 500^f d'un anonyme par crainte que cet anonyme soit un patron ! N'est ce pas révolutionnaire cela ? » Silence de mort dans l'assemblée et puis réponse de M. Devaux qui contredit Mgr Monestès et donne une explication possible du cas. (Il s'agissait de nos syndicats).

Ne se voyant soutenu de personne le pauvre Evêque finit par dire : « Je ne tiens pas à mon sentiment, mais pourtant cela me semble clair. »

Tout le monde fut stupéfié de cette boutade de Mgr Monestès que moi seul je compris, sachant le passé.

Mais le comble c'est que Mgr Sévin nous prévint très aimablement du reste qu'il venait d'apprendre qu'on venait de dénoncer l'Union au Saint Office (je crois) (en ts les cas à Rome) pour ses doctrines sociales dangereuses et que le numéro de l'Echo Syndical avait été envoyé comme pièce à l'appui de cette accusation. Et Mgr Sévin qui nous déclara être personnellement syndicaliste comme nous et avec nous, nous engagea à ne pas trop marcher de l'avant, à être sur nos gardes tout en continuant notre mouvement. Mais il recommanda la prudence, l'article prêtant un peu le flanc à une critique.

Vous ne doutez pas plus que moi n'est-ce pas, que c'est une nouvelle manœuvre de Maignen.

Si vous le jugez possible, tâchez de savoir ce qui en est. Je ne pourrai suivre cette affaire (qui me paraît aussi enfantine qu'odieuse) puisque je pars au Canada. D'ailleurs les vacances viennent aussi pour Rome. Suivez si vous le croyez utile cette petite affaire.

On m'a dit que les qqs phrases incriminées avaient eu pour but de détruire une légende mauvaise pour les syndiqués. On les accusait d'être des jaunes, d'être suscités par les patrons pour faire échouer les revendications, d'être des traîtres.

Quand en aurons nous fini nous autres avec ces quelques faux frères qui paralysent notre action et cherchent à détruire ce que cherche à faire la famille ! Evidemment Maign. n'aura eu garde de se mettre en avant. J'ai déjà reçu d'un chanoine ou prélat Fichaux du Nord une lettre quasi injurieuse pour mon allocution à la fête du Syndi-

cat. C'est encore un ami de Maign. qui pousse ainsi les uns et les autres.

Cela ne m'émeut guère, je vous avoue, mais il est bon pourtant de veiller et de déjouer toutes ces manœuvres.

Adieu, cher Ami.

Ecrivez moi à Québec ce que vous pourriez savoir, j'en serai bien aise.

Je pars à 4h. pour Paris, Calais Londres Liverpool et Québec.

Toute cette journée va encore être une journée de travail et de présidences. Le congrès va bien. Adieu, à vous et à tous de tout cœur en M.

E A

- A Yves Allès

En mer, 18 Juillet 1912

Mon cher Yves

J'ai reçu votre lettre avant de partir.

Ne vous tracassez donc pas de la question de ministère de ces MM. auprès des petits novices. Vous n'avez qu'à vous en tenir à ce qui s'est fait jusqu'ici et [que] j'ai encore confirmé.

Il ne vous appartient du reste pas de rien changer. - Je ne vois pas d'inconvénient à envoyer Pieussan avec M. Vaugeois. Arrangez cela avec le docteur¹. - Si M. Carnin a eu des réunions à Blandin, ça été à mon insu et sans aucune permission. Vous savez sans doute ce qui résulte de tant de négligences et de tant d'infidélités à l'obéissance. Cela devait arriver, je l'avais prévu et annoncé à l'intéressé. Prévenez

¹Code pour Jules Schuh

la mère de St V. de P. pour qu'elle veille, car nous, nous sommes maintenant impuissants.

Vous faites bien de laisser la Critique.

Je n'ai pu remettre la carte ci-jointe, votre lettre m'est parvenue trop tard.

Ne vous fatiguez pas trop pendant vos vacances. Je prie pour que tout se passe bien. - Après le motif des visites canoniques de 5 maisons, c'est le petit noviciat Canadien qui m'a obligé à ce voyage. Priez et faites prier les enfants pour cette intention.

Dites aussi à tout votre monde que je pense à tous, que je prie pour chacun et que par le cœur je reste à Kain.

Adieu, mon cher Yves. Le voyage s'achève bien.

Nous avons souffert deux jours d'un affreux tangage et un jour de la brume qui nous a retardé. Nous allons entrer bientôt dans le St Laurent.

A vous particulièrement de cœur, mon Yves. Bon courage et toujours confiance.

Votre père affectionné

E A pr SV

- A Joseph Le Lidec

Sur mer, 18 Juillet 1912

Mon cher Enfant

Il m'a été impossible de vous répondre même un mot avant de partir.

Oui, vous pouvez profiter d'une permission pour aller voir vos bons parents. Vous leur présenterez mon plus affectueux souvenir et

les assurerez que je prie Dieu de les bénir, de les protéger eux et tous leurs enfants, surtout de leur donner plus tard une belle place au ciel.

Continuez, mon cher et bien aimé enfant, à servir Dieu de votre mieux et à tout sacrifier pour lui. Il ne faut voir que lui, son bon plaisir, sa cause.

Voilà bientôt un an écoulé.

Dieu vous a bien protégé, ayez confiance et courage.

Merci de vos prières, j'en ai tant besoin ! Continuez les moi.

Ne manquez jamais de remettre sur vos lettres votre adresse. Voyez mon embarras.

J'ai lu la lettre si belle de votre chère sœur. Quels admirables sentiments et que Dieu la bénira !

Mon voyage se passe bien.

Nous avons eu seulement trois mauvais jours, surtout deux pendant lesquels tout le monde a été souffrant, M. Henry² et moi compris. Nous allons entrer dans le St Laurent aujourd'hui et déposer la poste à Rimouski. J'en profite pour vous envoyer ce mot.

Adieu, mon cher Enfant.

Demandez à Dieu que mon séjour au Canada soit utile à sa cause.

Votre père affectionné en M.

E A pr SV

- A Charles Devuyst

Québec, 28 Juillet 1912

Mon cher Charles

J'ai reçu hier votre lettre du 16, elle m'a poursuivi à Montréal, ce qui l'a encore retardée.

J'espère que vous vous êtes reposé, comme vous me l'annonciez. Ma volonté est que vous ne vous épuisiez pas avant le temps, par conséquent que vous ménagiez votre monture et que vous la reposiez quand elle en a besoin. Quand Notre Seigneur voyait ses Apôtres fatigués il les emmenait dans la solitude pour les reposer un peu ; nous ne sommes pas plus sage que Lui et nous devons l'imiter. Donc quand vous êtes fatigué il faut vous arrêter et vous reposer.

Je suis très heureux que le congrès ait eu une si belle clôture ; espérons que le bien ressortira de cette campagne.

Il ne faut pas demander à M. Foucaut s'il veut se reposer, il faut lui dire que je veux qu'il se repose et que l'obéissance l'y oblige. Entrez dans ses vues, si vous n'y voyez pas inconvénient, pour le moment à choisir, mais je n'admets pas qu'il se récuse, il a besoin de repos, il doit le prendre même si la commission doit en souffrir.

Pour St Thomas d'Aquin, que M. Neguin s'y dévoue ces vacances nous verrons à la fin ce qu'il convient de faire. Pour M. Georges, imposez lui l'obéissance.

Oui, rentrez dans la vie d'union avec Dieu. Il y a plusieurs manières d'y rester, et sans aucun doute vous y êtes resté dans une bonne mesure au moment du congrès, mais la vie ordinaire y est évidemment beaucoup plus favorable.

Nous avons eu une traversée fort désagréable jusqu'à la fin ce qui ne m'a pas enthousiasmé du tout pour la traversée anglaise.

Depuis, nous avons fait une première visite à ttes les maisons, réglé la question du petit nov. qui restera cette année à Québec avec M. Degesne, et inauguré la nouvelle campagne que j'ai baptisée du nom de Sainte Marie. J'y ai dit hier la 1^{ère} messe après avoir béni la maison. Je commence demain matin la visite can. de la Côte d'Abra-

ham et je continuerai sans interruption. Nous avons fêté la St Henri à Lévis. On va bien partout. Adieu, mon cher Charles. Veillez à ce que Dieu soit bien servi au 82. Je travaille au même but partout au Canada.

Je vous embrasse de cœur et compte toujours sur vos prières.

Votre père affectionné

E. A. pr SV

Mille amitiés à tous. J'espère que M. Cannier est avec vous. Vous avez remis n'est-ce pas les 50^f à M. Calmein.

- A Charles Devuyst

Sainte Marie, Assomption

[15 Août] 1912

Mon cher Charles

J'ai reçu votre bonne lettre, mais l'ouvrage ne me laissant aucune trêve je dois attendre un moment favorable pour répondre.

Sainte Marie est la nouvelle maison de campagne que j'ai baptisée du nom de celle dont la fête m'a attiré ici ce matin. Hier c'était à St Pierre la Saint Jean Berchmans et avant hier je terminais la visite ca. de Lévis. Je commencerai demain celle de Saint Sauveur.

Quoique toute cette tournée soit fort laborieuse je vais bien.

Je suis heureux aussi que tout aille bien au 82. J'espère que M. Cannier vous aide efficacement, mais, je vous en prie, ne vous surmenez pas et sachez laisser pour plus tard ce qui serait de trop le jour même. Il ne faut pas remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même, mais dans (ce qu'on peut) il faut seulement comprendre ce qu'on peut sans fatigue.

J'ai fait votre commission à M. Stanislas qui vous promet de prier pour vous.

J'ai de bonnes nouvelles de la Mulotière, de St Laurent et aussi par M. Béziau du centre. Ici, peu à peu les difficultés très délicates de certaines situations semblent se résoudre. La très Sainte Vierge est ici comme en France. Ah ! si nous pouvions l'aimer comme ses grands serviteurs que tout s'en trouverait bien chez nous et ailleurs !

J'espère que M. Foucaut s'est reposé. Et M. Neguin ? Tout va-t-il à St Thomas ? M. Donatien¹ est très content de Georges.

Nous passons par des alternatives perpétuelles d'orages et de beau temps. Hier, c'était un terrible orage aujourd'hui nous avons dîné dehors.

Le gros de l'ouvrage s'achève quoiqu'il reste encore trois visites, St Sauv.², St Hyac.³ et Montréal. Dans chaque endroit, ce sont avec les visites des offices instructions - allocutions - conférences et séances, cela ne finit plus. Dieu me donne heureusement la force car la tête travaille sans cesse.

Je reçois aujourd'hui une nouvelle demande de fondation très tentante à Ottawa, mais c'est impossible.

Adieu, mon cher Charles. Merci de vos prières et de votre affection. Je vous rends le tout.

Aimez Dieu par dessus tout et tous en lui, c'est la loi du cœur.

A vous de tout cœur en M.

E.A. pr SV

¹Donatien Clavier

² Saint Sauveur (Canada)

³ Saint Hyacinthe (Canada)

- A Jules Forget

Québec, 21 Août 1912

Mon cher petit Jules

Que votre bonne lettre m'a fait plaisir ! Je n'ai pu y répondre de suite car je suis accablé de besogne depuis que je suis ici.

J'ai fait trois vis. can., et je vous assure que c'est laborieux, j'ai parlé trente cinq ou six fois, j'ai eu nombre de visites à faire, j'ai vu les noviciats, j'ai eu à traiter beaucoup d'affaires. J'ai encore deux visites can. à faire, St Hyac.¹ et Montréal, puis à organiser sur une nouvelle base le petit nov. puis à présider des séances, parler etc. etc....

J'ai quelques instants ce soir et j'accours à vous, mon enfant bien aimé, me reposer auprès de vous et causer un peu.

Si vous saviez combien je pense à vous ! Pauvre cher Enfant, le démon ne veut pas vous lâcher et il multiplie les assauts et les luttes ! Tenez bon, mon Jules, repoussez de votre mieux tout cela, surtout priez et mettez l'avenir entre les mains de votre mère du ciel, elle vous aidera. Votre vertu ancienne était chancelante parce que vous n'aviez pas passé par le feu. Vous surmonterez tout et votre vertu sera ce qu'elle doit être, virile et éprouvée.

Ne parlez pas à votre bonne mère de vos habits ecclésiastiques, j'y pourvoirai moi même. Si vous apportez votre complet il servira à un autre. Vous avez bien fait de m'en parler, je suis votre père, il faut me tout dire, n'est-ce pas ? et il ne faut pas que cela vous coûte dorénavant.

Je passerai, je pense, au retour par le Havre et je veux y voir vous si c'est possible, et les vôtres.

Je pense partir vers le 12. On n'a pas pu me dire quel paquebot transatlantique je prendrais car la liste a été bouleversée par la grève et les modifications qu'on fait subir à la France. Je vais m'en informer à Montréal dans quelques jours.

¹ Saint Hyacinthe (Canada)

Oui, vous pourrez prendre quelques jours de vacances après votre service mais il serait bon que vous soyez à la retraite dès Nov. Enfin, nous en causerons. Tâchez si c'est possible d'être au Havre à mon arrivée.

Je tâcherai de vous faire connaître mon paquebot quand je serai fixé.

Je n'ai rien reçu de Louise, mais je la verrai à mon passage.

Oui, je m'intéresse à toute la famille.

M. Stanislas vous dit mille choses et vous remercie de son souvenir.

J'espère qu'on vous a écrit de Belgique et de Rome ?

Quelle joie ce sera pour moi de vous revoir !

En attendant je prie pour vous et je vous embrasse comme mon enfant bien cher. Votre père affectionné.

Mille choses à Louise et aux vôtres si vous leur écrivez.

En arrivant au Havre, si vous n'y êtes pas où trouverai je votre famille ?

Votre mère sera occupée assurément.

Adieu encore et à bientôt.

Si je pars le 12 j'arriverai sans doute sept jours après ? le 19 ou 20. Cela dépendra un peu du temps et du paquebot que je pourrai prendre.

- A Yves Allès

Montréal , 29 Août 1912

Mon cher Yves

Je viens de recevoir votre mot accompagnant la lettre M. Rault de Brest.

Il va un peu vite. Je n'ai pas assuré que nous irions et surtout je n'ai pas fixé de date. Sans doute je suis sympathique à l'idée, mais hélas ! ma sympathie ne peut qu'être platonique d'ici un certain temps faute de monde et à cause des espérances données ailleurs. Depuis que je suis au Canada cinq demandes de fondations me sont encore arrivées.

J'ai appris avec joie que la St Jean Berchmans avait été solennelle et bonne à Kain.

Au Canada nous l'avons célébrée à la campagne de St Pierre. J'ai parlé deux fois du St à nos enfants, j'ai aussi chanté la Gd'Messe. Une petite fête séance s'est faite le soir au son d'un terrible orage. Ici en effet le temps a été également exceptionnellement mauvais cette année. On a parlé de Kain et de vous tous le jour de la fête.

Je suis heureux du bon esprit de vos enfants. Ici je remets le pit nov. sur un nouveau pied. C'est M. Degesne qui va le reprendre et il va commencer l'année avec trente et quelques tandis que l'année finit avec douze dont deux sont partis pour St Lazare. Combien restera-t-il de ces trente trois ou quatre ? Priez pour le petit nov. frère.

Olivier m'a écrit pour demander d'aller à St Lazare. Si vous le jugez assez mûr, je veux bien, c'est à décider entre vous et M. Bruno¹.

Ici je mène une vie de surmenage. J'ai parlé ce matin pour la 42 ou 43^{ème} fois depuis mon arrivée. Je fais la cinqu. visite canonique et j'ai dirigé la retraite, sans parler des courses et des visites sans nombre. Priez et faites prier pour que je ne sois pas le champ encombré de ronces et d'épines. Ma santé est bonne ainsi que celle de M. Henr.²

¹ Bruno Mayet

Adieu, cher Ami.

Dites mille choses à tous et en particulier aux chers enfants qui m'ont écrit. Je vais voir si je puis leur envoyer un mot de réponse.

A vous bien affectueusement en M.

E A pr SV

J'ai reçu votre lettre précédente mais je n'avais pu y répondre.

- A Gustave Debeauquesne

Montréal, 1^{er} Septembre 1912

Bien cher Ami

J'ai reçu votre lettre et les nouvelles qu'elle contenait.

Pour la fête du travail je ne sais ce qu'on aura décidé, mais les autorités auraient dû se prononcer. Je crois qu'il valait mieux que les ouvriers s'arrangent eux même et que nous ne paraissions pas. Si nous avions paru n'aurait-on pas cru que nous menions l'affaire ou que nous y tenions ?

Pour le titre de la Congrégation, il existe en fait et nous ne pouvons le changer, mais comment empêcher les étrangers de le modifier ainsi ?

C'est hélas l'inconvénient que j'ai rencontré nombre de fois en France. Notre nom ne désigne que la moitié de la Congrégation et bien des étrangers voyant surtout les prêtres ne se résolvent pas à mettre Frères. Nous en dirons un mot.

Je ne puis partir d'ici avant mardi, la visite n'étant terminée. Veuillez donc accueillir le P. Degesne et l'installer d'accord avec le P. Mac Leod. Il importe qu'il prenne la direction dès le 1^{er} jour pour qu'il n'y ait pas de quiproquo pendant les deux premiers jours.

Voyez aussi à ce qu'on installe tout le monde le mieux possible dans le dortoir du pit noviciat et à l'infirmerie.

Je compte revenir à Québec mardi et rester 4 ou 5 jours.

Je repartirai de New York le 12 vraisemblablement, je vais retenir ma place ici avant de partir.

Adieu, cher Ami et à bientôt.

A vous et à tous bien affectueusement en M.

Em. Anizan pr SV

- A Joseph Rouillaud

Québec, 5 Septembre 1912

Bien cher Ami

J'ai reçu vos deux lettres dont la dernière hier. Il m'a été impossible d'écrire à Rome même aux chers jeunes prêtres parce que je mène ici une vie impossible. Cinq visites canoniques consécutives, réceptions, séances, sermons, discours, conférences, cela ne finit plus. Depuis mon arrivée j'en suis à la 44 ou 45 fois que je parle ; ce soir ce sera la 46^e demain confér. aux dames de Lévis 47^{ème} et d'ici huit jours date de mon départ cela montera à je ne sais quel chiffre. Ce qui n'empêche les visites particulières, les affaires à traiter, démarches à faire etc.....

Enfin les vis. canoniques sont finies depuis avant hier que je suis revenu de Montréal.

J'ai reçu avec grand plaisir les nouvelles d'Italie qui se faisaient rares puisque je n'ai entendu parler des ordinations que vers la fin du mois d'Août, non pas la fin mais vers le 19 Août.

Heureusement toutes vos nouvelles sont bonnes.

Je suis très réjoui à la pensée des bonnes et reposantes vacances que vous prenez. - Il ne faut pas vous mettre martel en tête pour la petite affaire des syndicats qui ne m'inquiète guère. Je voulais seulement que vous vous informiez par quelqu'intermédiaire subalterne si cette dénonciation, ridicule à mon sens, était prise en considération. Mais vraiment c'est inutile d'en parler à des personnages, il me semble. Nous avons du reste une très belle et bonne lettre du Cal Merry del Val pour le Congrès de Chalons.

N'ayant pas les pièces utiles pour l'affaire Planchat, je n'ai pu obtenir des Évêques du Canada ce que j'aurais assurément obtenu. Je n'en ai même pas parlé, n'ayant rien à faire signer.

René Béziau a eu une congestion pulmonaire qui heureusement est en bonne voie de guérison.

Ici tout va bien. Les visites canon. ont mis plus d'ordre et réglé mille détails. Maisons et individus sont bien partis. Quinze petits novices sont arrivés ici de Montréal avec M. Deg.¹ leur nouveau Supérieur. Cela [fait] 26 ou 27 enfants, on aurait pu en avoir 35 si on avait eu un peu plus de hardiesse pendant mon absence. M. Verret seul, qui relève de maladie est assez silencieux et maussade, mais c'est la seule exception et peut être explicable par l'état de santé.

On me dit que la coterie vient de dénoncer à Rome l'Action populaire ?

Veillez sur le cher M. Chevalier, je suis inquiet de ce que vous m'en dites. Faites moi savoir le sentiment du médecin. - Comme vous le dites : « Tout ce qui nous viendra de Rome sera toujours bien accueilli chez nous pour les syndicats comme sur le reste mais je sais d'avance que rien n'en viendra sur ce sujet qui soit contraire à ce que nous professons et pensons, car Rome a déjà parlé plus d'une fois et on ne pourra que confirmer. A vous et à tous bien affectueusement en M.

E Anizan pr SV

¹Paul Degesne

- A Yves Allès

*A bord de « la France »,
17 Septembre 1912*

Mon cher Yves

Merci à vous et à nos enfants de votre souvenir et de vos prières. Celles-ci ont été écoutées et exaucées, car j'ai quitté le Canada l'esprit tranquille ; toutes les affaires dont quelques unes très épineuses ont été réglées heureusement, je laisse maisons et individus en bon état, l'esprit reste là bas très bon et je crois que Dieu règne partout chez nous au nouveau monde.

Ma traversée actuelle est excellente, c'est la plus belle des huit que j'ai faites jusqu'ici. Nous arriverons au Havre demain vers onze heures du matin, nous aurons fait près de 1 500 lieues de mer en moins de 6 jours. Deo gratias ! Une traversée de ce genre avec beau temps est un vrai repos. M. Henri¹ est parti d'un autre côté avec deux jeunes destinés à St Lazare. J'espère que sa traversée plus lente aura été bonne. Nous arriverons presqu'en même temps au Havre.

J'espère que vous avez changé votre mauvais lit. Si ce n'est fait changez le de suite.

Je suis heureux de savoir que tout a bien été pendant les vacances. Oui il faut de la patience, et encore de la patience et toujours de la patience.

Patience ne veut pas dire passivité, mais veut dire support, douceur et charité affectueuse toujours ou plutôt presque toujours, car la fermeté voulue et calculée est quelque fois nécessaire.

Pour Bébin, si vous jugez qu'il n'y a pas espoir fondé, finissez en, car quand je viendrai il me tourmentera pour rester. Mieux vaut de suite.

Tant mieux s'il n'y a pas besoin d'un professeur particulier de français, car c'est un poste difficile à pourvoir.

¹ Henry Tardé

Pour M. Reitter, une vieille tante c'est une parenté bien éloignée pour légitimer un voyage !

Ne pourrait il prendre des vacances chez nous où il voudrait ? Enfin si vous avez réglé affirmativement ne vous inquiétez pas.

Adieu et à bientôt. Votre père en M.

L'année est commencée depuis le 1^{er} Septembre au pit nov. de Québec. Ils sont 27 enfants. M. Degesne a pris le gouvernail.

- A Yves Allès

Paris, 23 Septembre 1912

Mon cher Yves

Je vous adresse M. Houdiard qui sera un bon collaborateur pour vous, je le sais. Je reprends M. Goutard comme je vous l'ai dit. J'aurais même besoin de lui pour remplacer des retraitants. Je l'en préviens en même temps que de son changement. Il faudrait qu'il vienne dès jeudi.

Il peut emporter toutes ses affaires, s'il veut, ou, si le temps lui manque pour se préparer, retourner les chercher ensuite. Il serait mieux qu'il en finisse de suite, il me semble. Pourtant je vous laisse juger la chose avec lui.

A bientôt et à vous de tout cœur.

Votre père en M.

Em Anizan pr SV

- A Yves Allès

Paris, 12 Octobre 1912

Bien cher Ami

Bébin est accepté comme fr. là. Veuillez le lui dire et l'encourager à se montrer ferme et courageux.

Vous recevrez l'engagement de M. Lange.¹ on a dû vous l'écrire. Je ne crois pas avoir donné d'autre indication. Si on vous a écrit, comme on l'a fait de suite après la réunion et qu'on avait tout présent à l'esprit, tenez vous en à ce qui vous a été dit avant cette lettre.

J'espère que tout est bien lancé chez vous et surtout que la retraite est ce que nous espérons.

Je prie pour vous tous.

A vous bien affectueusement en M.

E A pr SV

- A Yves Allès

Paris, 30 Octobre 1912

Mon cher Yves

J'ai reçu votre bonne lettre et les bonnes nouvelles qu'elle m'apportait. J'espère que le bien fait à la retraite se perpétuera et se développera.

Ne vous fatiguez vous pas trop ? Chacun est-il à son affaire et n'êtes vous pas obligé de suppléer vous même à ce qui n'est pas votre fait ?

¹ Georges Langelin

Arrivez vous à être toujours patient, doux et résigné au pas de la Providence ?

Vous aurez bientôt la visite canon. par le docteur¹, je serai heureux qu'il cause avec vous et vous conseille aussi, lui qui a passé par les mêmes fonctions.

Ici on va bien sauf MM. Juvigny et des Rivières qui sont le premier malade, le second souffrant.

Vous verrez ces jours-ci M. Delran qui vous parlera de Rome et des espérances de vocations.

Mgr Gouraud de Vannes vient de m'écrire pour me demander un rendez vous lundi lors de son passage à Paris en allant à Rome. Je ne sais pas de quoi il veut me parler.

J'arrive de chez M. Pierre en S. et O. où je tente d'organiser quelque chose.

Assurément je prie pour vous.

Ayez toujours bon courage et confiance !

A vous de tout cœur en M.

E A pr SV

- A l'abbé Maugis

Amiens, 17 Novembre 1912

Cher Monsieur Maugis

Je reçois à l'instant votre troisième lettre, et, sur vos instances, j'irai vous faire la causerie sacerdotale que vous désirez. Mais je crois que vous auriez mieux fait de choisir quelqu'un du pays ou connaissant bien le pays.

¹Code pour Jules Schuh

Nous autres nous avons la mentalité des apostolats urbains et vous aurez dans votre congrès beaucoup de prêtres rencontrant les difficultés des campagnes et qui diront : «Tout cela est bon pour la ville, nous autres nous sommes à la campagne, ce n'est pas pratique pour nous. »

J'attendais pour me décider de juger si je serais libre à la date fixée, car je suis comme l'oiseau sur la branche, appelé ici et là, et je ne puis m'engager à l'avance sans m'exposer à en être gêné.

Enfin, à la grâce de Dieu ! Je m'arrangerai si une circonstance imprévue se présente comme souvent. Je suis embarqué en ce moment dans des Visites Canoniques qui me prendront toute une série de mois.

Veillez à l'occasion me dire un mot sur l'auditoire que vous prévoyez, sur sa mentalité. Quand vous aurez fixé votre programme veuillez me le faire connaître. Dites moi aussi le temps qu'il est bon de parler et les détails que vous jugerez utiles.

Adieu et bien à vous de cœur en N.S.

Em Anizan pr SV

- A Yves Allès

Paris, 25 Novembre 1912

Mon cher Yves

Suis-je en retard avec vous ? Je ne sais car il n'est pas dans vos habitude de dater vos lettres et il est impossible de se rendre compte quand vous avez écrit. Vous feriez bien de mettre toujours la date.

J'ai été pris tous ces temps derniers par des démarches des prédications et des visites can. J'aime à penser que vous allez bien et que votre grosse administration ne vous casse pas trop la tête. Non in

commotione D^{us}, tâchez de rester malgré tout calme et bien maître de vous.

Il est très difficile de conduire les hommes, j'en sais aussi quelque chose.

De plus, les enfants qui vous viennent, bien qu'ils aient entendu l'appel de Dieu vous sont envoyés pour être formés et la formation à tous les points de vue de tant d'enfants ne laisse pas que de nécessiter beaucoup de lutte et de patience. Que Dieu veuille bien aider votre bonne volonté !

Il me semble qu'il y a déjà bien longtemps que je ne vous ai vu.

Pour le silence au réfectoire vous pouvez suivre le règlement fait autrefois et que je joins à cette lettre.

Y voyez vous quelque retouche à faire ? Si oui, attendez que j'aille vous voir pour le mettre en pratique.

Quand j'aurai un moment je tâcherai de répondre un mot aux enfants qui m'ont écrit. Dites leur du moins que j'ai reçu leurs lettres avec grand plaisir.

Avez vous terminé la question Hubert ?

Pour les départs qui peuvent devenir nécessaires, vous n'avez à vous inquiéter de ce que j'en penserai. Vous êtes chargé de l'œuvre, faites pour le mieux. Marchez un peu avec votre personnel qui sera toujours touché de votre confiance.

Adieu, mon cher Yves. Je pense bien à vous, je prie pour vous et je vous remercie bien de faire de même pour moi.

Dites mille choses à tous pour moi.

Votre père en M.

E A

- A Joseph Rouillaud

Paris, 25 Novembre 1912

Bien cher Ami

Il eût été tentant de prendre les situations de Civita Vecchia et de Torre Annunziata, mais, vous avez raison, l'heure n'est pas venue. Il faudrait des vocations. Pour un petit nov. en Italie, on en parlera, si vous le voulez au Chapitre.

Pour Magliano, attendons les circonstances. L'autorisation a été donnée, vous pourrez, à l'occasion, commencer en me prévenant d'abord.

J'ai été très pris ces temps derniers par des démarches, prédications et visites canon.

Rien de bien nouveau, du reste ; tout marche normalement.

Le pauvre M. Petit a eu des ennuis avec Mgr Monestès qui s'est plaint amèrement au curé d'Ars de lui et de nous. Mais tout cela me laisse beaucoup plus froid que lui. Il a été très mortifié de son échec pour M. Maig.¹ Celui-ci est d'ailleurs toujours le même. Je lui ai permis un petit séjour chez son frère. Il y est en ce moment.

M. Imh.² lui aussi m'a demandé d'aller un mois chez son frère malade qui avait besoin, paraît-il, de soins moraux que lui seul pouvait lui donner. Il y est allé. Il a été remplacé par M. Magnien dont on a été très content à Frinoise.

Le P. Lantiez que j'ai vu tout dernièrement ne va pas mal. Avez vous vu Melle Laval ?

Le 21 s'est bien passé partout.

Pour les menaces d'inventaires dont vous me parlez, il faudrait mettre quelques vases sacrés de côté, chez un ami, si vous jugez la menace sérieuse.

Pour les propriétés je pense qu'elles sont garanties.

¹Charles Maignen

²Adolphe Imhoff

Tenez vous au courant et parlez m'en à l'occasion.

Il y a bien longtemps que je n'ai répondu à nos chers enfants de Rome, cela m'a été impossible. Je vais tâcher d'écrire au moins à ceux dont les lettres étaient plus pressantes ou plus importantes.

Je suis de retour depuis quelques jours du Pit St Jean où j'ai installé M. Cannier aumôn. et écon. J'espère que tout ira bien.

Adieu, cher Ami.

Dites mille choses affectueuses à tous.

A vous de cœur en M.

E A

- A Gustave Debeauquesne

Paris, 28 Novembre 1912

Bien cher Ami

La perfection n'est pas de ce monde, il faut se résoudre à rencontrer des imperfections sans se décourager. Ceci répond à ce que me dit votre bonne lettre datée du 8 courant et que j'ai reçue avec grand plaisir.

Je vois que les sympathies pratiques et efficaces ne diminuent pas. C'est le Bon Dieu qui y veille par sa providence. Travaillez surtout à ce qu'il soit bien servi et bien aimé de tous et il vous continuera sa protection. Le gain charme la peine, le résultat de votre sermon de charité a dû vous consoler.

Je suis très heureux que M. Verret aille bien à tous les points de vue. Assurément l'école doit bien se trouver de son ministère. Excitez le à l'occasion à m'envoyer lui même de ses nouvelles.

Pour M. Donati, il faut continuer à le prévenir et à l'encourager. Si M. Verret continuait à mieux aller, peut être pourrait on lui confier

quelqu'autre chose avec son ministère. M. Donati serait déchargé et pourrait faire mieux.

Pour Pacquet, qu'il continue à l'aider, on verra s'il est capable de mener l'économat. Reparlez m'en.- Pour Laval, voyez avec M. Pauc ce qui sera le mieux, mais j'avoue que je ne suis pas non plus très partisan d'une classe nouvelle. L'idée en est venue à la suite du refus à la Côte d'Abraham de quelques enfants préparés par Saint Sauveur et qui ne pouvaient plus être mis avec les plus petits.

Il est clair qu'avec une nouvelle classe, la surcharge recommencera. On m'avait parlé moins d'une classe nouvelle que de quelques cours donnés par M. Fortin à ceux qui ne pouvaient être reçus à la Côte d'Abraham. Je n'ai pas pris de décision sur ce point, je crois.

Encore une fois, faites ce qui vous paraît convenir le mieux.

Morel va un peu vite. Je lui ai parlé de probabilités mais non de certitude.

Non, je ne connais pas les difficultés dont vous me parlez à Lévis. Bernard m'a écrit sans m'en parler et M. Stanislas m'en a dit bien peu sur ce sujet.

Vous me reparlez de la bâtisse pour l'Union. Mais si les maisons de formation se transportent ailleurs, y aura-t-il besoin de reconstruire encore ? Cela vous donnera de la place.- Vous savez assurément que nous avons perdu subitement M. George Julien et M. Cointepas. Le premier a été trouvé à terre entouré de sang vomit et n'a pu que recevoir les sacrements sans reprendre connaissance. M. Cointepas très malade déjà du cœur a été enlevé en une heure mais en pleine connaissance, sa fin a été on ne plus édifiante.

C'est M. Le Chev.¹ qui est économe gal. M. Vin.² a remplacé M. Trouille. M. d'Albert est à St Léon, avec M. Desrousseaux et M. Bul-teau à Clignancourt. M. Georges March. est à Naza.³ et M. Varaign.⁴ ici.

La Roquette est commencée avec MM. Baldran, Goutard et Siffert. Nous avons pris St Régis patronage près du Sacré Cœur.

¹ Jean-Baptiste Le Chevallier

² Valentin Vinot

³ Georges Marchand est à Nazareth

⁴ Maurice Varaigne

M. Cannier est avec Jos. Nansot

M. Hormisdas² de Montréal va commencer sa bâtisse de l'Œuvre. Il doit se mettre aussi bientôt à l'Eglise et au Presbytère.

J'ai reçu les renseignements du médecin et des dominicains pour le postulant Bernard de St Hyacinthe.

Nous sommes d'avis de l'essayer. Nous l'avons vu lors de notre passage. Veuillez donc dire à M. Béhal de l'accueillir. J'écris à M. Trembl.¹ de l'envoyer.

Adieu, cher Ami.

Dites mille choses à tous de ma part.

A vous bien affectueusement en M.

E A

¹ Eric Tremblay

Veillez prévenir M. Béhal pour le postulant.

- A Raymond Calbardure

Paris, 29 Novembre 1912

Mon cher Enfant

J'ai reçu vos bonnes lettres mais je ne puis toujours répondre comme je voudrais.

Je me suis réjouis de toutes les grâces qui vous sont venues par l'Ordination. Profitez en et développez les.

Vous souffrez toujours de votre lenteur et de vos défauts de caractères. Veillez à toujours obéir, à ne pas vous entêter dans vos idées personnelles quand vous les voyez combattues, ayez l'humilité et la charité de croire que les autres peuvent avoir raison et luttez contre votre pente aux distractions. C'est là du travail j'en conviens, mais il est nécessaire pour féconder votre vie.

Sans doute vous ne pouvez courir au secours de tant d'âmes qui paraissent devant Dieu par le fait des événements d'Orient, et aussi de tant d'autres qui souffrent. Vous avez à votre disposition la prière les sacrifices, les luttes pénibles contre la nature : autant de moyens pour obtenir de Dieu des grâces à tous ces malheureux.

Adieu, mon cher Enfant.

Bon courage et confiance en Dieu.

Votre père en M.

E A

- A Henri Grosse

Paris, 29 Novembre 1912

Mon cher Enfant

J'ai bien reçu votre lettre de la fin d'Octobre mais il m'a été absolument impossible de vous répondre plus tôt.

Je me suis réjoui avec vous de votre donation. Tâchez qu'elle reste sérieuse, totale et sans retour.

Le bon moyen est celui que vous employez, la prière, mais la prière intense et cordiale.

Il faut y joindre l'esprit de sacrifice.

Comment allez vous en ce moment au point de vue de vos fonctions, de vos devoirs, de vos rapports avec M. Allès ? Voilà qui me préoccupe.

Donnez vous à vos enfants, prenez à cœur leurs progrès dans l'études et dans leur formation. Acceptez aussi avec générosité la part qui vous est confiée dans la marche de la maison, et donnez y votre attention et votre dévouement complet.

Enfin, faites tout pour marcher la main dans la main avec votre sup. Sans doute vous n'avez pas la même nature, sans doute par suite de son désir ardent que tout soit parfait dans la maison il est possible qu'il vous fatigue un peu, mais sa volonté que Dieu soit bien servi et que les enfants se forment est sans conteste.

Aidez le, de tout votre pouvoir, mon Henri.

Votre santé actuelle nécessite pour vous, un bon régime, bien régulier, une vie sans trop de secousses, un travail fixe et pas trop actif. Vous avez à Kain ce qu'il vous faut pour cela.

Oui, je prie bien volontiers avec vous pour vos frères et votre pauvre père. La prière est le plus puissant moyen d'action.

Je ne connais personne du côté du fort de Géronville. Est-ce près d'une ville ?

Adieu, mon cher Enfant.

Bon courage !

Votre père bien affectionné en N.S.

E A

- A Henri Grosse

Paris, 31 Décembre 1912

Mon cher Henri

Un mot seulement de réponse car je suis débordé. Merci de vos vœux, de vos prières et de vos témoignages de cœur.

Moi aussi je fais mille vœux pour vous, pour votre santé et l'avancement de votre âme.

Je suis heureux du ministère si fécond que vous avez fait à Noël.

J'espère que votre cœur est content et joyeux. Cette joie, cette dilatation dont vous avez tant besoin et qui vous ferait tant de bien, elle vous manque trop, généralement. Il me semble que vous la trouveriez dans un plus grand abandon et dans un plus tendre amour pour Dieu.

Adieu, mon bon et cher Henri. Continuez à prier pour moi qui ne vous oublie pas.

A vous de tout cœur en M.

E A

1913

- A Raymond Calbardure

St Germain, 8 Janvier 1913

Mon cher Enfant

Je ne réponds que quelques mots à vos souhaits et promesses de prières dont je vous remercie mille fois. Rien ne peut m'être plus précieux.

Bonne année à vous aussi, mon cher enfant. Que Dieu vous bénisse, vous éclaire, vous fortifie et vous sanctifie. Qu'Il daigne vous aider dans vos efforts.

Oui, je prierai pour votre famille. Continuez à vous préparer de votre mieux à votre futur ministère et pour cela suivez bien les conseils de vos pères.

Adieu, mon cher Enfant.

A vous bien affectueusement en M.

E A

- A Alexandre Josse

Paris, 21 Janvier 1913

Mon cher Alexandre

Je suis bien en retard avec vous. En retard ? comme lettre, oui, comme pensée, affection et prières, non.

J'ai reçu vos deux mots.

Merci d'abord de vos vœux de fête et de bonne année. Moi aussi je vous souhaite une bonne et sainte année. Que Dieu vous

garde, vous bénisse, fasse de vous un Saint ici-bas et un bienheureux au ciel.

J'ai bien reçu une lettre de Jeanne. Elle m'expose assez brièvement et d'une façon peu claire l'achat fait et la nécessité de payer à la Toussaint, je crois.

Je répondrai à ses bons vœux.

Pour le reste, je ferai comme vous le désirez, je n'en parlerai pas.

J'aime à penser que vous allez bien, mon cher Alexandre. Veillez bien sur votre santé à laquelle moi et d'autres attachons tant de prix !

Adieu, mon cher Enfant.

Continuez à prier pour votre père qui ne vous oublie pas et vous aime plus que jamais si c'est possible.

E. A. pr SV

- A l'abbé Maugis

Paris, 23 Janvier 1913

Bien cher Ami

Pardon de ne pas vous avoir répondu plus tôt, mais il m'est difficile de prévoir beaucoup à l'avance mes départs. Je compte partir de Paris à 2h. pour être à Tours vers 5h.27 ou 30.

Merci de m'avoir envoyé votre programme, il est toujours bon de savoir d'avance les sujets qui seront discutés.

Je me réjouis également de vous revoir, ce sera un petit repos au milieu d'une vie assez agitée.

Adieu et à bientôt donc.

A vous bien affectueusement en M.

Em. Anizan pr SV

- A Gustave Debeauquesne
(incomplète)

Paris, 30 Mars 1913

Bien cher Ami

J'ai reçu vos deux lettres et les nouvelles qu'elles contenaient, j'en ai été très heureux ne sachant plus guère comment marchaient vos affaires.

Pour Laval comme pour tout, à moins de circonstances nouvelles, il faut qu'on s'en tienne au règlement de la visite. Voyez ce qui a été consigné sur le procès-verbal, et qu'on s'y tienne. S'il n'a rien été de réglé de nouveau pour les classes, il faut s'en tenir à ce qui se faisait auparavant.

Pour le paiement des assurances aidez la maison de Laval tant que besoin sera, mais aussitôt qu'elle pourra se libérer elle-même, il va de soi qu'elle devra le faire. Etant vous même le Sup. réel de cette maison, il vous est facile de vous rendre compte des possibilités.

J'ai approuvé votre essai de colonie de vacances et vous pouvez le faire, mais je vous conseille d'aller doucement parce que c'est une œuvre assez compliquée au début, surtout pour l'installation, la surveillance et l'emploi du temps.

J'ai prié M. Clavier qui a dirigé l'an dernier celle de la Mulotière de vous envoyer des indications et je prierai peut être un autre de vous en écrire. Il faut une surveillance très sérieuse et par conséquent quelques surveillants sérieux ; et puis il est nécessaire d'occuper les enfants d'une façon intéressante. Je vous recommande de veiller à la sécurité des enfants et de faire éviter tout ce qui peut amener des accidents. Dans plusieurs colonies en France il y a eu des noyés ou d'autres malheurs. Avec vos lacs et vos rivières il y a lieu d'être très prudents. Il faut aussi prévoir qu'il y aura peut être des indispositions et peut être des malades, donc nécessité de soins.

C'est une responsabilité.

D'autre part c'est une œuvre excellente et produisant grand bien.

Qu'ils ne soient pas trop nombreux à la fois pour commencer.

Evidemment St Pierre sera le meilleur endroit, mais aurez vous là un local suffisant ? En cas d'incendie les enfants pourraient ils facilement descendre par l'unique petit escalier du bout ?

Pour Ste Marie, attendons. Je ne crois pas qu'il faille prendre encore une décision pour le gd noviciat. Vous n'aurez plus le petit l'an prochain. Ne faisons les changements que successivement, à moins que vous ne voyiez quelque raison grave.

Vous faites bien de faire aménager et nettoyer. C'est à vous de régler avec M. Béhal si les enfants peuvent y passer une partie des vacances et quelle partie ?

- A Yves Allès

Rome, 21 Avril 1913

Mon cher Yves

J'ai reçu vos deux lettres par M. Henry au moment de mon départ.

Pour Georges Pieussan je suis heureux que son voyage forcé à Paris n'ait eu aucune mauvaise conséquence.

Pour le fait que vous m'avez signalé, je n'en suis qu'à moitié surpris. Hélas, la corruption est si grande ! Il faut cependant que le triste personnage ait un cynisme particulier pour s'adresser ainsi à un jeune homme qu'il ne connaissait pas.

C'est une leçon en tout les cas. Il ne faut pas laisser voyager seuls vos enfants, et il y a toujours lieu de beaucoup prier pour eux. Il faut aussi fortifier leur vertu et les tenir en garde.

Je trouve tout le monde ici bien portant. Le beau temps est arrivé en même temps que moi, et j'en suis bien aise. Le Saint Père est en pleine convalescence. Son frère arrivé hier affirmait qu'il pourrait présider la cérémonie de St Pierre le jour de la Pentecôte.

Mon voyage a été bon.

Je prie pour que tout continue à bien aller chez vous.

Je suis autant que possible ce qu'on dit de la grève belge. Heureusement rien n'a été bien terrible. J'espère que tout se calmera sans gros incidents.

Le Cal Vivès est souffrant, veuillez faire prier pour lui.

Dites à M. Houdiard que ses frères m'ont déjà bien interrogé sur lui et que j'en ai dit beaucoup de mal.

Je vais m'occuper d'un certain nombre de questions relatives au Chapitre. Priez à cette intention, car ce peut être une circonstance très importante pour la marche et le développement de la famille.

Adieu, mon cher Yves.

Courage et confiance ! c'est la devise qui vous convient, vous le savez. Dieu veuille la réaliser en vous, surtout la seconde partie.

J'espère que vos bas continuent à bien vous réussir. Adieu votre père affectionné en M.

Em Anizan pr SV

Table des Abréviations les plus courantes

a. m.	aumônier militaire
a., ap., apos.	apostolique(s)
affect	affectueux ou affectueux tueusement
arch., archev.	archevêque
aux.	auxiliaire
B.C(h) et V. P.	Bien Cher et Vénéré Père
B.C(h).P.	Bien Cher Père
B.C., B ^{eau} C ^{al}	Bureau Central (de l'Union des Oeuvres)
bcp, bp	beaucoup
bd, brd	boulevard
B ^{eux}	Bienheureux
C., Cal, C ^{al} , Cardin.	Cardinal
can., canon.	canonique(s)
capit., capitul.	capitulante(s)
C ^{esse}	Comtesse
ch.	cher, chère
chap.	chapitre(s)
chp	champ
Cie	Compagnie
circul.	Circulaire
CNDA	Curé de N. D. Auxiliaire

com.	communion
com.	complies
con.	congrès ou conseil
conf., confér.	conférence(s)
confes.	confesseur
cong., congr.	congrès ou congrégation(s)
congrég., congré	congrégation(s)
cons.	conseil
constit(ut).	constitution
C ^t	Commandant
d., doc., doct.	docteur(s)
D ^{elles}	demoiselles
D ^{eur(s)} , direct.	Directeur(s)
dioc.	diocèse
ds, dns	dans
enfts	enfants
ev.	évêque
F., FF., fr.	frère(s)
G., gal(e), G ^{al}	général(e), Général
gd(e), grd(e)	grand(e)(s)
hop.	hôpital
h ^{te}	haute
Jés	Jésuites
laï.	laïc(s), laïques(s)
Lazar.	Lazaristes
loc.	local, locaux
Maison M.	Maison Mère

M.M.	
maj.	majeur(s)
M ^e	Maître
Mgr, Monsg	Monseigneur
M ^{ls(e)}	Marquis(e)
MM.	Messieurs
mouv ^t	mouvement
n., no., nov	novice(s), noviciat(s)
ns	nous
orph.	orphelinat
P.	Père ou Pape
patron.	patronage
pdt	pendant
pit(s)	petit(e)(s)
pr	prêtre(s) ou pour
pr SV	prêtre de Saint Vincent de Paul
prés., présid.	président
qd	quand
qq ch	quelque chose
qq, qqs, qqes	quelque(s)
qqf	quelquefois
qqns	quelques uns
R., rel., relig.	religieux
R., Ro	Rome
ré., rég.	régulier
retr.	Retraite
s. g.	supérieur général
S., S ^{ée}	Sacrée
S., st, ste, sts	saint(e)(s)

s., sup., supér.	supérieur(e)(s)
S.C.	Sacrée Congrégation
sc, scol, scolast	scolastique(s)
Scrt	Sacrement(s)
sem, semin	séminaire ou séminariste
slt	seulement
Souver. Pont. Sou Pon	Souverain Pontife
T. Or.	Tiers Ordre
tj, tjs	toujours
tps	temps
ts	tous
tt(e)(s)	tout(e)(s)
V.	Vatican
v.,	voeu(x) ou vicaire
V., Vis., Visit.	Visite ou Visiteur
vic.	vicaire
voc., vocat.	vocation(s)
vs	vous